



P R E F A C E. 175

trouve avec ceux des auteurs ; il faudrait que mon zèle pour mon pays fût moins connu , qu'on supposât que l'article *Genève* m'eût échappé , ou qu'on ne pût inférer de mon silence que j'adhère à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être , il faut donc parler , il faut que je désavoue ce que je n'approuve point , afin qu'on ne m'impute pas d'autres sentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas besoin de mes conseils , je le fais bien ; mais moi , j'ai besoin de m'honorer , en montrant que je pense comme eux sur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit , si loin de ce qu'il devrait être , est loin même de ce que j'aurais pu faire en de plus heureux jours. Tant de choses ont concouru à le mettre au-dessous du médiocre où je pouvais autrefois atteindre , que je m'étonne qu'il ne

L'AMITIÉ TROMPÉE,
OU
LETTRES
DU COMTE DE SAINT-JULIEN.

XIV
119
268

СЛОВАРИ

20

СЛОВАРИ

СЛОВАРИ

L'AMITIÉ TROMPÉE,

O U

LETTRES

DU COMTE DE SAINT-JULIEN,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

SUR LA SECONDE EDITION.

PREMIERE PARTIE.



A GENEVE,
Et se trouve A PARIS ;

Chez MARADAN, Libraire, rue des
Noyers, N°. 33.

1788.

25 ATT 1



0-18-0-1327

80-6368



LETTRES DU COMTE DE SAINT-JULIEN.

LETTRE PREMIERE.

*Le Comte de Saint-Julien au Marquis
de Pescaire.*

Palerme.

CE n'est pas, mon cher Marquis, un simple compliment d'usage que je veux vous faire en ce moment sur la mort de votre digne pere. Je connois trop bien Renaud pour imaginer qu'une succession considérable, ou l'acquisition d'un titre puissent changer son cœur, ou lui faire oublier ce qu'il doit à un pere si bon, si généreux & si respectable. Ce n'est

A iiij

pas un vain masque d'affliction qui couvre son visage ; & ces larmes que je vois couler de ses yeux sont l'expression d'une douleur aussi vraie que naturelle.

J'aime à me rappeler, mon cher Marquis, cette tendresse avec laquelle vous parliez des preuves de bonté paternelle que vous avez reçues presque avant de vous connoître. Je vous ai souvent entendu dire, quelle bonté touchante accompagnoit ses leçons, & quelle joie se répanoit dans son ame, lorsqu'il appercevoit les premiers développemens de ce noble & généreux caractere qui vous distingue si bien, mon ami. Jamais on n'a vu ce pere indulgent refuser une demande de son fils, ou frustrer un de ses desirs. Ses derniers vœux furent pour votre bonheur, & le seul motif qui dans ce moment lui fit regretter la vie, étoit le cha-

grin de quitter un fils bien aimé ,
sur lequel il avoit fondé toutes ses
espérances & concentré tous ses sou-
haits.

Pardonnez , mon ami , si j'use de
la liberté que me donne l'intimité
dont vous m'honorez , pour vous
rappeler ces circonstances. Je sou-
haite qu'elles vivent à jamais dans
votre mémoire ; & je me persuade
que vous vous en souviendrez tou-
jours avec un plaisir mêlé d'amertu-
me. Cette douce sensibilité de l'ame ,
qui se nourrit de souvenirs & de re-
grets , est le sol fortuné dans lequel
la vertu se plaît à germer. Vous m'ex-
cusez sans doute si je prends quel-
quefois le ton d'un mentor , notre
amitié peut-être m'en donne les
droits , puisqu'elle m'en inspire tout
l'intérêt.

Votre cœur est plein de mille ver-
tueux sentimens ; je le fais , & je n'i-

gnore point quelle confiance je dois placer en vous. Mais je sais aussi que vous avez toute l'ardeur de la jeunesse ; que votre caractère est ouvert & sans défiance ; & que votre aimable gaieté peut vous entraîner en telle société qui trahira votre confiance, ou compromettra votre honneur.

Souvenez-vous, mon cher Marquis, que vous avez à soutenir la réputation d'une longue suite d'ancêtres. Votre maison a été le soutien du Trône & la gloire de l'Italie. Vous n'êtes pas dans une de ces conditions obscures où l'on exige peu de nous, où, quelle que soit notre conduite, nous ne frustrons pas du moins par nos défauts l'attente du public. La splendeur de votre maison fixe sur vous les yeux de nos concitoyens ; & tant de fortune & d'honneurs en un âge aussi tendre ne font peut-être que rendre votre situation plus critique.

Elle a ses difficultés sans doute ; mais combien aussi vous avez d'avantages pour combattre les tentations auxquelles vous pouvez être exposé. Vous avez un Jugement fain de l'intelligence & de la pénétration. Il est difficile de vous rendre longtems la dupe d'un mensonge , ou de vous égarer par les sophismes du crime. Vous avez plus encore , vous avez une ame sensible , généreuse & délicate. Je vous ai vu faire mille actions de bienveillance , dont je me suis réjoui dans le fonds de mon cœur. Je vous ai observé , mon ami , dans le secret de votre conduite , & j'ai pris connoissance d'une foule de traits de bienfaisance & d'humanité , que vous aviez projeté de cacher à tous les yeux.

Je suis bien sûr qu'on ne vous comptera jamais parmi les partisans du vice & de la folie. Ce n'est pas

A v

contre les grandes fautes que je veux vous tenir en garde ; je ne crains pas un changement si soudain ni si total ; mais rappellez-vous , Marquis , que vous devez , par un effet de votre position , être entouré de flatteurs. Vous désirez l'estime & la louange. Que le sentiment ne soit pas l'occasion de votre perte. Vous serez assiégié de parasites qui tacheront , en vous accoutumant au luxe & à la frivolité , de vous détourner du noble emploi de vos biensfaits , afin d'obtenir pour eux-mêmes ou le prix de leurs flatteries , ou le moyen de les continuer. Il est à Naples , comme ailleurs , plusieurs jeunes gens de qualité , la honte de leurs maisons & de leurs titres. Ils seroient trop heureux de séduire le Marquis de Pescaire , de lui faire imiter leurs vices , & d'autoriser leurs folies par un si brillant exemple.

Marquis, il n'y a point de malheur plus sensible pour moi que la perte de votre société. Je ne fais , c'est peut-être la faute de mon caractère & l'effet de mes tristes dispositions , mais je ne trouve presque personne dans l'Université de Palerme qui puisse intéresser mon cœur. Renaud , nous fumes amis de bonne heure : nous l'avons été long temps , & rien je l'espere , rien que la mort ne pourra briser nos liens. Par-tout où vous êtes , le cœur de Saint-Julien est avec vous ; par-tout où vous allez , ses vœux vous accompagnent. Si , dans cette lettre , j'ai pris mal-à-propos le ton de l'austérité , mon ami reconnoîtra que c'est l'effusion d'une amitié sincère , & me pardonnera. Ce n'est pas que je sois plus exempt qu'un autre des folies de la jeunesse. Né avec un cœur trop sensible , pour mon repos, je commets sans cesse des

Avj

imprudences ; je voudrois souvent les réparer , & je ne le puis. Mais l'amitié , quelque fragile que soit le cœur qu'elle habite ne se croit point dispensée , par ses propres défauts , de veiller sur ceux de son ami , & de l'empêcher de compromettre son caractère.

LETTRÉ II.

*Réponse.**Naples.*

JE n'ai pas besoin d'assurer Saint-Julien que j'ai réellement éprouvé cette tristesse de l'amour filial qu'il m'attribue. Jamais aucun fils ne perdit un si bon pere. Je n'ai rien à me rappeller de lui que des preuves de tendresse & de complaisance. Pas une heure d'humeur , pas un instant de sévérité. Sa bonté jettoit un voile sur

toutes les folies de ma jeunesse. Il fournissait à tous mes besoins imaginaires; si je paroissais annoncer du courage ou de la sensibilité, il appliquoit tous ses soins à cultiver ces heureux germes.

Mais, ce qu'il étoit pour moi, il l'étoit dans un degré différent pour ses domestiques & pour tout ce qui dépendoit de lui. Mon palais (pourquoi faut-il, hélas! que je dise mon palais), me présenta, lorsque j'arrivai, le tableau le plus touchant que vous puissiez vous imaginer. Un vieil intendant, des laquais à cheveux gris s'efforçoient de paroître contents. Mais peu accoutumés à l'hypocrisie, leur chagrin paroissait malgré leurs efforts. Salut & santé à notre jeune Maître, crioient-ils d'une voix entrecoupée & tremblante; longue vie au Marquis de Pefcaire. Vous pouvez croire que je m'empressai de les déli-



vrer de leur contrainte , & de les assurer que plus ils pleuroient mon respectable pere , plus ils me deviendroient chers à moi-même. Ils garderent le silence , mais ils joignirent leurs mains , & leurs regards me remercièrent.

Le matin suivant , aussi-tôt que je parus , j'apperçus dans une salle basse une troupe de gens habillés simplement , mais décemment. Je demandai qui c'étoit. — J'ai essayé de les écarter , me dit le vieil intendant ; mais ils n'ont pas voulu s'éloigner ; sûrs , ont-ils dit , que le jeune Marquis ne trahiroit pas la bonté de leur ancien Maître , au secours duquel ils furent si long-tems redevables de la subsistance & de la vie. — Ils ne seront pas trompés , dis-je ; & m'avançant vers eux , je m'efforçai de les convaincre , que , quelqu'indigne que je fusse de la succession de leur bienfai-

teur , je tâcherai de conserver son esprit ; & que, tant que je le pourrai, je ne leur donnerai pas sujet de regretter sa perte. Oh ! mon ami , qui peut ne pas pleurer un si excellent pere , un si aimable , un si grand homme.

Mais , vous me parlez du changement flatteur de ma situation. Vous avourai-je la vérité ? Je n'y trouve rien qui me flatte , rien qui me plaise. Mes revenus , dit-on , sont plus étendus. Que m'importe ? Tels qu'ils étoient , ils me suffisoient , & je n'avais qu'à souhaiter pour les voir augmenter. Mais je me suis rapproché de la capitale du royaume , de la ville où mon maître tient sa cour , du siege de l'élegance & des plaisirs Cependant au milieu de tous les agréments qu'elle m'offre , je regrette les sites champêtres de Palerme , ses jolies collines , ses fertiles vallées , sa simplicité & son innocence. Je mange

à une table plus somptueuse ; j'ai plus de domestiques & de valets autour de moi : mais tout cela ne satisfait pas le cœur de votre fidèle Renaud. Je cherche en vain autour de moi un égal, un ami. Lorsque je parois au lever du Prince, j'y trouve il est vrai plusieurs égaux : mais ce sont autant d'étrangers pour moi. Leur sourire est étudié ; ils ne respirent que courtoisie, souplesse & complaisance. Un visage apprêté avec art, sur lequel l'âme ne se montre jamais, est pour moi repoussant & sans intérêt.

O combien de tems serai-je séparé de Saint-Julien ! Je suis presque fâché contre vous pour toutes les apologies que vous faites de vos tendres avis. S'il est dans mon cœur quelques sentimens élevés, c'est à l'amitié que je les attribue. Si j'ai évité quelques uns des écueils où la jeu-

nesse imprudente est sujette à faire naufrage , l'honneur vous en est dû , quoique j'en aie retiré le fruit. Je me rappelle avec reconnoissance plus d'une occasion , où , déjà engagé dans les sentiers de l'erreur , j'avois mis le pied sur le bord du précipice , lorsque je fus retenu par vos soins. Mais quelles tentations pouvoit nous offrir la simple Palerme , comparée au luxe , à la volupté , à la dissipation de la Cour de Naples.

Et je me trouve jetté sur ce théâtre sans un seul ami ! Mon respectable pere , il est vrai , n'auroit pas été un compagnon de mon âge : mais , en mille occasions , ses conseils m'eussent été utiles. Mon cœur s'émeut en pensant à la distance qui me sépare de Saint- Julien. Des volcans brûlent , des cataractes mugissent entre nous deux. — Je marcherai avec précaution dans cette glissante carriere ,

puisque je dois , sans préparation & sans expérience , être mon propre maître ; je m'efforcerai d'être ferme , prudent & réfléchi.

J'ai imaginé un expédient qui j'espere me sera utile dans la nouvelle scène où je vais entrer. Je me demanderai comment auroit agi mon ami. Je penserai que ses yeux sont sur moi , & je me ferai une loi de vous avouer toutes mes fautes & toutes mes folies. Puisque vous m'honorez de votre correspondance , vous me permettrez , j'espere , cette liberté , & ne me refusez pas de tems en tems , sur ma conduite , quelques remarques pleines de franchise & de probité , telles qu'elles conviennent à votre caractère.



LETTRE III.

*Le même au même.**Naples.*

DEPUIS que je vous ai écrit , mon cher Comte , j'ai paru davantage en public , & me suis un peu engagé dans les sociétés de cette ville. Vous ne pouvez vous imaginer , mon ami , combien les jeunes gens de Naples different de nos compagnons d'étude de Palerme ; vous les croiriez à peine de la même espece. A Palerme , chacun étoit froid , grossier , sans attention , ne pensant gueres à autre chose qu'à son plaisir , ou à sa commodité. A Naples , c'est la bonté , c'est l'amitié même , leur politesse prévient vos souhaits avant même que vous ayez le tems de les exprimer , & il n'est personne qui ne semble préférer

le bonheur & le plaisir d'autrui au
sien propre.

Je me plais particulièrement avec
un jeune homme de qualité, que j'ai
choisi pour en faire ma société la plus
intime. C'est le Marquis de Saint-Sé-
verin. Je tâcherai de me dédommager,
autant qu'il me sera possible, par son
amitié, de la privation de mon ami
Saint-Julien, que j'ai perdu sans re-
tour. Il n'a pas à la vérité vos talens ;
il n'a ni une intelligence aussi élevée,
ni une imagination aussi féconde,
Mais il les remplace par un fonds
de gaieté inépuisable. Toutes ses pas-
sions semblent être désintéressées, &
son cœur souffriroit s'il devoit causer
un instant de chagrin à quelqu'un.

N'imaginez pas cependant, mon
cher Comte, que ma partialité, pour
ce jeune homme, m'aveugle sur ses
défauts. Son caractère est plein de
douceur & de bonté : mais ses vues

ne sont pas étendues. Il considere plus la félicité actuelle de ceux qui l'entourent, que leur bonheur à venir. Il n'a pas dans le caractère assez de roideur, assez de fermeté, pour refuser une demande, quelqu'indiscrete qu'elle puisse être. Cela l'entraîne souvent dans des situations critiques; & je suis persuadé que sa réputation a fréquemment souffert, quoiqu'au fond du cœur il ne le méritât pas.

Saint-Séverin est grand, d'une taille élégante, d'une figure agréable. Ses manières sont polies, aisées & dégagées. Le son de sa voix est mélodieux, & il est particulièrement doué du don de l'éloquence. Vous devinerez aisément qu'il est recherché des femmes: il semble avoir eu un grand penchant pour les passions tendres, & il mène une vie de plaisir & de galanterie, que je ne puis approuver.

Tel me semble, mon cher, le véritable caractère de mon nouvel ami. Son bon cœur, sa bienveillance, la flexibilité de son humeur peuvent sûrement compenser plusieurs défauts. Il ne peut à la vérité remplacer pour moi Saint-Julien. Je ne puis le regarder comme un guide, & je ne serai jamais assez foible, pour avoir besoin de ses conseils.

Mais, ne vous imaginez pas, mon cher Comte, que je suis fort en danger d'être entraîné, par Saint-Séverin, à quelques démarches criminelles. Je sens en moi-même une fermeté de résolution, une ardeur dans la cause de la vertu, qui, j'espere, seront plus que suffisantes pour braver ces foibles écueils. Le monde me sembloit avant d'y entrer plus formidable qu'il n'est réellement. Je l'avois rempli de tous les monstres ; fruit d'une imagination exaltée. Je m'étois figuré que les

hommes ne s'occupoient qu'à se dévorer l'un l'autre. Pardon mon aimable ami; mais j'osserai vous dire que vous poussâtes trop loin la défiance, lorsque vous pensâtes que Naples pourroit me faire perdre cette innocence & cette simplicité, que j'acquis à Palerme, & que votre main tutélaire y cultivoit dans mon ame.

LETTRE IV.

Le Comte de Saint-Julien au Marquis de Pescaire.

Palerme.

JE me rejouis sincèrement avec vous des plaisirs que vous commencez à trouver à Naples. Puissent tous les jours de Renaud être fortunés ! Puissent tous ses pas être semés de fleurs ! Il eût été malheureux sans doute que jeune, & dans l'opulence, vous vous

fussiez livré à la mélancolie , & qu'au milieu de toute la magnificence de Naples , vous eussiez regretté la simplicité grossiere de Palerme. Tant que je resterai ici , voire absence me fera éprouver un triste vuide ; mais je souhaite bien sincérement que l'ombre même de ma tristesse ne puisse gagner jusqu'à mon ami.

Surement , mon cher Marquis , il y a peu de correspondants qui , si jeune que moi , & s'adressant à un homme aussi distingué que vous , traitent avec autant de simplicité , & emploient en tristes leçons , en avis sérieux , une aussi grande partie de leur correspondance. Mais vous avez accepté les premiers efforts de mon amitié avec candeur & reconnoissance , & vous continuerez sans doute à voir ma sincérité de bon œil.

Oserai-je dire que je suis fâché que vous ayez commencé , avec le Marquis

quis de Saint-Séverin , une liaison si intime. Le portrait même que vous me faites de son caractère , me le représente comme trop agréable , pour ne pas être dangereux. Mais j'ai d'ailleurs entendu parler de lui , à d'autres personnes , d'une maniere moins flatteuse.

Hélas ! mon ami , quel bel extérieur cache souvent les plus dangereux principes ! Vous avez le cœur trop honnête pour soupçonner que l'apparence de la politesse couvre quelquesfois l'égoïsme le plus enraciné. Tel homme que vous voyez au-dehors plein de douceur & de complaisance , est souvent un tyran parmi ses domestiques. Les gens de Cour se revêtent de leurs visages comme de leurs habits , & ce n'est qu'après une longue connoissance , après les avoir observé dans les heures où ils sont le moins sur leurs gardes , que

vous pouvez découvrir quelque chose de leur vrai caractère. Souvenez-vous mon cher Renaud, de la maxime du célèbre philosophe de Geneve : « l'homme n'est pas naturellement aimable ». Si l'esprit humain se montre moins gracieux, moins attristant, chez les habitans encore grossiers, & non finis d'un collège, croyez-moi, les courtisans ne sont pas plus désintéressés, ou plus sincères dans leur amitié. La vraie différence est que les uns portent un masque, & que les autres paroissent tels qu'ils sont.

Je ne prétends pas néanmoins imputer, au Marquis de Saint-Séverin, tous les défauts dont j'ai parlé. Il a probablement dans le sens ordinaire, ce qu'on appelle un bon naturel, comme vous me le dites. Il ne sait comment se refuser aux demandes, ou contrarier les désirs de ceux avec lesquels il se trouve. Vous avez rai-

son de dire que vous ne pouvez approuver ses galanteries. Il a, si l'on ne m'a fort trompé, des principes extrêmement libres. Il passe la plus grande partie de son tems en mauvaise compagnie. Je crains dans le fait qu'il n'ait été encore plus loin, & qu'il n'ait point fait scrupule d'employer tous les artifices de la séduction, pour perdre l'innocence.

Il y a, mon cher Renaud, une espèce d'étourderie vicieuse, qui prend l'apparence de la douceur & l'extérieur de la générosité. Elle prétend même au nom de vertu, mais elle renverse toutes les barrières sacrées de la religion; elle se fait un jeu d'insulter à cette vigilance inquiète, à cette sensibilité craintive qui distingue la vraie vertu; elle regarde comme nulles toutes les fautes dont un homme peut se rendre coupable sans méchan-

ceté ; & semble s'attribuer exclusivement l'étendue d'intelligence , le vrai courage & la vraie libéralité.

Croyez-moi , mon ami , c'est - là l'ennemi que vous avez le plus à craindre. Ce n'est pas à visage découvert que le vice peut nous séduire. Il s'introduit en nous sous un nom spécieux. Il prend l'apparence de ce que la nature nous apprit à respecter , & se glisse dans le cœur à notre insu.

LETTRE V.

Réponse.

Naples;

JE ne puis jamais assez reconnoître l'attachement qui se montre dans chaque ligne de votre obligeante lettre ; même lorsque votre amitié s'inquiète mal-à-propos , elle n'en brille qu'avec plus d'éclat.

J'ai pris la liberté, mon cher Comte, aussi-tôt après avoir reçu votre dernière, d'en venir à une explication avec Saint-Séverin. Je lui ai parlé des circonstances dont vous me faites mention, comme de choses que j'avois apprises par hasard. Je lui dis que j'étois persuadé qu'il excuseroit ma liberté ; que j'étois sûr qu'il y avoit quelqu'erreur, & que je m'empressois de lui fournir l'occasion de se justifier. Le Marquis montra le plus grand étonnement, & jura, par tout ce qu'il y a de sacré, qu'il étoit innocent de la plus grande partie de l'accusation. Il me dit qu'il avoit, comme beaucoup d'autres, le malheur d'avoir des ennemis qui s'occupoient à défigurer sa conduite. Il avoit été calomnié, cruellement calomnié ; & s'il pouvoit découvrir l'auteur de l'imputation, il vengeroit son honneur outragé. Enfin il expliqua toute

L'affaire de maniere que, si je ne pus entièrement l'approver, cependant je restai convaincu que cela ne pouvoit faire tort à l'amabilité de son caractere. O mon ami, quelle triste situation que la nôtre, puisque l'esprit noble & droit de Saint-Julien lui-même a pu être conduit à voir un jeune homme de qualité, sous un point de vue qu'il ne mérite pas, à lui imputer des bassesses qu'il n'a pas commises.

Aussi-tôt après cette entrevue, mon nouvel ami me conduisit dans une société d'un genre plus équivoque & plus mêlé que je n'en avois encore vu. N'imputez pas cependant au Marquis une surprise, dont il ne fut pas coupable. Il m'avoit bien prévenu sur les personnes qui devoient composer la compagnie; & la curiosité, peut-être un moment de gaieté dans lequel je me trouvois alors,

m^oengagerent à accepter son invitation. Si j'ai mal fait, mon cher Comte, blâmez-moi, & blâmez-moi sans réserve. Mais, si j'en juge par les dispositions dans lesquelles j'ai quitté cette maison, je n'en ai retiré qu'un nouvel attachement à ces résolutions que votre conversation & votre exemple m'ont autrefois inspirées.

C'étoit le soir après l'Opéra. La compagnie étoit composée d'une partie de notre jeune noblesse, & d'un nombre égal d'actrices & d'autres femmes de la même réputation. On ne tarda pas à former des têtes à têtes, & en conséquence une des femmes s'adressa particulièrement à moi. Je l'avoue, la familiarité de ses manières & le ton libre de sa conversation me dégoûterent. Quoique je ne prétende pas être exempt des passions de mon âge, je ne fus pas content des avances de cette femme. Il faut avouer aussi que

comme mes compagnons avoient été plus prompts à choisir, elle n'étoit pas la plus agréable de l'assemblée. La certitude que tous les yeux étoient fixés sur moi m'embarrassoit, & les efforts maladroits que je fis pour me délivrer de ma belle, n'ayant pas réussi, exciterent un fourire général. Cependant Saint-Séverin apperçut bientôt ma situation, & voyant que je n'étois nullement content de ma bonne fortune, il eut la politesse de quitter l'assemblée, & de m'accompagner chez moi.

Comment arrive-t-il, mon cher ami, que le vice, dont la propriété, ce me semble, devroit être d'hésiter & de trembler, puisse prendre cet air de confiance & d'assurance ? Comment l'innocence, qui devroit toujours triompher, est-elle ainsi sujette à toute la confusion & à toute la perplexité du crime ? Pourquoi

estime-t-on la vertu , si ce n'est parce qu'elle est mere de l'honneur , parce qu'elle donne à un homme la force d'envisager de sang froid les fureurs de la calomnie , & de rester ferme & inébranlable au milieu des caprices & des adversités de la fortune ? Ne seroient-ce donc là que des avantages imaginaires ? Le repos de la conscience , & l'approbation de soi-même , seroient-ils donc communs au bon & au méchant , ou le dernier auroit-il réellement l'avantage ; & le crime effronté pourroit-il défier la honte , tandis que l'innocence toujours confuse est à tout moment obligée de se couvrir la tête ?



LETTRE VI.

*Le même au même.**Naples.*

Vous vous rappellez, mon cher Saint-Julien, que je vous ai promis de vous avouer toutes mes fautes & toutes mes folies, & de vous prendre pour le directeur de ma conduite. Peut-être ai-je eu quelques torts : peut-être, quoique sans m'en douter, me suis-je égaré de maniere ou d'autre, & j'ai befoin de votre main sûre & fidele, pour me ramener dans les sentiers de la vertu.

Pourquoi donc est-ce que je sens de la répugnance à vous détailler toute ma conduite ? C'est une sensation que je n'ai point connue jusqu'ici, & qui malgré moi me force à me dénier de moi-même. Mais j'en fais la raison,

C'est qu'élevé dans la solitude, & renfermé dans les murs d'un collège, nous n'avons pas appris à expliquer toutes les situations & toutes les passions de l'homme. Vous & moi, mon cher Comte, sommes convenus depuis long-tems qu'il faut se défier de la morale qu'on enseigne à l'enfance. Elle est trop souvent fondée sur des préjugés ou des intérêts particuliers. Elle n'a pas cette étendue de vues, ce mâle enthousiasme qui fait le caractère de la vraie philosophie morale. Qu'ont de commun avec la vertu, ces pénitences & ces pélérinages, ces reliques, ces formules, ces vœux imprudens qui contrarient la nature, & cette passive obéissance, destructive de l'indépendance originelle de l'esprit humain (1).

(1) On doit se souvenir que l'Auteur est Anglois, & que la scène est en Italie.

Vous avez été jusques-là , mon aimable ami , mais je crains que vous n'ayez pas encore été assez loin. On m'assure qu'il y a une honnêteté & un certain honneur qui conservent un homme exempt de reproches , & qui cependant different essentiellement de cette bonté sublime , que nous admirâmes toujours vous & moi. Je ne puis encore me persuader ce sentiment : mais pour me rapprocher du sujet dont je voulois vous parler.

Que peut-il y avoir de plus juste & de plus raisonnnable , que de suivre les penchants que nous donna la nature. Ces penchants , il est vrai , quand on s'y livre trop , peuvent augmenter au point de produire les plus grands maux. On ne fauroit trop blâmer celui qui , pour satisfaire ses passions , néglige des occupations utiles , ou des affaires importantes.

Mais il n'est pas moins vrai que la passion des deux sexes , l'un pour l'autre , existe dans les cœurs les plus innocens & les moins corrompus. Pourquoi blâmer un goût modéré pour ce plaisir , qui ne vous détourne ni de vos devoirs , ni de vos obligations. Dans la constitution présente de la société , il n'est besoin , pour faire ce goût , ni de troubler l'ordre , ni de dépraver son caractère. Dans tous les pays , les législateurs , dont on peut bien priser la sagesse autant que celle des déclamateurs moralistes , ont judicieusement méprisé ce crime imaginaire. Ils ont multiplié les peines & imaginé des supplices , souvent avec plus de soin que d'humanité , contre toutes les fautes qui offensent la société. Ils négligent celle-ci , & ne lui en infligent aucune. Pourquoi serions-nous plus difficiles ou plus rigoureux qu'eux ?

C'est contrarier la logique & la bonne foi , que de conclure des abus d'une chose contre la chose même. Quels malheurs après tout peut produire l'exercice modéré de ce penchant de la nature ? Avec ce goût , à la vérité , on n'a pas la prétention romanesque de ramener à la vertu une classe de femmes , que tout homme raisonnable convient qu'il est impossible d'y ramener : mais on a pour elles cette bienveillance qui convient à un esprit élevé , on a pitié d'elles avec toutes leurs erreurs , & l'on contribue du moins à leur épargner les horreurs de la faim & de la misère.

D'après ce que je viens de vous dire , j'imagine que vous soupçonnez déjà de quelle nature sont les aveux que j'ai à vous faire. Au reste , que j'ait bien ou mal fait , je ne vous cacherai pas que le Marquis de Saint-Séverin est la cause originelle de tout.

Vous connoissez déjà la liberté de sa façon de penser sur ce sujet. C'est un serviteur dévoué du beau sexe ; & cette passion emploie une beaucoup trop grande partie de son tems. Excité par ses exhortations , j'ai en quelque sorte imité sa conduite , quoiqu'en même tems j'aie tâché de ne pas tomber dans les mêmes excès.

Mais , il me semble que pour vous mieux traiter en confesseur , & vous faire mieux connoître ce dont il s'agit , il faut que je vous dise les pas que l'on m'a fait faire , & par quels degrés j'en suis venu à faire & à justifier ce que j'étois dans l'usage de condamner. Je vous ai déjà dit combien ma contenance m'avoit paru gauche dans la premiere société libre , où mon ami m'avoit conduit. Quoiqu'il eût eu la politesse de me délivrer de mon embarras , il ne put s'empêcher de me railler sur la figure étrange

que j'y avois faite. Il l'attribua au malheur que j'avois eu de mal tomber, & promit de me faire connoître une maîtresse, belle comme le jour, vive & spirituelle comme Sapho elle-même.

Que pouvois-je faire? Je ne voulois pas rompre avec l'homme le plus aimable que j'eusse connu à Naples. Je fus vaincu par ses raisonnemens & son éloquence. Et puis, l'avourai-je, j'étois mortifié de la fotte figure que je croyois avoir faite. Je me sentois excité par une espece de sympathie, qui me faisoit désirer de ressembler aux gens de mon rang & de mon âge, en tout ce qui n'étoit pas réellement criminel. J'étois ému sans le vouloir par le tableau que me faisoit Saint-Séverin, des perfections & des talents de celle qu'il me recommandoit. Avouons, mon cher Saint-Julien, mettant à part la nature de la

chose, que la conduite du Marquis en cette occasion est fort désintéressée. Il quitte ses sociétés & ses plaisirs pour s'accommoder à ma foiblesse : il s'oublie lui-même au point de me recommander une maîtresse ; & il semble négliger entièrement les intérêts de son plaisir, pour me faire connoître une femme qui ne céde en mérite à aucune de son sexe.

LETTER VII.

*Le même au même.**Naples.*

À AUROIS-JE pu jamais croire, mon cher Comte, qu'en si peu de tems, notre correspondance eût été si fort négligée ? Je n'ai point encore reçu de réponse à ma dernière lettre, quoique sur un sujet particulièrement intéressant pour moi, & sur lequel

j'avois lieu de craindre votre improbation. Saint-Julien vit dans l'obscurité de la retraite, & dans une solitude favorable aux occupations littéraires. Quelles affaires ont pu détourner son attention des intérêts de son ami ? Puis-je éanmoins conclure de votre silence que ma situation ne vous paroît ni critique ni allarmante ? Croirai-je que tout en joignant la prudente sévérité d'un mentor à l'impartialité sincere d'un ami, vous voyez cependant mes fautes sous un point de vue favorable ; & que vous êtes disposé à les couvrir du voile de l'indulgence.

Je pourrois peut-être trouver une meilleure excuse, pour mon silence, dans ma nouvelle situation, dans les affaires qui conviennent à mon rang & à ma fortune, enfin dans les plaisirs qui se trouvent en foule dans une Ville & dans une Cour aussi célebre

que celle de Naples. Mais je n'essaierai point de m'excuser. La nouveauté de tous ces objets a détourné mon attention , plus qu'elle n'auroit dû , du compagnon de mes études , & de l'ami de ma jeunesse. Mais j'espere que je ne l'oublierai jamais. J'ai trouvé des sociétés plus gaies , des hommes plus complaisans : mais je ne trouvai jamais un si digne caractère , un si sincère ami.

Depuis la dernière que je vous ai écrit , j'ai été engagée dans plusieurs scènes agréables & sérieuses. Je crois que je ne serai pas trop partial en ma faveur , si je vous assure , qu'en suivant les légeres occupations des jeunes gens de mon âge , je n'ai jamais compromis , ni la gloire de mes ancêtres , ni la faveur de mon souverain. Je n'ai point fait tort à ma réputation. J'ai mêlé les affaires aux plaisirs , de maniere à ne jamais sacrifier , ce

qui doit tenir le premier rang, à ce qui ne doit occuper que le second.

Je pense que Saint-Julien me connaît trop bien pour supposer que je veuille séparer l'une de l'autre, la raison & l'action, la philosophie & la pratique. C'est par les leçons de mon ami, que j'ai appris à m'élever au-dessus du pouvoir des préjugés, à ne point rejeter une vérité parce qu'elle est nouvelle, à ne point fermer l'oreille à un argument, parce qu'il n'est pas soutenu d'un nom célèbre. En conséquence de ce système, j'ai hasardé, dans ma dernière, de soutenir, par quelques raisons, l'usage modéré des plaisirs de la jeunesse. Peut-être penserez-vous, mon cher Comte, que dans les circonstances dont je vais vous rendre compte, j'ai été même au-delà de ce que ces motifs pourroient autoriser.

Vous n'ignorez pas sans doute

qu'il y a une certaine espece de gens qui se rendent nécessaires aux jeunes gens de qualité , tels que Saint-Séverin & ses amis , & vous savez le nom qu'on leur donne. L'un d'eux sembla dernierement s'attacher particulierement à moi. Il tâcha , par différentes preuves de complaisance , de m'être utile. Enfin , il me parla d'une jeune personne fort belle , très-innocente , & qu'il croyoit pouvoir engager à m'accorder ses premières faveurs.

Je fus surpris à cet idée ; & pensez-vous , mon bon ami , lui dis-je , parce que vous savez que je me suis quelquefois livré aux plaisirs inséparables de mon âge , que je voulusse perdre l'innocence , & contribuer à engager une jeune personne dans une vie de remords & de malheurs , suite inévitale d'une démarche de cette nature ? Monseigneur , répliqua le parasite : je ne prétends pas être grand casuiste

en cette matiere. M. le Marquis de Saint-Séverin fait que j'ai rarement des scrupules de cette espece. Mais , dans la circonstance en question , il y a bien des choses à dire. La mère de la belle , qui vivoit jadis dans une sphère un peu plus élevée qu'elle ne fait à présent , n'a jachais été d'un caractere bien imposant. Cette fille est le fruit de ses indiscretes amours , & quoique je sois bien sur qu'aucun homme n'en a jamais approché , cependant elle a été élevée de maniere à suivre les bons exemples de sa respectable mere. Vous voyez par conséquent , que dans ce cas , il n'y a point de parens à déshonorer , point d'enfant à séduire. C'est un fruit déjà mur que vous cueillerez , & qui sera cueilli sûrement par le premier paf-
sant.

Quoiqu'ébranlé par les raisons du complaisant , je n'étois encore nulle-

ment déterminé au plan qu'il m'avoit proposé. Il apperçut la situation de mon esprit, & m'avertit qu'il pourroit du moins avoir l'honneur de me placer cet après midi, à Vêpres, dans une certaine église où je pourrois avoir l'occasion de voir la dame en question, & peut-être de lui parler. Je consentis à ce projet.

Elle ne me parut pas âgée de plus de seize ans ; elle étoit petite ; mais sa figure étoit délicate. Ses cheveux bruns pendoient en grosses tresses sur son col : ses yeux étincelloient de vivacité & même d'intelligence. Son habillement étoit élégant & gracieux sans affectation. Il étoit impossible qu'une pareille figure ne fût capable de me captiver. L'ayant assez contemplée de loin, je m'approchai plus près.

La petite friponne jeta les yeux

de côté , & tâcha de m'examiner adroitement pendant que j'avançois. Je l'accostai. Toute sa conduite étoit pleine de ce charmant embarras , fruit ordinaire de la jeunesse & de l'inexpérience. Elle me reçut avec assez de complaisance ; mais en même tems rougit & parut troublée sans savoir pourquoi. J'avançai involontairement ma main vers elle ; elle me donna la sienne avec une espece de franchise non réflechie. Il y avoit un mélange de bon sens & de simplicité dans tout son extérieur , & dans le peu de mots qu'elle me dit , qui me plut & même me toucha.

Tel est , mon cher ami , l'état actuel de mon amour. J'avoue que j'ai souvent considéré la séduction sous un jour odieux ; mais les objections qu'on peut faire sur ce point ne peuvent ce me semble s'appliquer ici. Le fruit

fruit déjà mûr est prêt à tomber de l'arbre , & semble appeller une main bienfaisante pour le recevoir.

LETTRE VIII.

Le Comte de Saint-Julien au Marquis de Pescaire.

Palerme.

Mon cher Marquis ,

Des affaires d'un genre assez désagréable , & dont probablement vous serez bientôt suffisamment informé , m'ont depuis quelque tems occupé tout entier. Vous croirez aisément qu'elles devoient être d'une grande importance , puisqu'elles m'ont empêché de faire aux confidences de mon ami toute l'attention qu'elles méritent. Mais j'éloigne pour le moment mes propres affaires , afin de me livrer à quelques réflexions que

Partie I.

vos dernières lettres m'inspirent.

Helas ! depuis le tems que nous avions coutume d'errer ensemble parmi les bosquets & les vallées , & le long des bords de ce ruisseau que je vois de ma fenêtre , mon pauvre Renaud est si totalement changé , que moi-même j'ai peine à le reconnoître. Que sont devenus cette simplicité , cet attachement ouvert pour la justice & la vertu , ce système inflexible de vérité morale qui jadis habitoyent dans le cœur de mon ami ? Tous les traits de son caractère semblent se dégrader de jour en jour. Le tems approche peut-être où cet esprit généreux & sublime ne sera plus distingué des Saint-Séverin & des hommes de dissipation & de plaisir. Je considere avec douleur ces tristes changemens & ces funestes présages , & je me dis : tout cela est arrivé dans le court espace de six mois.

N'Imaginez pas , mon cher Marquis , que je sois ce mentor sever , ce rigide censeur prêt à abandonner son ami pour chaque faute , qui ne fait pas même excuser les légeres étourderies de la jeunesse. Je crois facilement qu'un homme , avec le cœur le plus pur & les meilleurs principes , peut être entraîné dans une erreur momentanée. L'occasion , la facilité , l'exemple , une dissipation accidentelle de l'esprit , font pour le vice autant de canaux contre lesquels il n'est pas possible peut-être à l'humanité d'être toujours en garde.

La confiance , mon ami , la confiance imprudente est la première source de l'erreur. Le ciel ne s'intéresse point en faveur de l'homme présomptueux , qui court sans crainte au danger , & qui brave la tentation. Point d'erreur plus grossière que de supposer l'homme exempt de fragilité.

Si Renaud , se fiant trop à ses propres forces , ne se fût pas livré à des sociétés dangereuses , il contempleroit encore avec horreur & dégoût ces mêmes actions dont il fait l'apologie. Son propre cœur ne lui auroit jamais enseigné cette morale commode qu'on lui apprend à protéger. Mais il ne les craignoit pas. Il sentoit , m'assuroit-il , une fermeté de résolution , une ardeur pour la vertu , qui pourroient défier les tentations. Soyez vrai , mon ami , regardez derrière vous , & reconnoissez votre erreur. Reconnoissez que pour l'esprit le plus pur & le plus ferme , il est dangereux de se communiquer sans choix.

J'aurois mieux aimé que mon ami se fût écarté une fois de la règle de conduite qu'il s'étoit prescrite à lui-même , que de le voir essayer d'excuser sa faute , & s'exercer à oublier

des principes qui lui faisoient honneur. Vous croyez que ces plaisirs sont indispensables, & ces tentations irrésistibles. Mais, quoi ? L'homme est-il donc de niveau avec les animaux ? Est-ce qu'il y a une seule passion de l'ame qui ne cesse d'être innocente aussi-tôt qu'elle n'est plus gouvernée par les loix de la raison ? Mille considérations de santé, d'intérêt ou de tempérament, par rapport à nous, d'avantage ou d'inconvénient, pour la société, méritent d'être pesées par le sage & l'homme de bien.

Mais ces considérations sont subordonnées à ce qui ne peut être détruit. Et le pouvoir réciproque des motifs ne dépend-il pas de la force & de la vivacité avec laquelle ils sont présentés à l'esprit. La présence d'un supérieur nous empêche de commettre une action déplacée. La certitude d'un grand intérêt, la per-

suasion d'un inconvenient considéra-
ble priveroit de tous ses charmes la
tentation la plus flatteuse. Mais cette
certitude & cette persuasion ne font-
elles pas en grande partie au pouvoir
de chaque homme?

Dites-moi , mon ami , telle action
qui perd d'honneur une femme ,
sera-t-elle dans un homme absolu-
ment exempte de reproche ? Non : le
monde n'est pas tout à fait si injuste.
Une telle conduite même dans votre
sexé tend à avilir le caractere : elle
passe , parmi les gens vertueux & res-
pectables , pour un sujet de honte &
de mystere ; & si l'on y persiste , elle
finit par faire généralement regarder
un homme comme également incapa-
ble de toute occupation difficile , &
de toute entreprise éllevée.

Est-il possible , en effet , que des
êtres dégradés par les plus vils dé-
bauches , puissent faire une société

désirable pour un jeune homme de qualité , ayant des prétentions à l'honneur & à la vertu. L'effet naturel de leur fréquentation ne doit-il pas être de fouiller ses idées , de corrompre ses sentimens , & de le réduire au même état de corruption & d'avilissement. S'il est vrai , comme vous me le dites , qu'il est impossible de ramener à la vertu les femmes dont vous parlez , songez du moins que votre conduite tend à leur enfermer le chemin , & les force à rester dans un genre de vie que peut-être elles n'ont pas embrassé volontairement.

En voilà assez pour votre première lettre. La seconde me conduit à un sujet plus sérieux & plus important. O mon ami que vous marchez à grand pas ! A peine embarqué dans les premiers principes de la licence , vous arrivez au comble du libertinage.

nage. La séduction , mon cher Marquis , est un crime qui ne le céde en horreur à aucun des vices qui aient jamais pris source en un cœur dépravé.

Mais l'action que vous vous proposez est exempte d'une grande partie de ce qui rend la séduction monstrueuse , j'en conviens. Si mon ami eût approuvé ce crime dans toute sa noirceur , quelque cher qu'il me soit , je l'aurois rejetté de mon cœur avec mépris. Oui , je suis persuadé que l'homme qui le commet , quoiqu'il puisse être en apparence , n'a jamais éprouvé un sentiment généreux , n'a jamais connu la vraie signification de la justice & de la probité , mais fut toujours renfermé dans cet égoïsme étroit , dans cette insensibilité apathique , qui ne seroient pas indignes des esprits infernaux.

Il détruit l'innocence , & renverse

avec elle cette ingénuité de sensation, cette délicatesse de principes qui lui servoient de barrière. Il renverse de son état une femme sans défense, qui, sans sa malheureuse rencontre, l'auroit rempli peut-être avec honneur & félicité. Il accumule la disgrâce & la misere sur une famille qui ne l'a jamais provoqué, & dont les chefs déshonorés descendront au tombeau accablés par les malheurs qu'il leur a causés.

Le séducteur est le plus odieux & le plus consommé de tous les hypocrites. Le sourire est sur ses levres, pendant qu'il n'a dans l'esprit que crime & noirceur. Il fait profession de l'amour le plus tendre, tandis qu'il n'éprouve pas un seul sentiment honnête ou désintéressé. Il ne peint l'attachement le plus sincere, que pour pouvoir plus sûrement détruire.

Ce n'est pas là, mon ami, le crime

C v

d'un instant , une action à laquelle il
soit entraîné par une tentation inat-
tendue , & dans la violence momen-
tanée de la passion ; il marche avec
délibération , il construit ses plans.
avec toute la subtilité d'un Machiavel,
& toute la séleratesse d'un Borgia.
Il les exécute graduellement de
jour en jour , & de semaine en se-
maine : & pendant tout ce tems , il
s'arrête sur l'idée de ses plaisirs. Il
jouit dans l'attente des maux qu'il
espere causer. Il vous dira qu'il aime :
oui , il aime comme le vautour aime
la colombe innocente , comme le
tigre aime l'agneau tremblant. Et ce
seroit là l'homme en faveur duquel
je serois assez foible pour conserver
une tendre partialité ? Je l'arrache-
rois de mon cœur ; je l'écraserois
comme un serpent.

Mais vous n'êtes pas dans un cas
aussi grave, Il n'y a point ici un pere

qui prise plus que la vie , l'honneur de sa famille , & dont le cœur soit attaché à la vertu de son enfant ; il n'y a pas une mère étrangère aux malheurs , & qui ait cherché avec une vigilance continue à écarter sa fille de toutes les voies de la destruction. La victime elle-même n'a point appris à estimer la beauté de sa première innocence , & ne connoît pas la valeur de ce qu'elle est sur le point de perdre.

Et cependant , Renaud , il y a dans l'histoire de cette pauvre petite innocente , quoique racontée par celui qui a formé le projet de la perdre , quelque chose qui intéresse vivement mes souhaits en sa faveur. Elle ne connoît pas ce me semble toute l'infirmité du destin qui la menace. Elle est aveuglée sur son sort. Elle joue avec son malheur ; & voit d'un œil partial & sans inquiétude le destruc-

teur de son bonheur & de sa vertu :

Le Rossignol voltige, il module, il fré-
donne;

Et le filet s'étend, & la mort l'envi-
ronne !

Mais, si vous n'acceptez pas la proposition qu'on vous a faite, il n'est que trop probable quel sera son destin, & qu'il ne tardera pas. Est-ce donc là une excuse digne de vous ? Mille iniquités sont sur le point d'être commises ; l'imagination la plus fertile auroit peine à concevoir combien de crimes sont prêts à s'exécuter : & pour cela irai-je, avec une basse envie, prévenir le méchant dans tous ses infâmes projets ? Sûrement vous ne l'avez pas pensé.

Permettez-moi de vous suggérer un motif de plus ! Une liaison, telle que vous vous la proposez, pourroit peut-être vous rendre pere. De tous les sentimens tendres qui peuvent

entrer dans le cœur de l'homme ,
ceux d'un pere font , sans contredit ,
les plus précieux & les plus respec-
tables. Et comment un homme peut-
il songer , de sang froid , à mettre
au monde des enfans qui n'auront
d'autre héritage que la honte. Lors-
qu'il leur donne la vie , il les marque
du sceau de l'opprobre. Ce pere qui
devroit les regarder avec joie , comme
un servicé rendu à la société , comme
le soutien de son vieil âge , les voit
avec éloignement & froideur. La
mere qui devroit les considérer com-
me sa gloire & son honneur , ne peut
les avouer sans rougir , ne peut les
regarder sans rouvrir en elle toutes
les sources du remord.

Voilà , Renaud , à quoi vous pour-
riez vous expofer , & en le faisant ,
vous prépareriez à votre ame sensible
des regrets éternels. Mais , il y a une
autre chose que vous pourriez faire

aussi , & qu'un esprit infatigable , dans la recherche du bien , comme étoit jadis celui de mon ami , n'aurroit pas eu besoin qu'on lui suggérât. Au lieu de vous préparer des remords à vous-même , au lieu de préparer une vie de misere & de honte , pour une victime innocente & sans crainte , vous pourriez la racheter de la destruction qui la menace : vous pourriez lui chercher un mari honnête & industrieux , & la mettre en état de devenir une femme vertueuse , une mere de famille respectable.

Réfléchissez un moment , mon cher Marquis , sur cette proposition qui , j'espere , est encore en votre pouvoir. Pensez-vous qu'une conscience droite , que la satisfaction de votre cœur , lorsque vous vous rappellez la violence de vos desirs & la noblesse avec laquelle vous les aurez vaincus , ne seront pas des jouis-

fances équivalentes au plaisir vil & passager que vous pouvez vous procurer : imaginez que vous voyez ses enfans croître sous les soins d'une mère exempte de reproches, & s'avancer pour vous remercier du service que vous leur avez rendu avant qu'ils fussent au monde. Voilà, mon ami, voilà les triomphes dignes d'un cœur susceptible du vrai sentiment de l'humanité.

LETTRE IX.

*Le Comte de Saint-Julien au Seigneur
Hippolyte Borelli.*

Messine.

Vous êtes, mon cher Hippolyte, le seul de tous mes compagnons d'étude, auquel j'aie communiqué toutes les circonstances de la malheureuse situation qui m'a enfin obligé

de quitter tout à fait l'Université. La mort d'un pere , quoiqu'il ne me fût pas devenu cher par les preuves d'une tendresse réciproque , n'a pu manquer de faire impression sur une ame sensible. A peine alors étoit guerie la blessure que m'avoit fait la perte d'une mere , d'une tendre mere , qui par ses soins assidus avoit supplée à toutes les négligences , & fourni à tous les besoins auxquels j'aurois pu me trouver exposé.

Lorsque je quittai Palerme , je résolus , avant de rien déterminer , de me rendre à la résidence de ma famille , à Léontini. Ma réception fut , comme je m'y attendois , froide & composée. Mon frere me rapporta les circonstances de la mort de mon pere , sur laquelle il affecta de verser des larmes. Il me fit voir alors son testament ; me fit des reproches de ce que , malgré ma qualité d'aîné ,

j'avois si peu cultivé les bonnes grâces de mes parens ; & ajouta qu'il ne se proposoit pas de se rendre coupable de désobéissance à son pere, en contrevenant à ses dernieres dispositions. Cependant , il m'offrit ses services s'il pouvoit m'être de quelqu'utilité dans l'avenir.

Le lendemain matin , je quittai Léontini. Mes réflexions , sur la situation actuelle de mes affaires , ne pouvoient être que fort tristes. Je me trouvois , comme un enfant de l'univers , sans patrie , sans famille. Né pour un rang élevé , pour une fortune brillante , je me trouvois en un moment déchu de cet espoir , & d'une succession que j'eusse pu rai-sonnablement me flatter de recueillir à cette époque.

Bien des gens sans doute ne comprennent point toute l'étendue de ce malheur. La perte d'un assez grand

bien , & du titre qui en dépendent ,
& qui sont les soutiens d'un ancien
nom , méritent , diront-ils , d'être
regrettés. Mais , il me restoit plu-
sieurs ressources. Mon frere proba-
blement m'auroit reçu dans sa famille ;
& j'aurois pu me mettre à l'abri de
l'indigence & du besoin. Mais , pour-
rai je penser à avoir cette obligation
à un frere qui m'avoit toujours re-
gardé avec aversion , qui n'étoit pas
de caractere à rendre le poids de ses
bienfaits insensibles , & qui trop pro-
bablement avoit employé de cou-
pables artifices , pour me priver de
ma fortune ? Mais les maisons des
grands m'étoient ouvertes. Mon ca-
ractere étoit sans tache ; mon éduca-
tion me donnoit les moyens de me
rendre utile en mille manieres. Ah !
mon cher Hippolyte , les grands n'ont
pas toujours les plus grandes ames.
Il y a une foule de légeres offenses

qui échappent à la description , mais qui suffisent pour réveiller sans cesse l'humiliante idée de la dépendance , & pour rendre malheureux un homme d'honneur , sensible & délicat. Et devois-je donc , moi qui avois espéré d'être l'ornement & la gloire de mon pays , devenir ainsi une charge pour mes connoissances , & un fardeau pour moi-même.

Telles étoient les tristes réflexions dans lesquelles j'étois enseveli. J'avais quitté Léontini , pressé par le ressentiment & l'idée de mon malheur , je fuyois les formalités des condoléances & les démonstrations ordinaires d'amitié. J'aurois voulu me cacher à tout ce qui m'avoit connu jusqu'alors ; j'aurois voulu me retirer dans un désert. Mes idées étoient bouleversées. Je formois mille résolutions sans m'arrêter à aucune. J'ayois déjà fait plus de deux

lieues , & j'avois gagné le milieu de cette vaste forêt , que vous vous rappellez être à une petite distance de Léontini. En ce lieu , avancent , en un moment , sur moi , quatre de ces braves qui rendent ce lieu si célèbre , & qui sont fameux par leur audace & leur courage. Mon domestique & moi , nous nous défendîmes pendant quelques tems contre eux. Il y en eut un de blessé au commencement de l'action. Mais , il étoit impossible que nous eussions pu résister longtems. Mon domestique étoit meurtri en plusieurs endroits , & j'avois reçu une blessure au bras. En ce moment critique , un cavalier accompagné de plusieurs valets qui paroissent être armés , avança à une petite distance. Les scélérats emportèrent aussi-tôt leur compagnon blessé , & se retirerent avec précipitation dans le plus épais du bois. Mon li-

bérateur ordonna à quelques-uns de ses gens de les poursuivre , tandis que lui-même , avec un domestique , resta pour nous donner du secours.

Imaginez , mon cher ami , quelle fut mon émotion , lorsque je reconnus , dans mon sauveur , le Marquis de Pescaire. Je me rappellai , en un moment , toute notre première intimité , & de quelle maniere elle avoit fini depuis peu. Je ne pensois guere que je dusse jamais le revoir. Beaucoup moins pensai-je que je dusse lui avoir les plus grandes obligations.

L'expression de notre figure à l'un & à l'autre , à cette subite reconnoissance , fut compliquée. Au milieu de toute la surprise & de toute la gratitude qu'il étoit impossible de ne pas témoigner , mes yeux , je suis persuadé , laissoient appercevoir quelques reproches de l'amitié violée. Je crois , & ce qui suivit prouve que je ne me

serois pas trompé , que j'aurois pu distinguer , dans la figure de Renaud , un aveu de ses torts , mêlé avec une espece de triomphe de ce qu'il avoit pu , si soudainement & si complètement , regagner cet équilibre moral qu'il avoit perdu .

Il ne se passa pas beaucoup de tems , avant que ses domestiques revinssent d'une poursuite inutile ; & nous partîmes pour un village qui se trouve environ un quart de lieue plus loin , sur la route de Léontini . Ce fut là que j'appris de mon ami l'occasion & le sujet de son voyage . Il avoit entendu , à Naples , un bruit confus de la mort de mon pere , & de l'institution inattendue de mon frere . L'idée de ce triste événement l'affligea involontairement . A la pensée de mon malheur , toute sa tendresse se reveilla . « Quoi ! (c'est ainsi qu'il décrit le progrès de ses réflexions) , quoi !

» c'est dans le moment d'un revers si
» imprévu , que Saint-Julien oublioit
» les circonstances de sa propre situa-
» tion , pour m'écrire cette lettre
» dont les libres remontrances & les
» sérieuses exhortations m'ont si fort
» offensé. Combien cette considéra-
» tion ajoute à la pureté & au désin-
» téressement de son amitié ! Est-il
» possible que j'aie pris ombrage de
» ce qui n'étoit dicté que par la ten-
» dresse & l'attachement ? Ai-je pu
» parler de ses conseils dans ces termes
» durs & pleins de reproches , que je
» favois bien lui devoir être rappor-
» tés ? Ai-je pu être assez aveuglé par
» un ressentiment , sans cause , pour
» le représenter comme un inflexible
» dictateur & comme un censeur
» présomptueux ? Ai-je pu imputer sa
» conduite à des motifs de fierté ,
» d'affection & d'arrogance ? Com-
» bien je serois heureux , si ses avis

» fussent arrivés plutôt , & eussent
» été mieux suivis » !

Mais , ce ne fut pas seulement avec des reproches , que l'amitié renaissante de Renaud voulut se satisfaire. L'idée de la situation de son ami le poursuivoit sans cesse. Aucune occupation , aucune affaire ne pouvoient détourner son intention de ce sujet , ni le bannir de son esprit. Il se détermina à quitter Naples , pour me chercher. Il quitta toutes ces sociétés & ces plaisirs , dont il avoit été si fort épris , & passant la mer , il vint en Sicile. Ayant appris que j'avois quitté Palerme , il résolut de poursuivre sa recherche jusqu'à Léontini. Il étoit déterminé à ne point quitter sa généreuse entreprise , jusqu'à ce qu'il m'eût découvert dans ma retraite la plus cachée , pour expier le ressentiment mal fondé qu'il avoit conservé , & pour contribuer de tout son

son pouvoir à réparer les torts que j'avois soufferts de ma propre famille. En conséquence de ces idées, il me fit les propositions les plus désintéressées & les plus libérales d'affiance & d'amitié.

Comment arrive-t-il, Hippolyte, que le même homme soit gouverné tour à tour par les motifs les plus bas & les plus nobles ! Que tantôt, il paroisse une essence céleste & divine, & tantôt s'avilisse par la conduite la plus indigne & la plus inexcusable. Mais, j'ai lieu de craindre que l'homme ne soit ainsi fait : mêlé dans toutes ses bonnes qualités sans confiance dans tous ses projets. Les plus vertueux & les plus respectables d'entre nous, se rendent trop souvent coupables de démarches faibles, honteuses, ou déshonorantes, & nous devons espérer, d'un autre côté qu'il en est peu de si bas & de si dé-

Partie I.

D

générés, qu'ils ne fassent quelques-fois des actions de l'utilité la moins douteuse, & ne s'élèvent de tems en tems à des sentimens d'honneur & de bienveillance. En vain le philosophe prononce du haut de son trône, assigne aux individus des formes & des caractères, & veut soumettre à la règle & au compas une chose aussi variable que le cœur de l'homme. La nature se joue de ses efforts, & les événemens démentent constamment ses systèmes.

Mais, je suis coupable d'injustice envers mon ami ! Une action qui lui a causé tant de regrets, & qu'il a si bien expiée, ne doit pas être jugée avec tant de sévérité. Je ne crois pas être ébloui par l'intérêt personnel, que je puis avoir dans sa conduite actuelle. Il me semble que je la varrois avec la même admiration, & lui accorderois le même mérite, si sa

bienveillance eût eu quelqu'autre pour objet. A la vérité, je suis encore très-incertain sur la résolution que je dois prendre. Je penche encore à préférer mon premier plan, & j'aime-rais mieux suivre une nouvelle carrière que de rester dans le palais de mon ami. Il y a quelque chose d'indécent à un homme jeune & bien portant de subsister, en quelque façon, par la bonté d'autrui. La fierté de mon cœur, sentiment que je ne veux point éteindre, m'engage à préférer une honnête indépendance en quelque état que ce puisse être, aux liens de soie les plus doux, à la chaîne la plus brillante.

Pourquoi un homme de qualité ne feroit-il pas un homme ? Le caractère d'homme est une dignité supérieure à toutes celles que la civilisation inventa. Etre homme, est la profession d'un citoyen du monde.

Un homme de rang est une plante étrangere & délicate , qui ne peut subsister hors de son sol natal. Que les barrières imaginaires de la société soient renversées , que nous soyons ramenés à l'état de nature , un gentil-homme ne sera qu'un être sans force & sans ressource. Celui-là seul , qui fut être homme , paroîtra encore une créature digne de Dieu ; un être envoyé dans le monde , avec la faculté de subsister & de jouir. L'homme de qualité , créature artificielle & fantasque , perdra alors tous ces hommages , dont il étoit si vain. Il sera méprisé de tous , quand il sera vu sans masque.

O mon cher Hippolyte , en dépit de toute cette apparence de fermeté & de résolution , je ne puis quitter mon pays natal qu'avec les regrets les plus sincères. J'avois , j'avois un lieu , pourquoi le dire ? Je ne fis ja-

mais cette confidence à personne. C'étoit le songe d'une imagination poétique ; c'étoit une vision bigaârée des couleurs fantastiques , qui coulent du pinceau de la jeunesse. j'eus jadis un espoir qui m'étoit bien cher, aussi cher que la vie , mais il est évanoui pour toujours.

J'irai d'ici , avec le Marquis de Pescaire , à Naples. J'y ferai probablement une résidence de quelques semaines. Alors j'aurai fixé mon plan , & , immédiatement après , je commencerai à l'exécuter.



LETTRE X.

*Le Comte de Saint-Julien au Marquis
de Pescaire.*

Cozence.

Mon cher Marquis,

TOUT ce qui m'est arrivé depuis quelque tems me paroît si heureux & si extraordinaire, que je puis à peine me persuader que ce ne soit pas un songe. Est-il possible que je ne sois pas né pour des malheurs continuels. Eloigné de mon pere dès ma naissance, je ne connus jamais les douceurs de la tendresse paternelle. Il ne me fut jamais permis d'ouvrir mon cœur, & de verser toutes mes pensées dans le sein de celui auquel je devois mon existence. Pourquoi ai-je été créé avec une ame assez délicate

pour être susceptible de mille sensations , & tourmenté par mille contradictions qui glissent , sans être apperçues , sur le cœur de la plupart des hommes ? Quel devoir filial ai-je négligé ? Quelle preuve d'obéissance ai-je refusée , pour être traité avec un regard si rigoureux & si austere , & n'étois-je pas assez puni , par la privation de toutes les consolations qu'eussent pu me procurer les soins d'un gardien , d'un protecteur , d'un pere ? Comment ai-je mérité de perdre ce patrimoine qui m'appartenoit de droit , & , après avoir reçu une éducation convenable à mon rang , après avoir formé tant d'espérances raisonnables , d'être jetté sur la scène du monde sans secours & sans fortune ?

Jé me l'étois figuré , ce monde égoïste , froid & insensible. Je m'attendois à voir à mes semblables un visage riant & désintéressé , quels que

suffisent mes pertes & mes malheurs. La philosophie m'avoit enlevé ces idées agréables & romanesques, qui souvent remplissent l'imagination de la jeunesse. Un caractère sensible & fier m'avoit appris à ne chercher aucune espece de sympathie ou d'amitié désintéressée, parmi le commun des hommes.

Je trouve aujourd'hui qu'en évitant un extrême, je m'étois jetré dans un autre. La plupart des hommes égarés par l'amour propre imaginent que leurs sentimens devroient intéresser tout le monde, & leur situation attirer l'attention de tous ceux qui les entourent. Ayant reconnu cette erreur, j'espérois moins de bienveillance, & comptois sur moins d'amitié que je n'en ai trouvé. Renaud me demanda pardon d'avoir négligé mes avis, & d'en avoir mal compris les motifs. J'avois lieu moi-même de lui

demander pardon , pour avoir pesé
son caractère avec si peu d'attention ,
& décidé si promptement à son désa-
vantage.

Mon ami ne me soupçonnera pas
d'une flatterie intéressée , si je lui dis
que je me rejouis sincèrement d'une
conduite aussi honorable à la nature
humaine , que la sienne l'a été envers
moi. Il n'a pu agir par un motif de
vanité ? car qui pouvoit s'intéresser
au sort d'un individu aussi obscur.
Qui voudroit , dans les cercles bril-
lans & dans les conversations de Na-
ples , lui tenir compte de son amitié ,
pour un homme si différent de ceux
qui les composent ? Il a surmonté
tous les mouvemens du ressentiment ,
il n'a point calculé la distance , &
pour exécuter son noble dessein , il
a passé les monts & les mers.

Mais , Renaud tout généreux qu'il
est , n'est pas le seul protecteur que

D v

le Ciel eût réservé pour le malheureux Saint-Julien. Vous vous rappellez l'invitation amicale & flatteuse que me fit le Duc de B. à Messine. Sa réception a été encore plus tendre & plus cordiale. Il m'embrassa avec chaleur, & m'arroса de ses larmes, il ne put retenir quelques mots un peu vifs contre la mémoire de mon pere, ajoutant avec énergie que le fils de Léonore Colonne ne devoit pas être la victime de la tyrannie arbitraire & capricieuse d'un Comte Sicilien. Il m'assura, dans les termes les plus forts, que toute sa fortune étoit à ma disposition : me disant ensuite que sa chere fille unique avoit désiré impatiemment mon arrivée, il me prit par la main & me conduisit à l'aimable Mathilde.

Un changement pareil ne pouvoit être que gracieux & consolant pour mon cœur ulceré. Le baume de l'af-

fection & de l'amitié est toujours doux & rafraîchissant. Etre délivré à la fois de la perspective de l'exil & des craintes de la dépendance , être reçu avec une amitié tendre , une générosité sans bornes , par un parent de ma mere qui mettoit l'orgueil de sa famille à me soutenir & à me distinguer : tout cela faisoit , dans mes affaires , une révolution que je n'aurois pu espérer. Je ne suis pas insensible à la tendresse , mon cœur n'est pas fermé aux sensations du plaisir. Je repris du courage & de la gaieté. Mes heures se passoient en legers services , en petites complaisances , par lesquelles je tâchois de prouver mon attachement à mon bienfaiteur , & je jouissois librement de la société de son aimable fille , dont la conversation , animée par les saillies innocentes de l'esprit , & ornée de la modestie la plus attrayante ,

D yj

me fournifsoit un amusement doux à mon cœur & convenable à mon caractère.

Mais, hélas ! mon cher Marquis, je l'ai souvent observé, & cela est vrai, je ne suis pas né pour le bonheur : au milieu d'une position où il sembleroit devoir croître autour de moi, je ne suis pas content. Mon cœur est rongé de douleur, & j'ai un chagrin secret qui pâlit & décolore toutes mes jouissances. Je le renferme soigneusement dans mon sein, & il n'en est que plus affligeant & plus à charge. Oui, mon ami, c'est-là ce qui empoisonnoit pour moi l'idée de passer en pays étranger. Telle est la source de cette tristesse qui me donne souvent un air pensif & mélancolique. Dans les conversations les plus intimes, dans les épanchemens les plus entiers de l'amitié, je ne le découvris jamais. Mon ami, ce n'est

pas un songe de la philosophie. C'est une vérité prouvée par des faits innombrables , que toutes les peines deviennent moins sensibles par la communication & la confidence. Ah! ce n'étoit autrefois qu'inquiétude & mélancolie , aujourd'hui c'est un feu qui me dévore & qui me consume : je ne suis plus maître de moi-même.

Vous vous rappelez , mon cher Renaud , qu'autrefois , pendant mon séjour à l'Université , je fis une visite au Duc de B. à Cozence. Ce fut alors que je vis , pour la premiere fois , l'aimable Mathilde. Elle me parut la plus charmante de son sexe. Ses joues avoient la fraîcheur de la pêche. Ses lèvres étoient des roses. Son col étoit d'albâtre , & ses yeux étincelloient d'un feu qu'adoucisoient une douceur , une délicatesse sans égale. Sa taille , son front , sa bouche : mais malheureux ! comment pourrois-tu

dépeindre tous ses charmes ? Qui peut détailler une perfection infinie ? Qui peut fixer le soleil au milieu de sa carrière ? En un mot, toute sa figure étoit enchanteresse ; tous ses gestes respiroient la dignité ; tous ses mouvemens étoient pleins de graces.

Jeune & sans expérience, je bus sans soupçon le poison de l'amour. Je la regardois avec extase. J'étois attentif à chaque son de sa voix. Dans sa société, je paroissois distraict, & j'étois sans parole. Mais, ce n'étoit pas le silence d'une personne désintéressée : ce n'étoit pas une distraction de réflexion ou de philosophie. J'étois occupé tout entier : mon esprit étoit accablé par la contemplation de son excellence. Je n'éprouvois point de besoin ; je ne sentois point de vide ; j'étois plein de contentement & de bonheur.

Aussi-tôt néanmoins qu'elle se re-

tiroit, je me sentois triste & abattu : je fuyois la compagnie : je cherchois la plus inacessible solitude : je passois les longues matinées dans la profondeur des bois les plus épais , parmi les champs & les montagnes , où je ne trouvois aucune trace humaine : je desirois d'être seul avec l'objet de mon admiration : je pensois que j'avois beaucoup de chose à lui dire , & je ne favois quoi : je n'avois point de plan : mes souhaits mêmes n'étoient pas réduits en système. Seulement plein d'une passion nouvelle & inconnue , je cherchois à l'exhaler : je me pressois de soulager mon cœur du fardeau qui l'oppressoit.

Je me souviens qu'une fois j'obtins l'occasion que j'avois si longtems désirée : elle se présenta tout à coup , & j'en fus déconcerté. Mes membres tremblerent , & mes yeux perdirent leur faculté accoutumée : les objets

flottoient devant eux , sans que je pusse les distinguer. J'essayai de parler : ma langue même me refusa son office. Une sueur froide ruisseloit sur tout mon corps. Je me levai pour me retirer , & je me rassis irrésolu & confus.

Mathilde apperçut mon trouble , & , venant vers moi , me demanda , d'une voix tendre & inquiète , si je me trouvois mal. Le ton plaintif & intéressant dont elle parloitacheva ma confusion. Elle sonna pour demander du secours ; & la scène finit.

Lorsque je retournai à Palerme , je m'imaginai qu'éloigné de l'objet de ma passion , je perdrois bientôt ma passion elle-même. Renaud , vous savez que je ne suis pas d'un caractère assez foible pour me livrer sans frein à mes désirs , & m'abandonner à leur empire. J'appellai toute ma raison & ma fermeté à mon secours. Je consi-

dérois la supériorité qu'avoit sur moi , en rang , en espérances , en fortune , celle à laquelle étoient engagées mes affections. Je sentois que naturellement ma passion ne pouvoit jamais être couronnée par le succès. Et serai-je donc , me disois-je , un misérable & foible esclave de l'amour ? Animé comme je le suis par l'ambition , aspirant aux honneurs de la science & de la gloire , dégénérerai-je en un fade & languissant amoureux ? Me préparerai-je volontairement une longue suite de malheurs ? Ternirai-je toutes mes espérances éloignées par un desir imprudent & déraisonnable , & empoisonnerai-je d'avance la source de toutes les jouissances que le destin peut m'avoir réservées ? Hélas ! je craignois peu dans ce tems cette perte de ma fortune , qui devoit me placer encore plus bas au-

dessous de l'objet de tous mes souhaits.

Mais, mes efforts furent vains. Je tournai mon attention vers différents objets. J'imaginois que la flamme qui avoit paru à Cozence étoit entièrement éteinte. Je semblois n'en rien conserver qu'une espece de mélancolie douce, & un genre de sérieux dans l'esprit qui ne me rendoient ni moins content de moi-même, ni moins agréable à ceux dont je desirais obtenir l'attachement.

Mais, je n'eus pas plutôt appris ce revers de fortune, qui se découvrit à la mort de mon pere, que je sentis combien je m'étois trompé. Je n'avois fait que couvrir légèrement un feu mal éteint, qui, sortant de dessous la cendre, se ralluma avec une double violence. Je l'avois nourri, sans m'en appercevoir, avec les

rayons d'une espérance éloignée. J'avois flatté mon imagination de l'espoir incertain du succès. Lorsque toutes mes vues s'évanouirent, lorsque toutes mes espérances furent renversées, il rompit toutes les barrières, & ne put se cacher plus long-tems. Mon caractère étoit par lui-même entièrement opposé à un état de dépendance. Mais c'étoit cette pensée qui me le rendoit plus amer & plus terrible. J'aimois mon pays avec l'affection la plus sincère : mais c'étoit là ce qui me rendoit l'exil pire que dix mille morts. Le monde me paroissait une solitude effrayante, sans l'objet qui seul pouvoit intéresser toute mon attention, & remplir tous les souhaits de mon cœur.

J'ai été délivré, au moment que je m'y attendois le moins, de ses craintes & de cet abattement. Mais, oh ! mon cher Marquis, quel échan-

ge ai-je fait ! Je demeure sous le même toît que l'aimable Mathilde. Je la vois tous les jours ; je converse sans crainte & sans gêne avec celle que je ne puis jamais appeler à moi. Puis-je ainsi continuer de chérir une passion qui ne peut rien me promettre, qui ne me permet aucun espoir ? Puis-je me flatter de cacher toujours cette passion aux yeux les plus pénétrants ? Que fais-je si je ne suis pas découvert en ce moment, si l'instant prochain ne dévoilera pas le secret de mon cœur à la plus aimable des femmes ?

Cozence ! tu ne seras pas long-tems ma demeure. Je ne veux pas toujours vivre dans d'inutiles combats. Le mystère ne sera pas toujours l'occupation du plus simple & du plus droit de tous les hommes. Je ne veux plus veiller avec une inquiétude habituelle, ni me fatiguer d'ap-

préhensions sans fin. Mathilde, je n'égarerai jamais ton cœur honnête & confiant. Si les tendres souhaits d'un pere doivent être cruellement trompés, je ne veux pas être l'instrument de son malheur. Mon secret sera pour toujours enseveli dans mon sein, Il mourra avec moi. Je fuirai dans quelque terre éloignée. Je me retirerai dans quelque pays brûlé par la chaleur du soleil, ou caché sous des neiges éternelles ! Là, je puis aimer en liberté : là, je puis exhaler mes soupirs, sans craindre qu'un vent importun les portant à ses oreilles, n'aille troubler la paix de celle que j'adore. Je puis être malheureux, je puis être la proie d'un désespoir éternel : mais mon protecteur & sa céleste fille doivent toujours être heureux.

Hélas ! ce n'est là que le paroxysme de la fureur d'un amant, Je n'ai point

de résolution ; je me perds dans mon incertitude. J'essaye en vain de rassembler mes idées éparses. Oh ! Renaud, je n'eus jamais tant besoin d'un ami qu'à présent. Avertissez moi, instruisez-moi. Je puis me fier à l'honnêteté de vos avis & à la sincérité de votre amitié. Dites-moi seulement ce que j'ai à faire , & duffiez-vous m'envoyer à l'extrémité du globe , je n'hésiterai pas,

LETTRE XI.

Le même au même.

Cezence.

Mon cher Marquis ,

ATTENDEZ-MOI en dix jours d'ici à votre palais à Naples. Mon ame est devenue sereine & plus tranquille , depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. J'ai considéré avec la

plus grande attention ce qui en fai-
soit le sujet, & j'ai pris ensi une ré-
solution inébranlable.

C'est - là ce qui a rendu à mon
ame un peu de tranquillité, compa-
rée à ce qu'elle étoit ci-devant. Oui,
mon ami, il y a dans le courage un
secret triomphe, une satisfaction se-
crete dans une résolution heroïque,
qui , pour quelques moments du
moins , élève un homme au-dessus
de ce que le malheur a de plus triste
& de plus humiliant. Depuis que j'ai
sentí ma force & ma dignité, le com-
bat tumultueux de mes passions est
appaisé, Je regardent les objets qui
m'entourent avec un désespoir noble
& ferme. Je n'ai point encore décou-
vert mes intentions au Duc , & j'au-
rai peut - être un peu de peine à l'y
faire consentir , mais je n'en chan-
gerai jamais.

Vous concevez, parce que je vous

ai dit que mon dessein , en allant à Naples , est de me préparer pour un voyage , je compte sur les secours & sur l'amitié du Duc de B. Ainsi je vais commencer ma nouvelle carrière sur un plan mieux conçu & avec de meilleures espérances. — Mais que parlai-je d'espérances ?

J'ai réussi à me dissiper un peu depuis quelques jours , en veillant aux changemens dont vous m'avez parlé dans vos jardins d'ici. Vous reconnoîtrez bientôt combien il m'est indispensable , par la triste fatalité qui préside aux événemens de ma vie , de m'arracher à des occupations que l'amitié fait embellir , & qu'elle m'eût rendues précieuses.



LETTRE

LETTRE XII.

Le même au même.

Cozenee.

POURQUOI, mon cher Marquis, les événemens de ma vie sont-ils si étranges & si bizarres; que je ne puis dans le plus petit éloignement prévoir ce que le destin me réserve? Les bons ou mauvais succès, le bonheur ou l'infortune se succèdent si rapidement, que je n'ai ni le tems de m'abandonner au désespoir, ni le courage d'ouvrir mon cœur à une joie pure & sans mélange.

Le jour qui suivit ma dernière lettre, le Duc de B., qui est fort avancé en âge, fut saisi d'une légère attaque de paralysie. Il fut pendant quelques momens privé de toute connoissance. Ce fut un trouble inex-

Partie I.

E

primable dans toute la maison, où chacun a pour lui la plus profonde vénération. On ne put arracher du lit de son pere la vertueuse Mathilde. Elle le veilloit avec toute l'inquiétude de la tendresse ; elle épiait chaque symptôme de sa maladie, & chaque changement qui paroissoit sur son visage.

Non, Renaud, rien au monde n'est si touchant & si beau, qu'une jeune femme ornée de toutes les graces & dans la fleur de la beauté, servant, avec un soin infatigable, un pere accablé de vieillesse. Tous ses traits respirent l'inquiétude & la tendresse filiale. Mais, elle cache la profonde émotion de son ame, & retient les expressions touchantes de sa douleur, étouffant le cri de la nature, pour ne pas interrompre, par des larmes inutiles, les tendres soins dont elle veut s'occuper. C'est

une vieille observation, que la beauté n'a jamais tant d'attrait, que lorsqu'elle s'ignore elle-même ; & quel oubli, quel abandon plus aimable que celui qu'occurrence une vive émotion dans un cœur doux & sensible !

La maladie du Duc ne fut cependant ni longue ni violente. En moins d'une heure des symptômes favorables commencerent à paroître, & il se rétablit par degrés. Il lui resta néanmoins, du choc qu'il avoit reçu, une espece de foiblesse & de lassitude qui n'est pas encore entièrement dissipée.

Mais quelle expression trouverai-je pour vous décrire la scène à laquelle cet événement a donné lieu ?

Le jour suivant, le Duc nous fit venir, sa fille & moi, dans sa chambre. Aussi-tôt que nous fûmes seuls, il commença à décrire, en des termes

qui nous affecterent l'un & l'autre ;
l'état chancelant de sa santé. « Je
» sens , nous dit-il , que ce pauvre
» corps usé s'avance vers sa fin. Le
» tombeau m'attend : les sommations
» de la mort sont telles que je ne
» puis ne pas les entendre.

» La mort cependant ne m'inspire
» pas de crainte. J'ai mené une vie
» longue & heureuse. J'ai taché de
» remplir tous mes devoirs en ce
» monde , de maniere à ne pas crain-
» dre de rencontrer en l'autre la
» source de toute excellence. La
» grandeur de l'Etre suprême , qui
» nous a créés , ne doit effrayer que
» le coupable. Sa justice & sa toute-
» puissance ne peuvent faire trem-
» bler un homme juste & vertueux.

» Le ciel , dans sa bénédiction ,
» m'a donné une fille la plus ver-
» tueuse de son sexe. Son éducation
» a répondu aux qualités dont la na-

ture l'avoit douée. Je puis assurer
sans vanité que l'Italie ne peut
produire son égale. Les premières
familles de mon pays pourroient
se glorifier de la recevoir dans
leur sein. Des princes pourroient
desirer son alliance ; mais j'aime-
rois mieux que ma Mathilde fût
heureuse que princesse.

Approchez, mon cher Comte :
je dois vous compter aussi parmi
les dons précieux dont le ciel m'a
favorisé. Votre réputation est il-
lustre & sans tache. Dès votre pre-
miere jeunesse, j'entendis vos
louanges avec plaisir ; mais quel-
ques grandes qu'elles fussent, je
n'avois connu jusqu'ici que la moi-
tié de votre mérite. Si je l'avois
éprouvé plutôt, j'aurois cherché
plutôt à le récompenser. Peut-être
alors aurois-je été trop heureux.
Croyez-moi, mon cher Sain-

» Julien, j'ai beaucoup d'expérience.
» En différentes campagnes, j'ai
» trouvé des peines & des dangers.
» J'ai fréquenté les Cours, & connu
» leurs artifices. Ne vous imaginez
» donc pas, jeune & sans soupçon
» comme vous êtes, que vous ayez
» pu me cacher un des désirs de
» votre cœur. Je fais que vous aimez
» ma fille. J'ai vu avec plaisir votre
» attachement s'augmenter. Ma Ma-
» thilde, si j'ai bien lu ses sentimens,
» vous voit d'un œil favorable. Ache-
» vez, mon fils, & tachez de la
» vaincre. Si vous pouvez mériter
» son approbation, ne doutez pas
» que je ne donne la bénédiction la
» plus sincère à cette heureuse
» union ».

Vous croirez aisément que mon premier soin fut de faire les plus vifs remercimens à mon protecteur, à mon pere. Cependant je jettai sur

le champ un œil curieux & inquiet
sur la maîtresse de mon cœur. La
rougeur couvroit son visage. Je la
regardois avec une timidité & une
confusion qui me faisoient trembler.
Mais, je ne restai pas long-tems en
suspens. J'ai depuis tiré d'elle le plus
favorable & le plus charmant aveu.
Oh ! mon ami , elle reconnoît que
depuis le premier moment qu'elle m'a
vu , elle m'a regardé avec intérêts.
Elle avoue que son pere , par la dé-
claration qu'il a faite , loin d'humili-
er son ambition ou de contrarier ses
desirs , lui a rendu le plus grand ser-
vice.

Mon cher Renaud , combien mon
sort est changé ! C'étoit ce même
jour , à cette même heure , que j'étois
résolu de quitter Cozence pour tou-
jours. Je me devouois au désespoir.
Fétois prêt d'entrer dans un monde
où chaque visage que j'eusse rencon-

tré eût été étranger pour moi. C'eût été une scène de tristesse uniforme & continue; j'aurois quitté tous les attachemens de ma jeunesse; j'aurois laissé derrière moi le centre de mon existence; j'aurois réellement cessé de vivre, & je n'aurois plus fait que tourner d'une année à l'autre, dans un cercle étroit de sensations désagréables, sans que jamais un seul jour brillant, une seule espérance flatteuse, vint égayer mes idées, & m'avertir de mon existence.

Est-il donc possible que tous les projets & toute la perspective de ma vie future soient si complètement changés? Le bonheur au lieu du désespoir, au lieu d'une scène de douleur invariable! L'attente d'un plaisir toujours nouveau! Au lieu de me trouver seul monument d'infortune, & triste objet de compassion pour les cœurs les moins sensibles, me

voir le plus heureux des mortels ! Non, je ne me plaindrai plus désormais que la nature m'ait refusé un pere : j'ai trouvé plus qu'un pere. Je ne me plaindrai plus de mes peines & de mes afflictions passées. Ma Mathilde compense tout ; elle me dédommage de tous mes maux.

LETTRE XIIL

*Le même au même.**Cozence.*

HÉLAS ! mon ami, le plus grand bonheur ici bas n'est jamais sans mélange d'infortune. Je n'ai pas le droit de me plaindre. Cependant le malheur qui m'arrive, quoiqu'il m'affecte beaucoup, ne fait aucun changement à l'essence de mon sort. J'espere encore que ma Mathilde sera à moi. J'espere encore être heureux

EY

pendant une longue suite d'années. Un mortel aussi favorisé que moi ose-t-il donc se plaindre ? Puis-je m'abandonner à la tristesse & aux pleurs ? Oui, mon ami, le nuage s'évanouit bientôt. Maist tel est le destin des mortels. Les événemens qui une fois passés ne nous laissent plus que de tendres & calmes regrets, nous accablent d'affliction au moment qu'ils nous surprennent.

Je vous ai dit, dans ma dernière, que la maladie du Duc de B. avoit été suivie d'une langueur & d'une foiblesse, qui d'abord ne nous alarmea pas beaucoup. Elle augmenta cependant de jour en jour, & fut accompagnée d'une espece d'insouciance & d'insensibilité, que ses médecins regardoient comme un symptôme fort dangereux. La seule chose qui paroissoit lui causer quelque plaisir étoient les soins de l'adorable Ma-

thilde. Souvent , par intervalle , il faisoit sa main & la presoit de ses levres mourantes.

Comme les symptômes de foiblesse augmentoient incessamment , il fut bientôt obligé de se renfermer dans sa chambre. Après un intervalle de près de dix jours , il reprit un peu de connoissance & de sensibilité. Il appella dans sa chambre plusieurs de ses domestiques auxquels il donna des ordres qui devoient être exécutés après sa mort. Il m'envoya prier de me rendre auprès de lui. Sa fille étoit constamment dans sa chambre. Il prit nos deux mains , & les joignant ensemble , il inclina sur elles sa vénérable tête , & fit mille prières pour notre mutuelle félicité. Nous étions trop affectés nous-même pour pouvoir le remercier de sa tendresse & de ses bontés.

Ces occupations , & le sentiment

d'affection qui les accompagnoit ; épuiserent beaucoup la force & les esprits du Duc. Il tomba presqu'aussi-tôt après dans un profond sommeil. Mais , à l'approche du matin , il fut agité & troublé. Les symptômes défavorables reparurent. Il fut saisi d'une attaque plus violente que la premiere , & au bout de deux heures il expira.

Ainsi se termina une vie, dont toute la durée avoit été exemplaire & vertueuse. Cet excellent homme , en sa jeunesse , s'étoit fort distingué au service de son pays , & avoit mérité l'affection & l'attachement de son prince. Il étoit respecté de ses égaux , adoré du soldat. Son humanité étoit égale à son courage. Lorsqu'il quitta le service , il n'oublia pas ses premiers engagements , & ses liaisons avec l'armée. Il seroit difficile peut-être à un gouvernement de ménager des ressources amples & suffisantes à ces pauvres

gens qui ont passé les plus belles années de leur vie à défendre leur pays. Il est certain du moins que peu de gouvernement s'occupent de ce devoir autant qu'ils le devroient, & il reste en ce point un vaste champ ouvert à la générosité des individus. Personne à cet égard n'en eut une plus vaste ou plus étendue que le Duc de Benevent. Il pourvut la plupart des braves gens du courage desquels il avoit été témoin oculaire, des offices les plus considérables auprès de sa personne, ou dans sa dépendance. A ceux qu'il ne pouvoit placer de cette maniere, il leur donnoit des pensions. Il donnoit à ceux qui n'étoient pas incapables de travail le meilleur encouragement d'une honnête industrie, la meilleure consolation des peines & des fatigues, l'assurance que leur vieillesse ne seroit jamais dans le besoin, & qu'ils trou-

veroient toujours auprès de lui de quoi pourvoir à leur subsistance.

On peut supposer naturellement que la fin d'une vie, qu'avoient ornée tant d'actes de bienfaisance, & la mort d'un homme dont le caractère distinctif étoit l'humanité, fut suivie d'un chagrin général. C'étoit un abattement, un désespoir universel, parmi ses domestiques ; ses payans, ses fermiers, le pleuroient comme le meilleur des maîtres, & le plus humain des bienfaiteurs. Les gens auxquels il faisoit des pensions, jettoient les hauts cris, & paroisoient inconsolables de perdre celui en qui ils avoient placé toutes leurs espérances de bonheur & de secours.

Vous pourriez vous former une idée du chagrin de l'aimable Mathilde, au milieu de cette troupe d'affligés, si j'avois pu vous mieux peindre la douceur & la sensibilité de son

ame. Comme, depuis quelques années, la famille n'étoit composée que du Duc & d'elle, le cercle de ses connaissances n'a jamais été fort étendu. Son pere étoit tout l'univers pour elle. Le Duc ne connoissoit d'autre jouissance que le bonheur actuel & les espérances de sa fille. Les plaisirs de Mathilde étoient concentrés dans le talent qu'elle possédoit d'adoucir les infirmités, & d'égayer les ennuis de la vieillesse de son pere.

Il n'y a point de vertu qui ajoute tant de charmes aux plus beaux traits, point de larmes qui séent si bien aux joues de l'innocence, que les larmes de l'amour filial. Mon ami, je ne voudrois pas les changer contre les mines de Golconde, ou pour toutes les perles de l'Arabie. Non, aimable Mathilde, je ne veux point arrêter le cours de ta respectable

douleur ; je la regarde comme le gage de mon bonheur à venir. Elle te met à mes yeux de niveau avec les anges. Loin de moi cette passion grossière & vulgaire , qui voudroit me tenter d'essuyer avec mes levres les larmes qui tombent sur ses joues brulantes. Je ne souillerai point leur pureté sans tache. Je ne veux point mêler mon idée avec un sentiment qui feroit honneur aux essences spirituelles.

Je resterai ici pour régler les funérailles ; je tâcherai de mettre en ordre toutes les affaires de l'aimable héritière. J'irai rejoindre ensuite mon cher Marquis , à son palais à Naples. Je quitterai , pour quelques semaines qui me paroîtront bien longues , la vue continuelle & la délicieuse société de ma charmante. A l'expiration de ce terme , j'espere partir avec Renaud , pour la maison de campagne qu'il a ici. Tout s'avance beau-

coup , & sera sûrement près pour vous recevoir.

LETTRE XIV.

*Le Comte de Saint-Julien à Mathilde
Colonne.*

JE vous dois mille remercimens pour la permission que vous avez eu la bonté de me donner de vous écrire d'ici. J'ai attendu un siecle , aimable Mathilde , pour en profiter , afin de ne pas interrompre vos heures de solitude & d'affection , & de ne pas troubler des sentimens pour lesquels j'ai tant de respects. Vous ne devez plus actuellement être difficile & scrupuleuse : vous ne devez point rejeter l'honnête expression des sentimens que vous inspirez La dissimulation peut-elle jamais être une ver-

tu ? Peut-il jamais être un devoir de cacher des émotions de l'âme qui sont marquées du sceau de l'honneur, & de chercher toujours à tourner la conversation sur des sujets auxquels notre cœur ne prend aucun intérêt.

Combien je suis heureux que ma passion ait été approuvée de celui qui seul avoit le droit de disposer de vous ! Il y a une foule d'amans remplis des passions les plus ardentees, avec les vues les plus pures, dont le bonheur est troublé par les froides inspirations d'une prudence intéressée, ou par les distinctions impuissantes du rang & de la naissance. Des parens insensibles s'élèvent pour contrarier leurs désirs : la main despote de l'autorité sépare des cœurs unis par les plus doux liens, & sacrifie l'espoir du bonheur à de vains & ridicules préjugés. Ayons pitié, ô Mathilde ! de ceux qu'opprime un si

triste destin, mais ne nous soumettons pas volontairement au même sort. Aucune voix ne s'elevé pour défendre notre union. Le ciel & la terre nous commandent d'être heureux.

Hélas ! je suis assez à plaindre que les bienséances arbitraires de la société m'ayent banni de votre présence. Naples m'offre en vain son luxe & ses plaisirs. Ils sont loin de me dédommager. Sa cour, ses théâtres, ses assemblées & sa magnificence n'ont point d'attrait pour moi. J'aimerois mieux habiter une chaumière avec celle que j'aime, que le plus beau des palais dont s'éorgueillit cette ville.

Par complaisance, pour les instances obligeantes du Marquis de Pefcaire, j'ai plusieurs fois essayé des amusemens de ce pays-ci ; mais je me trouvois absent & distrait au milieu

des sociétés. On traitoit différens objets de littérature, de philosophie, de modes & de nouvelles. Le plai-
sant racontoit ses anecdotes, & le belesprit aiguifoit ses reparties; mais je ne les entendois pas: leurs dis-
cours étoient à mes yeux ennuyeux & sans intérêt. Ils ne parloient pas du progrès naturel des passions; ils ne s'occupoient pas du caractere de deux amans. Mon cœur étoit à Co-
zence.

Fatigué dés bruyants spectacles & des tumultueuses assemblées, je cher-
chois du soulagement dans la solitu-
de, & jamais la solitude ne me pa-
rut si douce. Je me laissois aller à mille rêveries. La brillante espérance présentoit tous ses nuages dorés à mon imagination. Je formois mille projets de félicité plus agréables les uns que les autres. Les plaisirs que je me peignois à moi-même, étoient

fârement trop purs , trop tranquilles pour durer toujours. O combien est doux le bonheur que l'on a pas encore goûté ! Mais le nôtre , Mathilde , surpassera tout ce que peut promettre l'espérance. Le nôtre abondera en plaisirs toujours nouveaux , épurés par le sentiment , sanctifiés par la vertu. Il n'y aura que l'inévitable destinée qui puisse le changer , & puisse ce moment fatal être aussi loin que je le desire.

Mais , hélas ! mon imagination vagabonde & capricieuse me présentoit quelquefois une scène bien différente. Un cœur bien épris , attaché comme le mien sans retour à son objet , doit avoir des momens de tristesse & d'inquiétude. S'il n'a pas de sujets réels d'amertume & de crainte , il s'en créera lui - même d'imaginaires. Mais qu'ai-je besoin de ceux-ci. Je suis éloigné de la maîtresse de mon

cœur, & cette distance, qui peut sembler petite à un esprit froid & tranquille, effraie mon cœur lorsque j'y pense. Mon sort n'a point encore reçu cette sanction publique, qui peut seule mettre le dernier trait à ma félicité. Je ne puis même, dans mes écarts les plus criminels, soupçonner d'inconstance la femme la plus innocente & la moins artificieuse de son sexe. Mais combien d'accidens imprévus peuvent venir se placer entre mon bonheur & moi. Combien il est triste de ne pouvoir me dire à tout moment, l'aimable Mathilde se porte bien, elle est en paix & en repos. Je reçois des nouvelles de sa santé. Il m'arrive un paquet de Cozence. Hélas ! deux grands jours se sont écoulés depuis la date. Combien deux mortels jours peuvent être remplis de terribles événemens, par une imagination tyrannique.

LETTER XV.

Le même à la même.

J'AI attendu, charmante Mathilde, avec la plus vive impatience dans l'espoir de recevoir une lettre de votre main. Chaque courrier faisoit battre mon cœur. Mon espérance se renouvelloit toujours, & a été continuellement trompé. Plus d'une épître froide & inanimée est parvenue dans mes mains, lorsque je croyois en recevoir une pleine de grace & de tendresse, qui auroit rempli mon cœur de joie. Si vous saviez combien de peine & de chagrin votre silence m'a donné, vous ne pourriez sûrement avoir tant de cruauté. La décence la plus rigide ne pouvoit être blessée par un simple billet, qui m'auroit appris seulement que j'oc-

cupois encore une place en votre souvenir. Une seule ligne m'auroit rendu assez heureux pour être digne d'envie.

Une ame étroite & jalouse , placée dans ma situation , pourroit craindre d'encourir le reproche d'intérêt & d'égoisme. Il se représenteroit combien votre état étoit brillant , combien votre rang étoit élevé , combien votre fortune étoit opulente , & combien je faisois aux yeux du monde une pauvre & misérable figure , lorsque votre pere , pour la premiere fois , m'honora de son attention. Ma Mathilde étoit un parti digne des princes. Sa situation extérieure étoit dans le plus haut degré de magnificence , sa personne aimable & touchante , plus que toutes les beautés dont se glorifie l'Italie. Son esprit accompagné du jugement le plus sain , du goût le plus délicat , & rempli

rempli des plus nobles sentimens. Lorsque de sa belle bouche sortent les leçons de la prudence & de la vertu, le philosophe pourroit l'écouter avec étonnement, & le sage pourroit apprendre d'elle la sagesse. Est-il possible qu'une femme aussi parfaite puisse descendre de la dignité de son rang, & renoncer à la grandeur de ses prétentions pour un homme aussi médiocre, aussi obscur que moi.

Mais non, ma Mathilde, je suis étranger à ces craintes. Mon cœur n'est point troublé par le démon du soupçon. Je ne prends point de précaution; je ne cherche point à contraindre ma passion; je mets mon cœur nud devant vous. Je conserve toujours la plus vive reconnaissance de la bienveillante amitié de votre respectable pere, & du consentement flatteur que vous donnâtes

Partie I.

E

à ses volontés. Mais l'amour ; mon aimable Mathilde , ne connaît point la distinction des rangs. Nous ne pouvons aimer sans fonder notre ardeur sur l'idée d'une espece d'égalité. Toutes les obligations doivent ici cesser en quelque maniere , excepté celles qui sont mutuelles. Les cœurs capables de calculer la distance qui sépare celui qui accorde un bienfait , de celui qui le reçoit , ne sentiront jamais les plus douces émotions de cette aimable passion.

Mais qui est parfaitement maître de son caractere ? Quel est celui qui peut prédire , avec certitude , quelles seront ses sensations & ses sentimens dans des circonstances qu'il n'a point encore éprouvées ? O vous la plus belle & la plus douce des femmes , ne tourmentez donc pas l'amant qui vous adore ; ne persistez pas dans un silence froid & inquiétant. Mille fois

cette bouche a fait le chaste aveu de mon bonheur : mille fois j'ai sur cette main scellé ma reconnoissance ; & cependant j'ai besoin de nouvelles assurances. Un attachement mutuel ne subsiste que par la communication & la sympathie. Je compte les ennuyeux momens. Mon imagination sans frein me représente tour à tour tous les événemens qui se trouvent dans la classe des choses possibles. Il y en a trop contre la crainte desquels aucune précaution ne peut me rassurer. Chere Mathilde, ne les augmentez pas volontairement. La triste distance , à laquelle je suis de vous , n'est-elle donc pas une peine suffisante , sans ajouter à mon exil des maux qu'il vous est si facile d'éca-
per ?



LETTER XVI.

Mathilde Colonne au Comte de Saint-Julien.

Cozences

EST-IL possible que vous ayez pu donner une mauvaise interprétation à mon silence ? Je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'étoit rien de plus que ce qu'exigeoient les loix de la morale & de la décence. Je ne puis croire que , si j'eusse offensé ces loix , je n'eusse pas un peu baissé dans votre estime. Votre sexe à la vérité se permet une liberté très-étendue. Mais , dans le nôtre , mon cher ami , la décence & la propriété ne peuvent être trop soigneusement conservées. Notre réputation est à la disposition du premier calomniateur. La plus légère faute peut y jeter

de l'ombrage. Une carriere longue & non interrompue d'une vertu sans tache, ne peut la rétablir ensuite dans sa premiere splendeur. Il y a bien des démarches par lesquelles on peut la perdre, même sans faire le sacrifice de sa sagesse, & sans déshonorer son caractère.

Il n'y a point de meilleure preuve de la bonté du cœur & de sa pureté, que de remplir les devoirs que l'amour filial impose. Une ame vraiment douce & susceptible prend part aux chagrins d'un pere avec la plus ardente affection, & ressent sa souffrance avec la tristesse la plus tendre. L'enfant dont le cœur ne sent pas avec angoisse les malheurs de celui dont il a reçu l'existence auquel il a les plus importantes obligations, & en qui, depuis sa premiere enfance il est dans la douce habitude de placer une confiance sans bornes, doit

avoir un caractere sauvage & détestable. Comment peut-il être attendri par les malheurs d'un étranger ? Comment sa main peut-elle s'ouvrir à la bienfaisance ? Comment pourra-t-il remplir les obligations d'un pere de famille , & s'acquitter des devoirs d'un citoyen ?

Rappelez-vous , mon ami , que jamais aucun enfant n'eut un pere plus doux & plus aimé que le mien. Je faisois tout son soin & toute sagloire. Il ne connoissoit d'autre bonheur que de satisfaire mes desirs & de prévenir mes souhaits. Il étoit tout pour moi. Depuis plusieurs années , & même avant de pouvoir en sentir tout le prix , j'avois perdu une tendre mere. Tous mes attachemens se concentrerent alors en mon pere , qui feul me restoit. Il fut mon protecteur & mon guide ; il étoit mon compagnon & mon ami. Toutes mes autres

Liaisons furent momentanées & superficielles , & jusqu'à ce que j'eusse connu mon cher Saint-Julien , mes plus vives affections n'étoient jamais sorties du toit de mon pere.

N'imaginez pas néanmoins que , dans le moment de mon chagrin le plus sincere , j'aie pu vous oublier pendant un seul moment. Mes sentimens ont toujours été les mêmes. Ce sont les mouvemens d'un cœur noble & non corrompu , & je ne crains point de les avouer.

N'ayant point été dissipée dans un cercle étendu de connoissances , n'ayant point appris , par les préjugés de mon éducation , à regarder d'un œil favorable la plus grande partie de la jeune noblesse du siecle présent , je vous vis avec un cœur non éprouvé & non usé par la connoissance & la corruption du monde ; je vous vis dans votre caractere totalement dif-

férent des jeunes gens de votre rang ;
& les différences dont je m'apperçus
étoient de nature à vous mériter mon
estime. Mon cœur imprudent , avant
même que la voix de mon pere eût
ratifié mon inclination , avoit reçu
des impressions qui ne se fussent pas
aisément effacées. Lorsqu'il me donna
à vous , ma main étoit d'accord avec
lui. Votre naissance est aussi noble &
aussi ancienne que la mienne. La for-
tune n'a point de charmes pour moi.
Je n'ai point de goût pour la vie
bruyante & les cercles nombreux.
Mon caractère naturellement sérieux
& porté à la réflexion , ne demande
guere d'autres sociétés que ceux dont
le cœur est en quelque maniere à
l'unisson du mien. J'aimerois mieux me
renfermer en un cercle étroit , unie
à un homme distingué par la vertu ,
le sentiment & la vérité , que de faire
l'ornement d'une cour , & d'être en-

viée de tout un royaume.

Avant de fermer ma lettre, j'ai envoyé demander au maître d'hôtel de la maison du Marquis en quel état sont ses préparatifs, pour le voyage que projette son maître. Il m'apprend qu'ils seront finis en deux jours au plus tard. Je suppose que le Marquis en conséquence ne tardera pas à partir de Naples, & j'imagine que vous êtes toujours inséparables.

Fin de la première Partie.

L'AMITIÉ TROMPÉE,
OU
LETTRES
DU COMTE DE SAINT-JULIEN,

بِسْمِ اللّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِيْمِ
الْحٰمِدُ لِلّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِيْمِ

L'AMITIÉ TROMPÉE,

OU

LETTRES

DU COMTE DE SAINT-JULIEN,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

SUR LA SECONDE EDITION.

SECONDE PARTIE.



A. GENEVE,

Et se trouve à PARIS ;

chez MARADAN, Libraire, rue des
Noyers, N°. 33.

1788.



LETTRES DU COMTE DE SAINT-JULIEN.

LETTRE PREMIERE.

*Le Marquis de Pescaire au Marquis de
Saint-Séverin,*

Cozence.

JE n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Marquis, que ce lieu-ci a la réputation d'une des plus belles positions qui soient sur le globe habitable. A présent tout est en fleurs. La nature se revêt de ses couleurs les plus gaies, & déploie tous ses charmes. Je ne puis vous exprimer l'agrement de nos promenades, tantôt

A iii

dans mes jardins au milieu de mes terres les mieux cultivées, tantôt parmi les sites les plus sauvages qui embellissent cette délicieuse contrée.

La société de mon pensif & sentimental ami convient parfaitement avec le tableau de tout ce qui m'entoure. N'imaginez pas que je sois assez privé de goût, pour ne pas trouver dans tous ces objets une source de plaisirs exquis. Et cependant croyez-moi, il y a des tems où je regrette les plaisirs de Naples & la vivacité de votre conversation.

Est-ce là, mon cher Ferdinand, la preuve de la corruption du goût ou le premier effet de sa perfection ? On peut dire beaucoup de choses de part ou d'autre. La nature présente les plus délicieuses jouissances à l'esprit, que la culture a poli sans le flétrir ou l'efféminer. Celui qui rejette avec dégoût ces plaisirs simples,

trompée.

pour les amusemens pénibles & recherchés que l'art inventa, n'a qu'un goût dépravé & qu'une délicatesse ridicule.

Mais, d'un autre côté, le goût le plus délicat est le plus aisément blessé. Il lui faut une plus grande variété de plaisirs. Mais c'est assez de raisonnement. Je dois vous dire pourtant que, sagesse ou folie, c'est à vous que je dois cette disposition. C'est un changement qui s'est opéré dans mon caractère depuis que j'ai quitté Palerme.

Je n'ai point encore vu cette riche & célèbre héritière, dont vous m'avez tant parlé. Je me souviens de l'avoir vue, il y a plusieurs années, dans une compagnie où elle étoit, & il étoit plus que probable que je ne devois jamais la connoître. Si je dois néanmoins ajouter foi aux rapsodies de mon bon ami le Comte

dont, par parenthèse, la description a quelque chose de majestueux & de romantique, qui me plaît davantage que la vôtre, toute voluptueuse qu'elle puisse être. Je dois me la représenter parfaite comme les anges, belle comme Vénus, chaste comme Diane, majestueuse comme la reine des Dieux, touchante comme les Grâces. Je ne fais pourquoi, mais depuis que vous m'avez appris à étudier les belles, j'ai la plus vive impatience de connoître cette non-paixille.

Personne n'a cependant encore été admis dans le sanctuaire de la déesse, excepté celui destiné par son pere à être son mari. Lui-même ne l'a vue que deux fois. Il semble qu'il faille autant de cérémonie pour l'approcher, que pour être présenté à sa Sainteté, & qu'elle soit aussi invisible que l'Empereur d'Ispahan. Les con-

versations perpétuelles de Saint-Julien sur ce sujet font , sur moi néanmoins , un effet différent de celui qu'elles feroient , je crois , sur vous. Vous commenceriez par rire de son extravagance , & sa persévérance finiroit par vous fatiguer à la mort. Pour moi je m'amuse du romanesque de ses sentimens , & je suis très-satisfait de ce qu'ils ont de vertueux & de désintéressé.

Oui , mon cher Marquis , vous pouvez , tant qu'il vous plaira , regarder les sentimens de mon aimable solitaire , comme étranges & comme impraticables ; au moins conviendrez-vous qu'ils sont pleins d'agrément & de beauté. Il y a , dans tous les cœurs , une voix secrète qui leur répond lorsque le son n'en est pas étouffé par l'égoïsme & l'amour-propre. En vain l'homme de plaisir les déclare impraticables. Un cœur géné-

reux dément cette assertion. Celui-là doit être soumis aux plus pauvres & aux plus misérables préjugés , qui voudroit mettre de niveau les caractères de tous les hommes , & nier toutes ces vertus que le monde a respectées pendant tant de siecles. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans le monde certains esprits nobles & grands qui s'élevent au-dessus des notions étroites , & de la conduite vulgaire du gros du genre humain , qui recherchent la probité dans ce qu'elle a de plus sublime , & qui de tems en tems réalisent ces vertus , dont les ames communes & intéressées nient la possibilité.

Autant je suis persuadé de la vérité de ces maximes , autant je crois le Comte de Saint-Julien un de ces honorables caractères. Il échappe à la dissipation , est insensible aux tentations de la folie , inébranlable

aux exemples de la débauche. Ce sont des esprits comme le sien qui sont faits pour arracher le genre humain à l'esclavage, pour soutenir un état sur le penchant de sa ruine, & pour arrêter Astrée lorsqu'elle remontré aux cieux. Ce sont de tels caractères dont les vertus surprennent les hommes, & détournent la vengeance du ciel irrité.

Mathilde Colonne est dans son sexe un caractère aussi singulier, si j'en crois son amant, que peut nous paraître le sien à lui-même. Ils étoient faits l'un pour l'autre. Elle est la seule récompense digne de ses vertus. O mon cher Ferdinand ! la Providence a dû reserver, pour de tels amans, un bonheur, auprès duquel toute autre félicité doit sembler foible & méprisable. C'est l'accord des sentiments les plus purs ; c'est une union de deux ames sans tache, qui ne ro-

semble en rien à la rencontre fortuite des sexes, & moins encore à ces liens serrés par l'intérêt, où le cœur n'a point pris de part. Les convenances & les avantages personnels ne sont pour rien dans ses motifs. C'est la sympathie des cœurs ; c'est le plus noble de tous les nœuds de la société.

LETTRE II,

*Le Comte de Saint-Julien au Seigneur
Hippolyte Borelli.*

Cozence.

JE vous ai déjà appris, à mesure qu'elles sont arrivées, les circonstances qui ont produit un changement si considérable dans mes espérances & dans ma fortune. Du rebut du monde, d'un jeune homme sans pro-

testeur, d'un gentilhomme sans propriété, d'un amant sans espoir de jamais posséder ce qu'il adoroit, je suis devenu le plus favorisé des mortels, le plus heureux des hommes. Il n'y a point de dignité que j'envie, point de situation que je voulusse changer avec la mienne. Ma félicité, pour ainsi dire, est de la même teinte que mon esprit, mes espérances sont celles pour la jouissance desquelles le Ciel m'a créé. Qu'ai-je fait pour mériter des graces si singulieres ? Pourvu qu'aucun coup du destin, qu'aucun accident imprévu ne vienne se placer entre mon bonheur & moi.

Ma Mathilde est la plus aimable des femmes. Chaque jour elle se perfectionne à mes yeux. Chaque jour je découvre de nouveaux attraits dans cette inexprimable source d'excellence. Il n'y eut jamais un caractère si simple, moins capable d'art & de

déguisement. Il n'y eut jamais un cœur si tendre & si sensible. Combien sa douleur filiale lui donne de lustre & d'ornement: combien ravissante est cette beauté embellie par la tristesse, & décorée par les larmes.

Lors même que je souffre le plus de la délicatesse sans égale de ses sentimens, je ne puis que les admirer. Ah ! cruelle Mathilde, mon exil ne suffit-il pas pour appaiser l'inflexibilité de ton caractère ? N'est-ce pas assez de toutes mes souffrances passées pour satisfaire ta sévérité ? Est-il encore nécessaire que le bonheur de plusieurs mois soit sacrifié aux loix inexorables de la bienfédance ? Dois-je chercher dans des climats éloignés un adoucissement à mon sort ? Oui j'obéirai : il me sera moins pénible d'être séparé de toi, par des montagnes couronnées de neiges éternels, par des précipices & des

rochers, par un océan sans bornes, que de demeurer dans la même ville ou sous le même toit, & de n'avoir pas la permission de voir ces attractions enchantantes, ni d'entendre les sons touchans de cette voix douce & divine.

Vous savez, mon cher Hippolyte, les obligations indicibles que j'ai à mon aimable ami le Marquis de Pescaire. Quoi que je ne puise jamais m'acquitter de ces obligations, cependant je suis heureux d'avoir trouvé une occasion de lui témoigner la reconnoissance qui habitera toujours dans mon cœur. Renaud estime même au-delà de sa valeur le service que j'ai entrepris de lui rendre. Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de le servir aussi grandement, aussi essentiellement que je le désire.

Les biens de la maison de Pescaire en Castille, sont fort considérables.

Quoi qu'ils soient dans la possession des nobles ancêtres de mon ami, depuis près de deux siecles, cependant, par le plus singulier hasard, il s'est élevé depuis peu un réclamant qui en prétend plus de la moitié. Ses moyens, peu plausibles par eux-mêmes, sont redoutables par la protection du premier ministre, auprès duquel il est, dit-on, en faveur. En un mot, il est devenu absolument nécessaire que le Marquis lui-même, ou quelqu'ami, sur la discrétion & l'intégrité duquel il puisse compter, aille solliciter cette affaire à la Cour de Madrid. Le Marquis a fort peu de goût pour ce voyage, & quoi qu'il ait trop de délicatesse pour me le proposer, je m'apperçois qu'il est fort content que j'aie bien voulu l'entreprendre.

Je suis naturellement d'une insatiable curiosité. Je n'étois pas né pour

être renfermé dans les limites étroites d'un île ou d'un petit royaume. Mon cœur , dans sa vaste étendue , s'élève au-dessus des préjugés locaux. Il se forme une philosophie qui convient également à tous les climats de la terre. Il embrasse tout le genre humain. La plupart de mes compatriotes ont la plus grande aversion pour les Espagnols. Pour moi je leur reconnois plusieurs excellentes qualités. Inviolables en amitié , leur politesse & leur hospitalité sont de la nature la plus désintéressée. Leur honneur est sans tache , & leur vivacité n'a point d'égale. J'espere trouver de l'amusement & de l'instruction même dans ces traits de leur caractère , que l'on trouve les plus absurdes , ou qui paroissent de la plus dangereuse conséquence. Je ne doute pas , quelque pure que soit ma passion pour Mathilde , que la dissipation qu'occasion-

nera ce voyage ne me procure un peu de repos. J'acquerrai de la sagesse & de l'expérience. J'en ferai mieux préparé à remplir tous les devoirs qu'impose le plus noble de tous les titres, celui d'un respectable & vertueux pere de famille.

En dépit néanmoins de toutes ces considérations, par lesquelles je tâche de me consoler du chagrin qui s'empare de mon esprit, la séparation prochaine ne peut qu'être extrêmement pénible pour moi. En dépit du courage momentané qui me dit qu'il vaut mieux être à une grande distance, que de rester auprès de la maîtresse de mon ame, sans avoir la permission de la voir : je ne puis m'empêcher de considérer avec amertume l'infinité des divers objets qui vont bientôt nous séparer. J'ai regardé souvent avec douleur la carte de ces mers que je vais bientôt tra-

verser. J'ai mesuré vingt fois la route que l'on tient dans ce voyage. Chaque lieue me semble une nouvelle barrière qui s'élève entre mes souhaits & moi, & que je crains de ne pouvoir repasser une seconde fois.

Et est-il possible que je puisse laisser ma Mathilde sans un gardien, pour la protéger contre les malheurs imprévus, sans un ami qui, de tems en tems, l'avertisse de la constance de son Saint-Julien. Non, mon cher Hippolyte, ce seroit-là une objection insurmontable. Mais graces soient rendues à la bonté du ciel. J'ai un ami à qui je puis me fier comme à moi-même, dont le bonheur m'est plus cher que le mien propre. Oui, Renaud, quelque puisse être mon sort, en quelque situation que je puisse me trouver désormais, je me rappellerai que Mathilde est sous ta protection, & je serai content. Je me

rappellerai les obligations que je t'ai déjà , & je ne craindrai pas de leur ajouter celle-ci qui les surpasse toutes.

LETTER III.

Le Comte de Saint-Julien au Marquis de Pescaire.

Naples.

TOUT est prêt actuellement pour mon voyage , mon digne & meilleur ami. Le vaisseau levera l'ancre en deux jours au plus tard. Voici la dernière lettre que vous recevrez de moi avant que je dise adieu à l'Italie.

Je n'ai point encore dissipé la mélancolie que m'a laissée le congé touchant que j'ai pris de l'aimable Mathilde. Le souvenir ne s'en effacera jamais de ma mémoire. Ce fut alors, mon cher Renaud , qu'elle quitta

cette réserve délicate , cette aimable timidité qu'elle avoir jusqu'ici conservée : ce fut alors qu'elle donna sans crainte un libre cours à toute la tendresse de son cœur. Combien ses larmes étoit touchantes, combien étoient pénétrans ces soupirs qui faisoient palpiter son sein. Ces tendres exclamations retentiront toujours à mon oreille. Ces cris perçans ne cesseront point de tourmenter mon cœur. Vous futes , mon ami , témoin de cette scène ; & quoique vous n'y fussiez que spectateur , je suis bien trompé si elle ne vous a pas beaucoup affecté.

Ecoutez-moi , mon cher Renaud , & que mes paroles descendant au fond de votre cœur : je remets dans vos mains le trésor le plus précieux que jamais ait été confié à la garde d'un ami. Vous êtes l'arbitre de mon sort. Vous avez à votre disposition

plus, beaucoup plus que ma vie. Si vous me trahissiez, vous commettriez le plus grand de tous les crimes. Vous m'exposeriez à des tourmens, en comparaison desquels tous les supplices inventés par les tyrans, ne sont que des lits de roses & de volupté.

Pardonnez-moi, mon ami, ces accès de la fureur d'un amant. Je mériterois toutes les peines qu'il est en votre pouvoir de me causer, si je conservois le plus léger soupçon de votre fidélité. Non, j'en jure par tout ce qu'il y a de sacré ; elle fait ma plus sûre consolation. Partout où je suis, j'emporte cette certitude avec moi. A chaque revers de fortune, je la regarderai comme le gage le plus sûr de mon bonheur. Les montagnes feront renversées, les villes feront anéanties, mais, mon Renaud ne sera jamais capables d'une fausseté.

C'est cette considération qui me soutient. Les épreuves que j'ai à subir sont au-dessus du plus grand courage. Je laisse un trésor que rien sur la terre ne peut égaler. Je m'éloigne à une distance où les mois pourront s'écouler ayant que les nouvelles capables de donner du plaisir à mon cœur, puissent me parvenir. Je compterai néanmoins avec la plus inébranlable sûreté sur ma félicité future. Des murs d'airain & des barres de fer ne pourroient me donner une paix plus assurée.



LETTRE IV.

Mathilde Colonne au Comte de Saint-Julien.

Cozence.

POURQUOI donc, mon ami, êtes vous déterminé à fuir à une immense distance. Vous m'appellez cruelle, vous m'accusez d'insensibilité & d'inflexibilité, & vous êtes vous-même sourd à mes prières, inexorable à toutes mes supplications.

J'ai satisfait à toutes les loix de la bienéance ; j'en ai rempli tous les devoirs. Vous tirez au moins un avantage de cette distance, que vous desirez si fort de mettre entre nous. J'en cacherai moins ma façon de penser. La réputation & la modestie exigent moins d'une femme, qui ne peut converser que par lettre avec son

son amant. Mes sentiments en seront moins contraints : car l'inquiétude, que l'éloignement m'inspire, éveille toute la tendresse de mon cœur, & produit en mon ame une tempête que je ne puis calmer.

Ah mon cher Saint-Julien ! jusqu'à cette dernière & trop longue séparation, je ne connoissois pas toute l'affection que j'ai pour vous. Depuis que mes yeux en pleurs vous ont vu partir, je n'ai pas eu un moment de repos. L'image de mon ami m'a constamment accompagnée pendant que j'étois éveillée ; & dans mes songes elle ne me quittoit point encore. Les dangers inconnus de l'Océan sont dix fois plus grands à mes yeux qu'ils ne le sont naturellement ; inconstant & capricieux ennemi, combien je te crains ! Ah ! conduis sain & sauf, dans le port, l'objet de tous mes désirs. Puissent tous les

vents être tranquilles ! puissent les tempêtes oublier leur fureur ! Terrible Océan n'ouvre pas ton sein pour l'engloutir au fond des eaux. Sois une fois doux & propice. Entends la priere d'une amante effrayée, rends moi mon amant ; puise sa vue satisfaire encore mes yeux, & sécher mes pleurs.

Vous trouverez ci-joint un petit paquet dans lequel j'ai renfermé mon portrait en miniature, que je vous ai souvent entendu louer comme beaucoup plus ressemblant que tous mes portraits en grand. Il vous consolera peut-être un peu durant cette absence, dont vous vous plaignez si tendrement. Il vous rappellera ce que l'amour a de plus calme & de plus doux. Il sera le compagnon de vos rêveries ; il amusera peut être & trompera quelque fois votre imagination.

LETTRE V.

*Réponse.**Alicante.*

TE viens d'arriver ici après un voyage ennuyeux & désagréable. En passant le long des côtes de Barbarie, nous avons apperçu plusieurs des corsaires dont cette partie du monde est infestée. L'un d'eux en particulier d'une plus grande charge que les autres, nous a donné la chasse, & nous nous sommes crus pendant quelque tems en grand danger. Notre vaisseau cependant s'est trouvé meilleur voilier, & nous a mis bientôt hors de sa vue. Ayant échappé à ce péril & gagné les Baleares, nous avons été surpris d'un fort coup de vent. Le vaisseau pendant quelques jours a été le jouet des vents, & comme la côte de ces

Bij

îles est entourés de rochers à fleur d'eau, notre position étoit très dangereuse.

Au milieu de ces dangers néanmoins, mon imagination étoit pleine de Mathilde. Si la mer m'eût englouti, mes dernières paroles auroient été pour vous, mes derniers vœux auroient été pour votre bonheur. Si nous eussions été pris par l'ennemi & conduits en servitude, l'esclavage n'auroit eu pour moi d'autres horreurs que les nouvelles barrières qu'il eût élevées entre la maîtresse de mon cœur & moi. Peu m'eût importé de tomber sous un bon maître ou sous un tyran. J'aurois été séparé de vous pour des années, peut-être pour toujours. Aurois-je pu, moi qui ne puis soutenir une séparation de quelques mois, supporter un tourment pareil? Ce doux commerce qui porte les pensées des amants à une si grande

distance, qui imite si bien une conversation réelle, qui trompe par une douce illusion un cœur fatigué de tous ses maux, eût été dissous pour toujours. Et que m'eussent importé toutes les autres considérations ? Je n'aurois pas survécu longtems.

Je reste ici quelques jours pour me rétablir un peu de fatigues si nouvelles pour moi ; puis, je partirai promptement pour Madrid. Ma chere Mathilde n'aura pas de peine à croire que j'expédierrai aussi promptement qu'il me sera possible, les affaires qui me retiennent si loin d'elle & de mon bonheur. Je ne sacrifierai pas à des considérations personnelles, l'intérêt de mon ami. Je ne négligerai pas les plus petites démarches, qui pourront être à sa cause de quelque utilité. Mais aussi-tôt que j'aurai rempli tout ce que je lui dois, il n'y a point de puissance sur la terre qui

puisse d'une seule heure retarder mon retour.

J'ai encore vu peu de personnes de cette nation, dont j'ai pris des idées si favorables. Mais ce que j'ai vu répond parfaitement à mon attente. Ils ont à la vérité l'extérieur froid & grave, au-delà de ce qu'on peut imaginer, à moins d'en avoir été témoin. Mais les personnes, pour qui j'avois des lettres, m'ont reçus avec beaucoup de politesse & d'attention. Ils sont visiblement sincères dans toutes leurs actions, & constants dans leur façon de penser. Il n'y a personne parmi eux qui vous ayant une fois distingué, vous retire ses bonnes grâces, à moins que vous ne le méritiez. Auprès d'un esprit honnête & droit, une vertu comme celle-ci ne doit-elle pas excuser bien des défauts.

O ma chère Mathilde ! vous re-

commanderai-je de vous souvenir de votre Saint-Julien , de porter son idée partout avec vous. Vous répéterai-je mille sermens d'un attachement inviolable. Non , la meilleure des femmes , je n'insulterai pas ainsi la droiture de votre cœur , je ne profanerai pas ainsi la pureté de notre amour. Le monde , parmi tous ses trésors , n'a pas une seconde Mathilde , & quand il en auroit une , mon cœur est fixé , & toute la sensibilité de mon ame est épuisée.

LETTER VI.

Mathilde Colonne au Comte de Saint-Julien.

Cozence.

Je commence cette lettre sans avoir reçu aucune de vos nouvelles depuis que vous avez quitté le port de Na-

B iv

bles. Le tems nécessaire pour en recevoir est cependant déjà plus qu'expired. O mon ami! si je me peignois de si noires couleurs, les dangers de ce terrible voyage, avant qu'il fût commencé, comment croyez-vous que je les supporte à présent? Mon imagination succombe; mon cœur est accablé lorsque j'y pense. Pourquoi avoir couru tant de dangers inutiles? Pourquoi fuir en un climat si éloigné. Tout autre ami pouvoit aussi bien que toi se charger des intérêts du Marquis de Pescaire; mais il y a peu de vies aussi chères que la tienne. Tout autre ami pouvoit aussi bien que toi solliciter cette affaire à la Cour de Madrid; mais crois-moi, il y en a peu qui puissent se vanter de posséder le cœur d'une Mathilde. Simple & sincere, je ne me donne pas à moitié; avec un cœur plein de tendresse & de sensi-

bilité, je m'affecte plus, beaucoup plus que la moitié de mon sexe, de la bonne ou mauvaise fortune. Ah ! cruel, cruel Saint-Julien, étoit-ce à un amant à être sourd aux instances de sa maîtresse, qui ne vit que pour honorer ses vertus & sympathiser à son bonheur ? N'ai-je pas quitté pour vous cette réserve & cette délicatesse dont je me glorifiois ? Mes soupirs & mes larmes n'étoient-ils pas visibles & sans déguisemens ? Mes cris perçans n'ont-ils pas monté jusqu'aux voutes du palais de mes peres, & touché tous les cœurs excepté le vôtre ?

On me dit, mon cher Saint-Julien, que je m'occupe à me tourmenter moi-même, & que j'invente mille malheurs imaginaires. Est-ce donc me tourmenter moi-même que de m'adresser à mon ami, dans ce peu de lignes ? Est-ce me tromper moi-même

B v

avec des maux factices ? Au moment même que Mathilde chérit l'idée de mettre ses plaintes devant son amant, mon cher Saint-Julien est peut-être un corps sans vie, peut-être il est actuellement au fond de la mer sans soins & sans sépulture, peut-être il est devenu la proie d'hommes barbares, plus sourds & plus cruels que les impitoyables élémens. Déchirantes idées ! & ma tête peut les concevoir, & ma main peut les écrire !

Croyez-moi, mon ami, mon cœur est tendre & peut aisément se briser. Il n'étoit pas fait pour soutenir de longues épreuves. Ah ! courrez donc, volez dans mes bras. Toutes ces idées de décence & de formalité, toutes les bienféances arbitraires de la société, que je chérirois jadis, disparaissent devant des réflexions plus sombres, devant ces craintes & ces inquiétudes, que fait naître votre si-

tuation actuelle. Oui ; mon cher Saint-Julien, venez dans mes bras. Au moment que vous paroîtrez pour me réclamer, je suis à vous. Je laisse là tous les détours de mon sexe. De ce moment je remets à votre direction tous mes intérêts ; de ce moment votre parole deviendra pour moi une loi irrévocable à laquelle j'obéirai sans raisonnement & sans réflexion.

J'AI reçu votre lettre. Le plaisir qu'elle me fait est proportionné à mes angoisses. De l'aveu du plus brave des hommes, il est clair à présent que mes craintes n'étoient pas tout-à-fait mal fondées. Et cependant en relisant ce que j'ai écrit, je rougis presque de ma foiblesse. Mais je ne l'effacerai pas. Le déguisement convient mal à deux amans à une si grande distance. Non, mon ami, vous sauvez tout l'intérêt que vous inspirez

à mon cœur. Je vous donnerez du moins cette consolation au milieu des peines de l'absence. Puisse le ciel vous être propice dans le reste de votre voyage ! J'irai jusqu'à le fatiguer de mes prières. Puisse-t-il vous rendre sain & sauf entre mes bras, & jamais aucun malheur ne m'arrachera ni soupir ni murmure.

Il y a néanmoins une chose que je dois nécessairement corriger. Je ne prétends pas vous accuser pour le voyage que vous avez entrepris. Quelque chagrin qu'il puisse me faire, dans mes momens de calme, j'en approuve sincèrement les motifs. Ce fut un acte de l'amitié la plus désintéressée. Tous les préjugés du cœur plaidoyent pour l'empêcher ; l'amour, cette passion qui regne dans le vôtre sans rivale, vous défendoit de l'accomplir. Ce fut une vertu digne de vous de les surmonter. Il ne faut que

cela pour me cohvaincre que vous
êtes supérieur à tous les mortels vos
semblables.

LETTER VII.

*Réponse.**Buen Retiro.*

DIX mille remercimens à la plus
aimable des femmes, pour la lettre
que je viens de recevoir. Oui, Ma-
thilde, si mon cœur étoit percé de
mille traits, & ma vie prête à s'épu-
ser avec mon sang, votre délicieuse
épître seroit un baume pour toutes
mes blessures ; elle adouciroit tous
mes maux. Qui jamais a brûlé d'un
amour aussi pur que le tien ? Qui ja-
mais eut une sincérité pareille à celle
de Mathilde ? Lorsque déformais
l'homme sans mœurs déclamera con-
tre les artifices de ton sexe, lorsque

l'amant trompé , dans sa douleur injuste , étendra ses malédictions jusques sur l'espèce entière ; on n'aura qu'à nommer Mathilde , & tous les murmures s'appaiseront : on nommera Mathilde , & l'univers tout d'une voix avouera que la constitution d'une femme est la demeure réelle , & le temple véritable de la bonté par excellence.

A tout prendre . j'ai fait un voyage très-agréable d'Alicante à Madrid. Il seroit superflu de faire la description du pays à une personne aussi instruite que vous. Vous savez combien les habitans sont indolens , & combien la population est peu nombreuse. Contens de posséder les mines inépuisables du Mexique & du Pérou , ils ont imaginé que le monde étoit fait pour eux , & que le genre humain étoit obligé de travailler pour les maintenir dans la paix & dans

l'oisiveté. L'expérience de plus de deux siècles n'a pas encore pu les convaincre de leur erreur, & ils conservent, au milieu de leur pauvreté, autant d'orgueil que jamais. Le pays néanmoins est abondant & délicieux, il y a un nombre infini de situations, dans les provinces que j'ai traversées, qui ne le cèdent en rien à aucune de celles dont se glorifie l'Italie.

Aussi-tôt que je fus arrivé dans la capitale, je vins demeurer en ce lieu qui est très-embelli par la résidence de la noblesse & des grands. C'est dans le fait un des plus beaux endroits de la nature, en ce qu'il réunit la simplicité la plus rustique à la plus grande élégance du luxe & de la société. J'ai été reçu d'une manière très-flatteuse, & je me plais à croire que j'ai déjà fait quelques progrès dans l'affaire du Marquis de Pescaire.

Vous n'ignorez pas que mon ca-

ractere , en plusieurs choses , ne ressemble pas mal à celui d'un Espagnol. Je ne sais si c'est pour cela ou pour quelqu'autre raison ; mais je crois qu'il n'y eut jamais d'homme aussi obscur que moi , distingué d'une maniere aussi obligeantes par les premiers personnages du royaume. En récompense , je me plais beaucoup dans leur société. Leurs grandes idées de l'honneur , leur gravité , leur politesse & leur maniere sentimentale de penser ont quelque chose qui me fait un plaisir infini. Oh ! Mathilde , combien est plus aimable ce caractere qui porte à l'excès les principes de l'honneur & de la magnanimité , que celui qui veut mettre de niveau tout le genre humain , & voudroit renverser & confondre les barrières éternnelles du vice & de la vertu !

Une des liaisons les plus agréables que j'aie fait , est avec le Duc d'A...

Les quatre personnes qui composent sa famille , lui , la Duchesse , leur fille & leur fils sont tous des caractères extrêmement aimables & intéressans. D. Isabelle passe pour la première beauté de la Cour de Madrid. Le jeune Comte est grand , bien fait , d'une figure noble & gracieuse , & il y a dans ses yeux bleus un feu & une expression que je n'ai jamais vus à personne. Il a tout le courage & toute la vivacité de la jeunesse , sans la moindre tache de dissipation ou de libertinage. Je ne sais comment cela se fait , mais je ne pourrois sans plusieurs paradoxes dépeindre son caractère. Il est à la fois sérieux & gai. Son sérieux est si plein d'enthousiasme & d'originalité , qu'il ne ressemble pas le moins du monde à la froide affectation de la pédanterie. Son enjouement n'est pas la gaiété de la plaisanterie , ni le brillant de l'esprit ; c'est

le résultat d'une ame ferme & d'une imagination inépuisable. En un mot, je n'ai jamais rencontré de caractère qui m'intéressât autant. A la première vue, & si je n'étois pas attaché par des liens indissolubles à mon pays natal, ce seroit l'ambition de mon cœur de former avec lui les liens d'une éternelle amitié.

Encore une fois, ma Mathilde ; Adieu, vous êtes sous la protection du plus généreux des hommes & du meilleur des amis. Je dois au Marquis de Pescaire mille obligations, que je ne puis jamais acquitter. Prenez soin, ô vous, la meilleure moitié de moi-même, de le recevoir avec cette politesse & cette attention que méritent son caractère & son amitié. Il y a quelque chose de trop doux & de trop attrayant dans la douce bienveillance de Mathilde, pour ne pas le toucher & lui plaire. Vous pouvez,

Ô la meilleure des femmes , par les plus légeres attentions , lui payer plus que je ne pourrois faire par une vie de peines & de travaux.

LETTER VIII.

*Le même à la même.**Buen Retiro.*

JE croyois peu , durant une si triste absence , vous écrire une lettre aussi gaie que ma dernière. J'avoue que les sociétés de ce pays-ci me faisoient tant de plaisirs , qu'au milieu de l'amitié généreuse & des bontés qu'on avoit pour moi , j'oubliais presque les angoisses de l'amour & les peines de l'exil.

Hélas ! combien je dois payer cher ce court moment de relâche. Tous les plaisirs à présent s'évanouissent , & je me souviens à peine d'en avoir

eus. Je vais dans les mêmes sociétés, j'entre dans les mêmes lieux, & je m'étonne de ce qui m'amusoit jadis. Oui, Mathilde, l'enchantement est détruit. Toutes ses couleurs brillantes, sous lesquelles je me peignois les objets autour de moi, ont disparu. J'ai vu renaître le cahos. Le monde me paroît, dans une obscurité profonde, une vaste solitude. Je suis comme le pauvre matelot, dont l'imagination est saisie par le bruit du tonnerre, autour duquel l'éclair & la foudre ont fait, pour un moment, briller la vague écumante, & qui retombe pour toujours dans l'abyme.

Voilà déjà quatre mois éternels, & pas une ligne de Mathilde n'est venue repaître mes yeux avides, ou rafraîchir mon cerveau brûlant. Les occasions se sont succédées. Un moment d'espoir est remplacé par un autre, & toujours inutilement. Je n'ai

pas cessé d'assiéger le bureau, mais toujours sans succès. C'étoit en vain que j'extravagois de colere, & que je demandois avec imprécation ce qui ne devoir point se trouver. Chaque calme étoit un tourment pour moi; chaque coup de vent déchiroit mon cœur en mille manieres. Pendant quelques tems chaque vent favorable étoit un baume pour mon ame, & du nectar pour mon cœur altéré. Mais désormais tout est fini.

Comment, comment dois-je expliquer cet étonnant silence? La nature a-t-elle changé ses loix éternelles, & Mathilde est-elle devenue fausse? A-t-elle oublié le pauvre Saint-Julien, auquel elle avoit jadis prodigué sa tendresse? Cet ange a-t-il pu former des funestes pensées? Cette bouche vierge encore a-t-elle oubliée ses premiers sermens? Et cette main auroit-elle été donnée à un autre? Loin

de moi, aveugle & fâché de jalouſie ;
ſpectre maudit, avec tous les noirs
ſoupçons qui l'accompagnent ! Non,
tu ne logeras pas un instant dans mon
ſein. Je ne veux rien de toi. Ce feroit
une trahifon pour le plus chaste de
tous les cœurs : ce feroit un ſacrilège
contre la forme la plus divine qui ja-
mais ait honoré ce bas monde de sa
présence, que d'admettre ſeullement
la poſſibilité que Mathilde foit inſi-
dele.

Mais où trouver un refuge contre
ces horribles penſées ? Ce feroit un
crime, ce feroit la mort de les con-
ſerver. Je veux les fuir, & je me
vois entouré de mille furies. Divine
& bienfaisanſe providence ! pourquoi
as-tu ouvert tant de portes au mal-
heur ? Des accidens inombrables peu-
vent me l'arracher pour toujours.
Tous les crimes que rapporte l'hiſ-
toire, & que l'esprit d'un ſcélérat,

peut rassembler , je les vois devant
moi tous réunis pour m'épouvanter.

Inflexible & cruelle Mathilde , tu
étois jadis bonne comme la main du
ciel , tendre comme l'enfant qui vient
de naître. Qui peut t'avoir fait deve-
nir obstinée , dure , inflexible ? Vois
les larmes d'un amant ; considere à
quel point tu a humilié celui que tu
honorois jadis du nom de ton ami. Si
jamais la voix de la douleur s'est fait
entendre à votre cœur , si ces joues
furent jamais arrosées des larmes sa-
crées de la pitié , écoutez-moi : mais
je veux m'adresser aux rochers , je
veux invoquer les chênes noueux &
les loups sauvages des forêts ; ils ne
rejetteront pas mes cris. Mais Ma-
thilde est sourde comme les vents ,
inexorable comme la vague mena-
gante.

Dans l'état d'esprit où je suis ,
vous supposerez naturellement que

je suis plein de doute & d'irréolution. Deux fois j'ai résolu de quitter l'Espagne , & de laisser l'affaire de mon ami sans la finir. Mais , grâce à Dieu , ces idées n'ont pas été de longue durée. Non , Mathilde , je puis devenir un objet de mépris ; je puis être désigné par le sort comme une victime sur laquelle il doit épuiser tous ses traits : je puis être misérable , mais jamais , jamais le mériter. Douleur , affliction , vous pouvez tourmenter éternellement mon cœur , vous pouvez le déchirer & le consumer : mais jamais vous n'ébranlerez la fermeté de mon ame. Jamais vous ne me forcerez de m'écartier un moment de la route que je me suis prescrite à moi-même. On peut m'enlever toutes les autres consolations : mais jamais on ne me séparera du boulevard de l'innocence & de la vertu,

LETTRE

LETTER IX.

Le Marquis de Pescaire au Comte de Saint-Julien.

Cozence.

JE ne puis jamais assez vous remercier pour l'infatigable amitié, que vous m'avez témoignée dans toute la suite de mes affaires d'Espagne. Je viens de recevoir une lettre du ministre de cette Cour, par laquelle je suis convaincu qu'elles ne peuvent tarder à se terminer de la maniere la plus favorable. J'ose à peine vous prier, après toutes les obligations que je vous ai, de vouloir bien y mettre le comble en faisant, avant de quitter ce royaume, une visite à Zamora, & d'y mettre en ordre mes affaires, que la négligence, qu'occurrence un titre disputé, doit nécessai-

Partie II.

C

rement avoir beaucoup dérangées.

Il n'y a rien, croyez-moi, que je desire plus ardemment que de vous ferrer encore dans mes bras. La prolongation que ce nouveau voyage va ajouter à votre absence, ne peut être plus affligeante pour vous, qu'elle ne l'est pour moi. Abrégez donc ces délais autant qu'il vous sera possible, & que j'aye le plaisir d'embrasser mon cher Saint-Julien, avant même que j'aie lieu d'espérer son retour.

LETTRE X.

Réponse.

Zamora.

C'EST avec le plus grand plaisir que je puis à présent vous assurer que votre affaire est enfin terminée à la Cour de Madrid de la maniere la plus avantageuse & la plus honorable

pour votre nom & pour votre famille. Vous devez voir , par la date de cette lettre , que je n'avois pas besoin de votre priere pour me rappeler ce que je dois à mon ami. Aussitôt que j'ai pu décentment quitter la Capitale , je me suis immédiatement rendu ici. Le dérangement de vos affaires y est plus considérable que nous ne l'aurions imaginé l'un & l'autre , & il faudra beaucoup de tems pour les remettre en un état où les vassaux & le seigneur puissent mutuellement trouver leur avantage.

L'occupation que je trouve ici sert en quelque maniere à dissiper le chagrin de mon ame. Elle est embelli par l'innocence , & consacrée par l'amitié , & doit par conséquent plus que tout autre engourdir le sentiment du malheur.

Renaud , j'ai peint , sans les flatter , les tourmens de l'absence , & les

ai exprimés de la maniere la plus forte & la plus touchante. Mais quelqu'affreux présages que je me fusse formé, ils n'étoient que le pronostic trop vrai de ce qui m'étoit réservé. L'événement a réalisé toutes mes craintes. Expliquez-moi, vous le meilleur & le plus fidele des amis; car vous seul pouvez le faire, ce que le silence de Mathilde peut signifier d'affreux & de sinistre. Loin que votre lettre m'ait donné quelque consolation, elle m'égare plus que jamais. Mon ami date sa lettre du lieu même où elle est, & pas une phrase, pas un seul mot qui puisse m'apprendre ce qu'elle fait, ou ce qu'elle devient.

Il y a six mortels mois que je n'ai reçu une ligne de sa main. J'ai fait parler inutilement la voix de l'inquiétude, & celle de la plus extrême douleur. Sans les obligations infinies qui

m'attachent au meilleur des amis , il y a déjà longtems , bien longtems que j'aurois quitté l'Espagne pour toujours. Il n'y avoit aucun homme sur la terre , excepté Renaud , dont les intérêts eussent pu me retenir. S'ils n'eussent regardé que moi , je ne m'y serois pas arrêté un moment. Mais je suis encore ici plus éloigné que jamais du centre auquel se réunissent toutes mes inquiétudes.

Vous ne connoissez pas , mon ami , les inexprimables tourmens d'une ame en doute sur l'objet qui l'intéresse le plus. Je n'ai pas le moindre fil pour me guider au travers de ce labyrinthe. Tous les événemens , tous les malheurs qui peuvent avoir renversé mes espérances sont également probables & improbables , & de tous ceux que je peux imaginer , il n'y en a pas un dont la connoissance ait pu échapper à l'ami , aux

soins duquel j'ai confié tout ce que je posséde. La maladie , l'infidélité , la mort même , & tous les maux qui assiégent la pauvre humanité , tout me paroît également possible & certain.

Mon ami , c'est une indulgence imprudente & déplacée qui vous a engagé à me cacher mon malheur. Faites-le moi savoir ; il peut être triste , il peut être affreux. Mais quel qu'il soit , il n'y a point d'infortune dans la liste nombreuse de toutes les misères humaines , qui ne fût un élysée comparé à ce que je souffre. En sachant tout , je saurai le pire. Le tems est le remede à tous les maux. Il ne survient à un être sensible aucune maladie qui , si elle n'anéantit pas tout à fait son existence , après un certain tems , ne parvienne à une crise , & ne finisse à la longue par se dissiper & disparaître. Mais la crain-

te, la crainte est un enfer : elle est infinie comme la classe des choses possibles : elle est immortelle comme l'âme dans laquelle elle s'établit ; elle croît à tout moment. Composée de frayeur & d'espoir, elle arrache à chaque instant quelques plumes aux ailes de l'espérance : elle se prépare sans cesse des tourmens éternels. S'augmentant toujours, elle peut n'être d'abord que légère & sans importance : mais, elle s'enfle, grandit, & bientôt, géant terrible, elle cache sa tête dans les cieux.

Ignorant, comme je le suis, le destin, la disposition & la situation de Mathilde, je n'ai plus que vous d'appui, sur lequel je puisse me reposer. J'ai mis en vous une confiance inébranlable. Votre fidélité ne peut me tromper. Je vous ai les plus grandes obligations que jamais homme ait reçues d'un autre. J'étois abandon-

né, délaissé de tout l'Univers. C'est alors que vous avez couru pour me sauver. Vous vous privâtes des plaisirs qui ont sur la jeunesse le plus grand empire. Vous quittâtes le séjour de la volupté, pour me chercher. C'est vous encore qui m'avez sauvé la vie dans la forêt de Leontini. Vos offres généreuses furent pour moi les prémisses de cette bienveillance & de cette amitié, qui m'ont retiré du néant dans lequel j'étois plongé, pour me procurer une existence plus heureuse & plus agréable que je n'en avois encore connue.

Renaud, j'ai remis à vos soins un bien plus précieux que tous les trésors. Je l'ai perdue, je suis privé d'elle. Où la chercherai-je? En quelle situation? En quelle disposition la trouverai-je? Croyez-moi, dans les plus vifs accès de ma douleur, je n'ai

jamais formé un doute sur votre compte. Jamais une seule expression de plainte ou de blâme ne s'est échappée de mes levres. Mais ne puis-je au moins savoir de vous ce qui a produit cet étrange changement? Ce que je dois espérer, & quel destin je dois attendre, pour le reste d'une vie qui déjà commence à me fatiguer.

Oui, mon cher Marquis, la vie est devenue un fardeau pour moi. Il n'y a que les affaires de l'amitié, que les occupations d'une affection désintéressée, qui puissent me la rendre supportable. Agréez du moins ces derniers services de votre ami Saint-Julien. Ses derniers soupirs seront des vœux pour votre bonheur. O destin éprouve sur moi tes rigueurs, verse sur mon ami tes plus précieuses bénédictions! Tout ce que tu refuses de bonheur à mon zèle cons-

tant pour la justice & la vertu , re-
porte-le sur Renaud ; amigentes-en
la portion de félicité de ce jeune
homme sincere & sans artifice , qui ,
quoiqu'égaré pour un moment , a su
fonder , sur la base de l'erreur , un
retour généreux , une héroïque réso-
lution , que l'exercice permanent
d'une vertu sans tache peut à peine
égaler.

LETTRE XI.

*Le Signor Hippolyte Borelli au Comte
de Saint-Julien.*

Palerme.

Mon cher Comte ,

J'AI souvent entendu répéter comme
une observation confirmée par la
sagesse & l'expérience , que lors-
qu'on veut apprendre à son ami quel-
que mauvaise nouvelle , il vaut

mieux la lui dire directement & simplement , que de se servir de ces périphrases & circonlocutions qui servent plutôt à exciter en lui l'inquiétude & l'impatience , qu'à le préparer à soutenir son malheur avec courage & décence. Cette règle néanmoins n'est pas sans exceptions , & je crains bien que le sujet de ce lettre ne soit du nombre. Saint-Julien , j'ai un mystère d'horreur à vous dévoiler. Quittez ici toute foiblesse , & recueillez toute la force & la résolution de votre ame. Vous en aurez besoin. Quelque fertile que soit souvent votre imagination à se tourmenter elle-même , je vous défie de concevoir un événement plus rempli d'horreurs , plus affreux en lui-même , & plus terrible en ses suites.

Mon ami , vingt fois j'ai pris la plume , & vingt fois je l'ai quittée , ne sachant comment vous apprendre

cette nouvelle , & par où commencer. J'avois presque envie de ne vous point écrire du tout , & de laisser au hasard le soin de vous apprendre votre malheur. C'est un triste & désagréable emploi ; il y a de la folie peut-être & de l'imprudence à s'en charger. Je pourrois du moins suspendre l'excès de votre affliction un peu plus longtems , & vous laisser quelque tems encore jouir d'une illusion trompeuse.

Mais, je crains les terribles effets que peut à la fin produire en vous cette nouvelle. J'ai toujours considéré le Comte de Saint-Julien comme un des plus aimables hommes du monde. Je l'ai regardé comme un modèle de vertu , & je me suis félicité d'être de la même espece , qu'une ame aussi belle & qu'un cœur aussi vrai. Je voudrois bien alléger pour lui le fardeau du malheur. Pourquoi

le Ciel , dans les mysteres de sa pro-
vidence , réserve-t-il si souvent les
plus grandes afflictions , pour les
plus dignes de ses enfans ? Je serois
vraiment faché que mon ami se con-
duisît d'une façon indigne de la no-
blesse de son caractere. Vous êtes ac-
tuellement éloigné, mon cher Comte.
Vous avez le tems d'examiner les dif-
férentes circonstances de votre posi-
tion , & de fixer avec une froide &
mure délibération la conduite que
vous avez à tenir.

Je me rappelle de quelle maniere
touchante & pathétique vous vous
plaigniez à moi des horreurs de l'exil,
dans la dernière lettre que je reçus
de vous , avant votre départ d'Italie.
Mon ami ne se doutoit pas alors des
autres horreurs que le destin lui ré-
servoit. Il y avoit deux personnes
que vous aimiez au-dessus de toutes
choses , en qui vous aviez placé la

confiance la plus illimitée. Mon pauvre ami n'auroit jamais voulu quitter l'Italie , si ce n'eût été pour obliger son cher Renaud. Il n'auroit jamais voulu s'éloigner de la fille du Duc de B. , s'il n'avoit pu la confier à la garde de son cher Renaud. Quel sera donc son étonnement , quand il apprendra que deux mois déjà se sont écoulés depuis que l'héritière de cette illustre maison a pris le titre de Marquise de Pescaire.

Depuis que cette étonnante nouvelle m'est parvenue , j'ai fait quelques efforts pour savoir comment un événement si étrange a pu s'accomplice. Jusqu'ici je n'ai pas beaucoup réussi. Tout est enveloppé de l'obscurité du mystère & de la frayeur du crime. Il ne peut y avoir aucun doute que cet ami que, pendant si longtems , vous avez chéri dans votre sein , ne se soit montré le plus

détestable des scélérats, la honte & la difformité du genre humain. Comment la Marquise a-t-elle été enveloppée dans ce crime ? c'est ce dont je ne puis m'assurer ; cependant à coup sûr l'inconstance & la légèreté de sa conduite ne sont pas exemptes de toute souillure d'iniquité. Après les recherches les plus exactes, j'appris un bruit qui, dans le tems, se répandait foiblement à Cozence, que vous étiez sur le point d'épouser la fille unique du Duc d'A. J'ignore absolument quelle conséquence on peut établir sur un fondement aussi vague.

Mais me permettriez-vous de vous dire que vous devez rejeter de votre cœur pour toujours ces ames basses & méprisables. Le Marquis est sûrement indigne de votre épée. Il ne doit mourir que profondément pénétré, pour ainsi dire de l'infamie dans laquelle il a vécu. Je ne prétends pas

faire observer à un homme aussi bien instruit sur toutes les questions de ce genre ; combien est inégale & foible une pareille vengeance ! Quelle est cette coutume infensée & barbare qui met la vie de l'innocent & de l'injurié , en balance avec celle de l'offenseur , & qui laisse la décision des différences aussi immuables que celles du bien ou du mal à l'adresse , au hasard , à mille circonstances étrangères , triviales ou méprisables ? Je n'ai pas besoin de vous dire combien il y a plus de véritable héroïsme à refuser un défi qu'à le donner , à supporter une injure avec la supériorité du courage & de la vertu , qu'à s'engager dans une gothique & cruelle vengeance.

Il n'est pas aisé peut-être de trouver une femme qui mérite d'unir , pour sa vie , son destin à celui de mon ami. Je suis certain , s'il m'est

permis d'en dire mon avis , qu'il y a , dans le caractère de celle que vous avez perdue, un mélange visible d'inconséquence & de légéreté , qui la rend indigne des regrets d'un homme raisonnabla. Quoi ! abandonner sans ménagement & sans regret , celui à qui elle avoit juré une confiance éternelle , un homme des excellentes & aimables qualités duquel elle avoit eu tant d'occasions de se convaincre ? O honte ! où est ta rougeur ! Si de pareilles iniquités marchent dans le monde avec impunité , la tête levée , quel est le vice qui sera noté d'infamie pour effrayer l'audace des coupables ? Mettons la chose dans un jour plus favorable à la belle inconstante. Quel voile assez épais , quels artifices assez subtils furent employés , par ce profond politique , pour égarer & confondre une intelligence subtile & pénétrante sur

tous les autres sujets , aveugle & foible sur le seul qui renfermât le bonheur de sa vie.

Mon cher Saint-Julien , l'exercice de cette force d'ame , dont la nature vous a doué si généreusement , ne fut jamais si nécessaire en aucune autre circonstance. C'est ici la crise de votre vie , c'est l'instant qui , suivant que vous en profiterez ou le négligerez , influera sur toute la suite de votre histoire. Que l'homme aimable , qui a trouvé le secret d'introduire l'héroïsme dans sa vie commune , & d'annoblir les plus petites circonstances , par l'élévation & la pureté de ses sentimens , ne descende pas aujourd'hui dans l'affaire la plus importante au-dessous du niveau le plus commun. Voilà le moment de prouver la vraie grandeur de votre ame ; voilà le moment de montrer la fermeté de votre caractère.

Un esprit destitué de ressources & privé de cette énergie, gage de notre immortalité, placé dans votre position, succomberoit peut-être sous l'abattement & le désespoir: ici se-roit borné le cours de sa carrière utile & morale. Quelle différente perspective me présente la vie de Saint-Julien. Je le vois s'élever supé-rieur à l'infortune: je le vois purifié comme l'or dans la fournaise. Déta-ché par le malheur de toutes consi-derations, ses affections & ses pen-sées se tournent toutes entieres vers des actes de bienfaisance. Sa vie n'est qu'un tissu de compassion & de sym-pathie; il est lui-même un bienfait pour le genre humain. Son influence, comme celle du soleil, égaye le malheureux & console l'affligé. Com-bien sont nécessaires de pareils carac-teres, pour compenser les horreurs de la scène de ce bas monde, & pour

conserver à l'esprit humain une impression de dignité ?

LETTRE XII (1).

Mathilde Colonne au Comte de Saint-Julien.

Cœcence.

JE me lève, pour vous écrire ce billet, d'un lit que vous avez entouré d'affliction. C'est en vain qu'entraînée par l'habitude, je cherche le repos sur ma couche; le sommeil a fui de mes yeux pour toujours. Je le cherche partout; mais il fuit d'une aile légère, il fuit loin, bien loin de moi. Tout est enseveli dans la nuit. Tous les yeux sont fermés, exceptés les

(1) Cette lettre fut écrite plusieurs mois avant la précédente; mais elle fut interceptée par le Marquis de Pescaire.

miens. Les sens de toutes les créatures de l'univers sont engourdis par le sommeil. O douce & bienfaisante jouissance, quand daigneras-tu venir à mon secours ? Quand verseras-tu tes pavots sur ma tête fatiguée ?

Il fut un tems qu'aucune créature n'étoit aussi heureuse que cette Mathilde aujourd'hui délaissée. Mes jours s'écouloient dans l'innocence & dans la gaieté. Le crime étoit loin de ma pensée, & je croyois tout ce qui m'entouroit aussi peu capable d'artifice que moi-même. La nature, il est vrai, m'avoit fait foible & timide. Je m'effrayois du mouvement d'une feuille, & j'étois tremblante à la crainte du plus léger danger. Mais j'avois un brave & généreux protecteur, qui étendoit ses bras sur moi, comme les branches tutélaires d'un yénérable chêne, & autour du-

quel je m'attachois comme le lierre
au tronc d'un arbre. Pourquoi sem-
blable à la coignée meurtrière , es-tu
venu détruire toutes mes espéran-
ces de félicité , & couper ma tige
lorsqu'elle étoit en fleurs ?

Je vous ai dit souvent que mon
cœur n'étoit pas assez fort pour qu'on
se fît un jeu de le tourmenter , &
pour résister à mille épreuves. Mais
vous n'avez pas voulu me croire.
Vous n'avez pu penser que ma con-
stitution fut si frêle, ni mon cœur si
facile à briser. Homme incrédule &
inexorable , vous n'en douterez pas
longtemps , vous serez bientôt con-
vaincu que je ne puis plus en endur-
er davantage.

Comment avez-vous pu me trom-
per si entièrement ? Je vous aimois
de l'amour le plus sincere : je vous
croyois sans art comme la vérité ,
exempt du crime & de la folie comme

les esprits célestes. Votre hypocrisie étoit au comble , & c'étoit alors que vous aviez le plus à mes yéux l'air de l'innocence. Votre visage étoit ouvert & serein comme un beau jour. Mais il cachoit les pensées les plus noires , & les desseins les plus compliqués. Vous m'attaquâtes lorsque j'étois sans défense. Vous trouvâtes ouvertes toutes les avenues de mon cœur , & vous vous rendîtes l'arbitre de mon bonheur , avant même que je m'en doutasse.

Cependant , écoute-moi , cruel imposteur , il y a des châtimens réservés pour ceux qui détruisent la paix de la vertu , & troublent la tranquillité de l'innocence. Ton jour viendra , Tu ris aujourd'hui de mon infortune ; tu insultes à ma douleur : mais ne crois pas que ton triomphe doive durer toujours. Tu te tromperois comme je me suis trompée moi-même.

me. Les droits de la justice un jour seront vengés. Mathilde un jour s'élevera au-dessus de toi.

Mais, Saint-Julien, peut-être n'est-il pas encore trop tard ; la porte t'est encore ouverte si tu veux revenir. Mes droits sur ton cœur sont plus anciens, sont meilleurs, de toutes manières, que ceux de D. Isabelle. Laissez-là comme vous m'avez laissée. Il vous en coûtera moins de répenter. Les blessures que vous avez faites peuvent encore se guérir. Les torts que vous avez causés ne sont pas irréparables. Ces bras empressés sont ouverts pour vous recevoir. Vous pouvez revenir en sûreté à un cœur incapable de ressentiment. Mais souvenez-vous, je vous prie, que l'occasion ne durera pas longtemps. Les momens sont courts ; encore un peu d'incertitude, & le nœud irrévocable est serré, & l'Espagne vous réclame.

ame pour toujours. Encore quelques délais, & ce cœur tendre & crédule, qui s'épuise par de vains efforts, reposera en paix, sera enseveli dans la poussière, & ne sentira plus la misère qui le ronge & le consume. Hâte-toi d'arriver, ô moment trop longtemps attendu. Combien de tristes jours ces yeux doivent-ils voir encore ? Pendant combien de nuits doivent-ils veiller dans une obscurité plus brillante, hélas ! que le soleil, si je la compare à la sombre horreur dont mon ame est enveloppée ?

N'imaginez pas que je me sois laissée persuader aisément de la vérité de votre infidélité. Je n'ai point cédé au dépit ni à la légereté. J'ai accumulé évidence sur évidence. J'ai tellement résisté aux preuves que l'on m'offroit de tous côtés, que l'on aurroit pu m'accuser d'être insensible ou

stupide. Plût à Dieu que j'eusse été trompée. Mais , non , l'illusion est évanouie. Je n'ai plus ni doute ni incertitude. Je ne trouve hors de moi que conviction : je ne trouve au-dedans que misere & qu'infortune.

Saint-Julien , je reprends encore la plume. J'ai voulu vous faire connoître toute l'affliction & toute la douleur de mon cœur. J'ai voulu vous donner des motifs pour vous engager à réparer votre faute , avant qu'il fût trop tard. Ne me croyez pas cependant incapable d'une résolution ferme & courageuse. Il me seroit aisé d'adresser une lettre à la famille d'A. Je pourrois leur peindre le tort que vous m'avez fait, & peut-être empêcher cette union, dont la seule pensée m'épouvanter. Ma lettre pourroit arriver peut-être avant que le mal fût irréparable. Il n'est pas probable

qu'une aussi illustre maison , quelle que prévenue qu'elle puisse être en votre faveur , par l'apparence de vos bonnes qualités , persistât dans son dessein malgré des objections aussi pressantes. Mais je ne suis pas capable d'une vengeance si basse & si misérable.

Revenez , Comte , revenez à celle que vous avez abandonnée : que votre retour soit volontaire , & il sera pour mes yeux en pleurs aussi doux que la lumiere du jour ; il sera cher & précieux à mon ame , comme le sang qui circule dans mes veines. Mais , je ne veux point d'une victime contrainte qui ne reviendroit que par force ! Une telle conquête seroit indigne de l'esprit constant & sans art de Mathilde. Un tel époux seroit l'écueil de mon repos & la malédiction de mes jours. L'idée qu'il auroit été jadis l'aimable Saint.Julien ne fe-

roit qu'aggraver le mal en empoisonnant le trait fatal. Elle me rappelleroit sans cesse les projets chéris & les douces espérances que j'avois autrefois formées , & ne pourroit jamais les remplir.

LETTRE XIII.

Le Marquis de Pescaire au Marquis de Saint-Séverin.

Cozence.

Mon cher Marquis ,

POURQUOI donc un cœur aussi foible , aussi peu héroïque que le mien , a-t-il été destiné à rencontrer tant de tentations? J'aurois pu vivre dans le monde avec honneur & sans tache , si les circonstances m'eussent été un peu plus propices. Au lieu de cela , je descendrai dans le tombeau ,

sinon ; aux yeux de tout le monde , au moins à ceux des gens honnêtes & délicats , digne de reproches , coupable de scandale ; & voilà ce que je ne puis expliquer. Mon cœur est étranger à toute passion basse & cruelle. Je n'ai qu'une ambition assez bornée. Je ne connois point la haine , & je n'ai jamais désiré la vengeance. J'aime le bonheur & le plaisir : mais je voudrois , s'il étoit possible , que tous mes semblables fussent aussi heureux que moi.

Pourquoi la belle Mathilde a-t-elle une beauté si supérieure & ses attraits aussi irrésistibles ? Si son caractère eût été moins franc , moins doux ; si son esprit eût été moins pénétrant & moins délicat ; si les graces n'eussent pas reposé sur ses levres , mon cœur seroit encore sain , il seroit encore innocent. Mais la voir tous les jours , lui parler à tout moment , être re-

gardé par elle comme son protecteur, comme son unique ami ! Dites-moi grand Dieux ! quel cœur , à moins d'être tout à fait invulnérable , à moins d'être imprégné tout entier des eaux du Styx , eût pu résister à de pareilles épreuves ?

Et cependant , mon cher Ferdinand , voir le malheur de l'aimable Mathilde , voir son sein palpitant de douleur , & ses yeux inondés de larmes , entendre les touchants soupirs qui lui échappent continuellement , en dépit du courage imaginaire & de la douce fierté qui remplissent son ame , combien doit être endurci , vuide de sentiment & de pitié , l'homme en qui de pareils objets n'exciteroient point de remords ? Ah ! mon ami , lorsque j'observe comme sa constitution est ébranlée par le malheur , je suis quelquefois prêt à croire qu'elle marche vers sa fin , &

qu'il est impossible qu'elle puisse survivre au combat que le tumulte des passions excite en son ame. Quelle glorieuse conquête alors seroit perdue ! Que deviendroient en ce cas les ruses profondes & tous les ressorts de la politique que votre amitié m'a suggérés.

Et telle est pourtant ma destinée ; que ces mêmes objets , qui sembleroient devoir exciter en moi le remords & le repentir , ne servent qu'à donner une nouvelle force à cette passion qui me dévore , & qu'à faire surmonter à ma flamme tous les obstacles qu'elle rencontre. Oui , Mathilde , tu seras à moi. Le ciel & la terre ne pourroient à présent renverser le décret inviolable que j'en ai porté. J'ai continuellement eu l'attention d'employer les artifices les plus capables de détourner le penchant de son cœur. J'enflamme assi-

Diy

duement son ressentiment au plus haut point, & je me flatte d'avoir fait quelques progrès vers la conclusion.

Il n'y a point de situation dans laquelle nous ayons plus grand besoin de consolation & de pitié, que dans ces momens d'abandon & d'oubli, auxquels la pauvre Mathilde se croit réduite. C'est alors que mon amitié s'est montrée le plus infatigable. Mes soupirs répondoient à ses soupirs, & je mêlois mes larmes avec celles de l'aimable affligée. Croyez-moi, Ferdinand, ce n'étoit pas uniquement de l'affection & de l'hypocrisie. Il y a dans le cœur humain une source de sensibilité qui ne nous permet pas de voir souffrir l'innocence, sur-tout lorsqu'elle est armée de tous les charmes de la beauté, sans sentir notre ame se dilater involontairement, & nos yeux malgré nous se remplir de larmes.

Mais, j'ai une autre source d'inquiétude, qui n'est mêlée d'aucun motif de consolation. On vient de me remettre une lettre du Comte de Saint-Julien à sa chère Mathilde. Elle est remplie des plaintes de son silence les plus tendres & les plus touchantes que l'on puisse imaginer. Il a des idées trop élevées de la charmante belle, pour rien attribuer à son inconstance ou à sa légèreté. Son imagination fertile se forme mille fantômes, & lui représente la maîtresse de son cœur, entourée de mille malheurs imaginaires. Mais le passage de toute la lettre qui me tourmente le plus, est celui dans lequel, malgré ses inquiétudes, en dépit de toutes les apparences, il exprime la confiance la plus entière pour son traître & perfide ami. Il me recommande encore à sa Mathilde, comme son meilleur protecteur & son plus sûr gardien. Ah !

Dv

Saint-Julien , par quel crime as-tu
merité que le Ciel , dans sa colere ,
te donnât un ami faux & trompeur
comme Renaud?

Oui , Marquis , en dépit de tous
les argumens que vous m'avez allé-
gués sur ce sujet , je regarde encore
le premier ami de ma jeunesse , com-
me le plus grand & le plus digne des
hommes. Vous pouvez l'accuser d'or-
gueil , de stoïcisme & de vanité ;
mon cœur écoute ces imputations ,
mais il sent que ce ne sont que des
sophismes. Ce n'est pas vanité , car
il a plus de soin de dérober ses bon-
nes actions à la vue du public , que
de les exposer avec ostentation. Si
c'est-là de l'orgueil , mon ami , c'est
un orgueil qui constitue la vraie
grandeur d'ame , c'est un orgueil di-
gne des héros & des dieux. Quel rap-
port a-t-il avec la fierté de l'opulence
ou la vanité du rang ? Quelle ref-

semblance avec la hauteur insultante
des protecteurs ou la basseſſe inſa-
tiable de l'ambition ?

Mais, je ne veux pas m'abandon-
ner à toutes ces réflexions. C'est en
vain que l'amitié tendre & désinté-
ressée de Saint-Julien s'offre à moi
pour le défendre. Loin de moi le re-
mords & tout ce qui lui ressemble.
Je suis endurci, cruel & sans pitié.
Oui, le plus aimable des hommes ;
c'est comme si vous adressiez vos
crix aux rochers insensibles ; c'est
comme si vous espériez d'attendrir,
par vos plaintes & par votre élo-
quence, un crocodile prêt à vous
dévorer. J'ai passé le Rubicon ; j'ai
fait le pas fatal. Il est trop tard, ah !
oui, beaucoup trop tard pour re-
nir.



Dvj

LETTRE XIV.

Le Marquis de Saint-Séverin au Marquis de Pescaire.

Naples.

PLAISIRS sans fin & joie sans interruption à mon cher Renaud ! Puissent tous vos jours être des triomphes, & toutes vos nuits jouissance & ravissement. Croyez-moi, j'ai senti le plaisir le plus sincère à la nouvelle de ce mariage si longtemps attendu. Marquis, vous avez mis à fin une entreprise digne d'être gravée sur le bronze, pour passer à la postérité. Pourquoi borneroit-on la politique aux négociations des ambassadeurs, ou aux cabinets des princesses ? J'ai souvent examiné cette question, & d'honneur je n'en vois pas la raison. Est-il naturel que les froi-

des opérations du ministere attirent une attention plus infatigable, éveillent une invention plus active, ou méritent plus de suite & d'ardeur que celles de l'amour? Quoi, lorsque la beauté sollicite les desirs, lorsque la tendresse & le sentiment s'emparent de toutes nos affections, le cœur resteroit insouciant & tranquille, & la tête stérile ne fauroit inventer niausses ni stratagèmes!

Ma joie est d'autant plus sincère; que j'ai douté longtems de votre persévérance. Que signifient ces remords puériles & ces reproches continuels que vous vous faisiez à vous-même? Renaud, un homme ne doit jamais commencer une entreprise hardie & difficile, sans être absolument tranquille & parfaitement sûr de lui-même. Quelle pitoyable figure auroit fait mon ami, s'il se fût arrêté au milieu du chemin, & qu'il eût

laissé échapper sa céleste conquête au moment qu'il étoit prêt à la saisir. Si je ne vous avois pas répété mes exhortations, si je n'avois pas veillé sur vous comme votre génie tutélaire, auriez-vous obtenu ce succès, & seriez-vous aujourd'hui couronné d'un laurier immortel?

LETTRE XV.

Le Comte de Saint-Julien au Marquis de Pescaire.

Livourne.

J'ESPÉROIS avant ce tems m'ètre déjà présenté devant vous sous la forme d'un ami injurié. Si votre cœur n'est pas encore endurci contre toutes les impressions, elle doit être plus affreuse pour vous que toutes les chimères que peut se former une imagination effrayée, ou une conscience

coupable. Aussi-tôt que j'ai reçu la cruelle nouvelle à Zamora, j'ai fui avec la promptitude de l'éclair ; aucune considération sur la terre n'a pu me retenir jusqu'à ce que je sois arrivé à Alicante. Mais là mer n'a pas été favorable à mon impatience. Je suis parti dans une saison orageuse & difficile. J'ai longtems été le jouet des flots. Grâce à Dieu, après en avoir mille fois désespéré, j'ai mis enfin le pied dans une ville d'Italie. Il est vrai qu'elle est éloignée, mais mon ardeur dans mon projet suffiroit pour abréger toutes les distances.

Marquis, je vous ai confié la moitié de moi-même. Aucun motif n'aurait pu me donner un moment de soupçon sur votre fidélité. J'ai remis en vos mains le gage le plus important que j'ais jamais eu le bonheur de posséder. Je n'ai point employé de garde ni de précautions. Je vous

ai ouvert un cœur sans soupçons , & vous en avez profité pour le frapper. Je vous ai fourni toutes les occasions , & c'est ma confiance foible & mal fondée qui vous a servi de moyen pour m'atteindre. Vous avez employé sans scrupule tous les avantages que j'avois remis entre vos mains. Vous m'avez perdu à votre aise. Je vous avois laissé le soin de protéger mon sang , mon cœur & ma vie , de la défendre contre toute attaque , de me conserver la plénitude de son affection & la constance de son attachement. C'étoit à vous à porter à son oreille les soupirs de Saint-Julien. C'étoit à vous à vous étendre sur les qualités qu'il peut avoir. Vous deviez chaque jour fournir à sa flamme un nouvel aliment. Vous deviez remettre Mathilde entre mes bras , plus belle , plus tendre & plus aimante qu'elle n'avoit jamais paru. Que dé-

Tormais le mot de confiance ne soit qu'un vain son, digne jouet des scélérats; que l'épithète d'ami retentisse avec effroi dans l'oreille de l'homme de bien; que toute confiance mutuelle soit bannie de la terre, & que les hommes plus sauvages que les animaux se dévorent les uns les autres.

Avez-vous pu penser, Marquis, que les services que vous m'avez autrefois rendus pussent défaillir mon ressenti-
ment contre une pareille injure? Si vous l'avez songé, croyez-moi, vous vous êtes étrangement mépris. Je vous dois beaucoup, il est vrai, & le ciel dans sa colere ne m'a pas donné un cœur d'acier. Quelles bornes ai-je mises à ma reconnoissance? J'ai quitté mon pays natal; j'ai bravé tous les dangers de la mer; j'ai cherché, dans des climats étrangers, l'occasion de m'acquitter vers vous. Je me plaisois à croire que je ne pourrois jamais

remplir de si vastes obligations. Mais votre imagination est plus fertile que la mienne. Vous avez trouvé le moyen de les effacer toutes en un moment. Oui, Marquis, désormais tout contrat entre nous est annulé. Vous nous avez remis de niveau. Affection, amitié, pitié, je vous bannis pour toujours. Venez dans mon ame, haine, colere & vengeance, vous êtes les seuls hôtes agréables à mon cœur.

Ah ! Renaud, vous que j'ai tant chéri, vous sur la jeunesse duquel je veillois avec tant de soins & de précautions ! C'est vous, vous qui êtes la cause & l'auteur de mon infortune. Je vous pressois contre mon sein ; j'épanchois sur vous cette source inépuisable de tendresse & d'affection, que le ciel a placé dans mon cœur. Jamais homme n'en a tant aimé un autre : jamais homme ne s'est autant

intéressé à la vertu d'un autre , au bonheur , à la paix d'un autre homme. Je vous formois pour l'héroïsme ; je cultivois ces traits qui auraient pu vous rendre l'ornement de votre pays & du genre humain. Je semois votre route de fleurs ; je versais sur vos pas les violettes & les roses. Ecoutez-moi , écoutez-moi encore : apprenez à connoître la grandeur de votre crime. Vous avez tué votre ami ; vous l'avez blessé dans la partie la plus sensible ; vous avez séduit la vérité , l'innocence la plus pure. Car est-il possible que Mathilde , autrefois le modèle de toute excellance , ait pu participer à l'affreux complot ? . . .

Mais , ce n'est plus le tems des observations & des reproches modérés. Je pourrois employer les expressions les plus dures & les moins ménagées de l'invective. Vous ne méri-

tez aucun égard ; je pourrois vous confondre & vous accabler ; je pourrois faire saigner votre cœur à chaque parole. Mais, je ne veux pas me permettre de termes injurieux. Je vous épargnerai l'amertume de l'opprobre. Il n'y a que l'angoisse de mon ame, qui ait pu m'arracher ce peu de mots ; il n'y a que la crainte de ne pas survivre à ma vengeance, qui ait pu m'empêcher de vous les aller dire en personne. — Je vous attendrai à Cerenze.



LETTRE XVI.

Le Marquis de Saint-Séverin à la Marquise de Pescaire.

Cerenze.

Madame,

JE suis bien réellement affligé d'être obligé de vous annoncer les tristes nouvelles, dont il est absolument nécessaire que vous soyez informée. Le Marquis, votre mari & mon meilleur ami, a été tué en duel ici ce matin. Je crains que ce ne soit pas une consolation pour vous, si j'ajoute que la main, dont il est mort, est celle du Comte de Saint-Julien.

Je présume que le Marquis aura quitté Cozence sous prétexte de me faire l'honneur de me venir voir à Naples. Il arriva en conséquence à mon palais, le second jour après

qu'il vous eut quittée. Il m'y fit voir une lettre du Comte, par laquelle il paroît que la mésintelligence entre eux provenoit d'une ancienne rivalité, relative à votre affection. Ce n'est pas mon affaire d'entrer dans le fond de cette querelle. Sans doute, Madame, vous connoissez trop bien les loix de l'honneur moderne, qui souvent pernicieuses, ont été si fatales à la précieuse vie du Marquis, pour ne pas savoir que la rencontre projetée dans la situation où étoient les choses, étoit probablement inévitable.

Comme nous étions informés que le Comte de Saint-Julien étoit retenu à Livourne pour cause de maladie, nous restâmes encore deux jours à Naples, avant de partir pour le lieu de notre destination à Cerenze. Nous y arrivâmes le soir du 23, & le Comte de Saint-Julien le jour sui-

vant à midi. Nous reçumes bientôt après une visite en forme du Seigneur Hippolyte Borelli , qui avoit été compagnon d'étude de l'un & de l'autre à l'Université de Palerme. Il me demanda une entrevue , & m'ayant informé qu'il accompagnoit le Comte en qualité de second , nous commençâmes à arranger les détails qui sont ordinairement remis à la décision de ceux qui remplissent cet office.

Le Comte & le Marquis avoient fixé leurs logemens aux deux principaux hôtels de cette ville. En conséquence il n'y eut aucune sorte de commerce entre eux durant le reste du jour. Nous eûmes la compagnie du Comte de Saint-Angelo , qui avoit per hasard appris notre arrivée. Nous passâmes le reste du jour avec beaucoup de gaieté , & je n'ai jamais vu le Marquis de Pescaire se livrer da-

vantage ; ni montrer plus de sang froid & de bon humeur que dans cette occasion. Cependant après que nous nous fûmes séparés , il parut triste & abattu. Il étoit fatigué des voyages répétés qu'il avoit faits , & après s'être promené quelque tems dans le fallon , dans une profonde rêverie , il se retira d'assez bonne heure dans sa chambre.

Le jour suivant à six heures du matin , nous nous rendîmes aux remparts suivant la convention. Nous trouvâmes le Comte de Saint Julien & son ami arrivés avant nous. Comme nous approchions , le Marquis fit au Comte un léger salut , qui ne lui fut pas rendu par l'autre. Monsieur , crio le Marquis ; arrêtez , repliqua son antagoniste d'un ton impatient & sever : « ce n'est pas le tems des discussions , ce n'est pas pour cela que je suis venu ici » .

Monsieur

Monsieur de Pescaire parut un peu choqué d'une réplique si péremptoire & si peu civile. Mais , il se remit sur le champ. Chacun prit alors du terrain , & l'un & l'autre tirerent leurs pistolets sans aucun effet qu'un léger froissement que le Comte reçut à l'épaule.

Le Seigneur Borelli & moi nous nous entremîmes alors , & tâchâmes d'arranger l'affaire. Nos efforts nous parurent bientôt inutiles. Les deux partis étoient déterminés à recommencer. Le Marquis qui jusqu'alors avoit été parfaitement calme , étoit devenu trop impatient & trop ardent pour souffrir un moment de délai. Le Comte , qui d'abord avoit paru troublé & agité , prit alors un air réceptacle , une intrépidité froide & fiere , qui , quoiqu'elle semblât attendre l'occasion de se montrer , étoit aussi sourde

que les vents, aussi immuable que les fondemens du Vésuve.

Ils tirerent leurs épées. Les passes de l'un & de l'autre furent quelque tems sans effet. Mais, à la longue, le Marquis, emporté par son ardeur, parut quitter sa garde, & le Comte d'un coup de tems perça son adversaire au travers du corps. Le Marquis tomba tout de suite, & ayant fait un gémissement, il expira. L'épée entra au côté gauche & passa droit au cœur.

Le Comte, au lieu de paroître troublé de cet événement, ou d'essayer de profiter de l'occasion pour fuir, s'avança près du corps, & se penchant dessus sembla considérer ses traits avec la plus profonde attention. Le chirurgien qui nous avoit accompagné vint alors. Mais il apperçut bientôt que son art étoit devenu to-

talement inutile. Cependant durant ce court examen, le Comte sortit de sa rêverie, & s'adressant à moi ; Monsieur, me dit-il, je ne tenterai point de fuir les loix de mon pays. Je suis, il est vrai, celui qui a donné le défi : mais je n'ai rien fait que d'après la plus mûre délibération, & je serai prêt en tout tems à répondre sur ma conduite. Quoique ce procédé me parut fort singulier, je ne pensai pas néanmoins qu'il me convînt, comme ami du Marquis de Pescaire, de m'opposer à sa résolution. Il s'est fait reconnoître en conséquence devant le Gonfalonnier, pour paroître dans le tems convenable à Naples, à l'effet d'y recevoir son jugement.

J'ai pensé, Madame, qu'il étoit de mon devoir d'être aussi minutieux dans le récit de cette malheureuse affaire. Je ne prétends faire aucunes remarques sur la conduite & le lan-

gage du Comte de Saint-Julien. L'un & l'autre seront examinés & jugés en tems & lieu. Permettez-moi cependant de vous faire les condoléances les plus sincères sur la perte que vous avez faites, par la mort de mon aimable ami. S'il est en mon pouvoir de vous rendre quelques services relativement aux funérailles, ou à quelqu'autres détails, je vous prie de croire que je tiendrai à grand honneur d'alléger en quelque degré le malheur qui vous accable. J'ai l'honneur d'être avec les souhaits les plus sincères, pour le bien-être de vous & de votre aimable fils.

Madame,

Votre très-humble
& très-obéissant ser-
viteur, le Marquis de
Saint-Séverin.

LETTER XVII.

*Réponse.**Cozence.*

Monsieur,

Vous ne vous êtes pas trompé lorsque vous avez supposé que le sujet de votre lettre m'affligeroit & me surprendroit au plus grand degré. Le malheureux événement auquel elle a principalement rapport est tel qu'il ne peut que m'affecter bien vivement ; & outre cela , il y a sur toute cette horrible aventure un voile derrière lequel je n'ose regarder qu'avec une inquiétude mortelle , mais qui sera bientôt totalement déchiré.

J'ai lieu de craindre , Monsieur , que vous ne foyez que trop bien

E iii

informé de tout ce qui s'est passé entre feu mon mari & moi. On me donna à entendre que le Comte de Saint-Julien éroit marié avec la fille du Duc d'A. Je crus avoir des preuves trop décisives de la vérité de cette histoire, & vous vous rappellez, Monsieur, que vous fûtes un des témoins qui me la confirmèrent. Cependant comment puis-je la concilier avec la catastrophe actuelle ? Puis-je supposer que le Comte, après s'être établi en Espagne, ait abandonné ces liens pour revenir en ce pays-ci, où il avoit renoncé à toute prétention, à l'honneur & à la réputation ; & cela afin d'y chercher une querelle aussi absurde qu'injuste, à un homme auquel il éroit attaché par tant d'obligations ?

J'ai examiné, Monsieur, toutes les circonstances détaillées dans votre effrayante lettre. Plus je les parcours,

plus je les considére, & plus il me semble que le Comte de Saint-Julien a toutes les apparences d'un homme innocent & injurié. Il est impossible qu'un imposteur eut agi avec ce courage & cette supériorité. Votre recit, en ce qui regarde le Marquis, est probablement le récit d'un ami. Mais il est impossible de ne pas appercevoir que sa conduite ne tire pas d'avantage du contraste de celle de son avertaire.

Vous croirez facilement qu'il m'en coûte beaucoup d'efforts pour réunir toutes ces idées, & pour faire ces raisonnemens d'une maniere aussi suivie. D'abord mes préjugés, contre ce pauvre étranger sans protection, étoient si fortement enracinés, que je ne me doutois même pas de leur injustice. Je regardois toute cette aventure comme un songe. Je croyois que dans toutes ces circonstances,

elle échappoit à l'examen de la raison, & n'étoit fondée que sur la démence & la phrénésie. Je me représentois le Comte de Saint-Julien, que j'avois connu jadis d'un caractere tendre & sincere, comme bourrelé par tous les aiguillons du remords, & poursuivi par toutes les furies d'une conscience coupable. J'avois à la fois pitié de ses tourmens, & j'en craignois les funestes conséquences. Je vous regardois, ainsi que tous ceux intéressés dans cette triste affaire, comme poussé par le même esprit d'extravagance, & je vous voyois tous unis pour accabler une pauvre femme, foible, sans défense & sans appui.

Mais l'illusion n'a pas été de longue durée. Je me suis bientôt apperçue qu'il étoit impossible qu'on souffrit un furieux s'emporter à de si horribles extrémités. J'ai vu, dans tout ce qui a rapport au Comte, un

esprit bien différent de celui de la phrénésie. C'est ainsi que je me vois plonger d'incertitude en incertitude. En perdant une solution absurde, je me trouve rejettée dans une obscurité plus terrible encore, & je me perds dans les conjectures les plus alarmantes.

Et à qui me vois-je obligée de faire part de mes timides recherches ? Hélas ! je n'ai point d'ami sur qui je puisse m'appuyer, point de parent qui s'intéresse en ma faveur. Je suis délaissée, triste & désolée. Non munie par la nature pour me défendre, non cuirassée par ses mains, contre les coups du sort, où cacherai-je ma faible tête ? Pardon, Monsieur, si je me suis méprise ; pardonnez aux erreurs d'un esprit égaré. Il est possible que je sois obligée d'avoir recours à celui d'où vient la source de tous mes maux, qui, dans le secret, a

dirigé tous les mouvemens dont ce pauvre cœur brisé a été la victime. Peut-être les mots qui coulent à présent de ma plume sont adressés au perturbateur de mon repos, au destructeur de la félicité, qui convainoit le mieux à mon ame, au meurtrier de mon mari.

Où donc enfin est cette Comtesse, cette redoutable rivale ? Peut-être l'avez-vous vue, vous, Monsieur. Dites-moi quels sont ces charmes ineffables, qui séduisirent un cœur autrefois si constant. Saint-Julien n'eut jamais l'ame mercenaire. Et j'ai d'ailleurs une fortune qui pouvoit remplir les désirs les moins bornés. Par quelle étrange fascination, par quel incroyable enchantement ce caractère, autrefois si noble, respecté des méchans, cheri des amis de la vertu, a-t-il été dégradé à ce dernier degré de la basseſſe dont il n'est

plus possible de revenir ? J'y ai beaucoup pensé. Je l'ai retourné de cent façons en mon esprit, & je ne puis le comprendre. Plus j'y réfléchis, & plus je suis embarrassée.

Mais où m'égarai-je ? On m'emporte au-delà des bornes cette malheureuse passion que j'ai reprimée si soigneusement, & dont j'ai si hautement triomphé ? Quelle suite fatale de circonstances rappelle à mon souvenir un nom jadis écrit dans mon cœur, accompagné de tout ce qui peut réveiller ma tendresse, & donner une nouvelle vie à chaque sentiment oublié. Est-ce à moi, à une épouse, à une mère à former ces coupables pensées ? Et peuvent-elles regarder celui dont la main fatale a tué mon mari ? Combien bas est tombée cette Mathilde Colonne autrefois sans tache ?

Mais, je ne veux pas ainsi m'aban-

E. vi

donner au désespoir. Je crois que mon cœur n'est pas fait d'une matière indestructible ; je crois que je ne puis longtems survivre à des afflictions si compliquées, à des épreuves aussi rigoureuses. Mais, je resterai dans ce monde de malheur, je tâcherai de me conduire d'une maniere qui ne soit pas indigne de moi. Je ne déshonorerai point la race dont je suis sortie. Quoiqu'on puisse faire, je ne veux point non plus déshonorer la famille à laquelle je suis unie. Je puis être aux yeux de l'univers un monument de douleurs, mais je ne ferai jamais un exemple de perversité.

Dieu bienfaisant ! si j'ai été trompée, quelle suite de fraudes & d'artifices se présente à ma mémoire effrayée ! Avec quel soin on a fait jouer, & mis en œuvre toutes mes passions, dans les momens où le chagrin & l'affliction m'empêchoient

d'être sur mes gardes ! Tous les sentimens d'un esprit simple & sans art ont été tour à tour excités , pour me pousser à une action que la justice aujourd'hui regarde avec horreur , & que l'innocence rougit d'envisager. Et c'est moi qui ai été cet abject & misérable instrument entre les mains des méchans ? Et il s'est trouvé des cœurs assez froids , assez endurcis , pour épier toutes les convulsions de l'infortunée , pour séduire un cœur qui se devouoit de lui-même au désespoir. Et ils ont pu fixer avec une froide insensibilité , considérer l'affliction , sans autres vues que celles de l'intérêt , sans autre soin que de chercher les moyens de la perpétuer à jamais. Oh ! misérable Mathilde , dans quel abîme as-tu été plongée !

Ma mémoire se confond. Je ne puis imaginer à présent comment j'ai été conduite à une démarche si déci-

five & si hasardeuse. Mais j'étois pleine de dépit, de ressentiment & de désespoir. Avec quelle assiduité l'on me consoloit ! Quelle sympathie ! Quelle tendresse angélique sembloit couler des levres de celui dont le cœur peut-être renfermoit toutes les passions déshonnêtes & criminelles ! Mon cœur éroit dans le trouble & dans la confusion. Je n'eus pas le loisir de réfléchir. Pas un moment pour délibérer. — Et j'ose m'excuser moi-même ? Ne fus-je pas coupable, coupable indigne de pardon ? Ah ! un esprit qui connoissoit Saint-Julien, auroit dû attendre des siecles, auroit dû repasser mille fois chaque circonstance, n'auroit pas dû même en croire l'évidence de ses sens, ni la démonstration de la vérité éternelle. Maudite promptitude, criminelle précipitation ! Non, je n'ai pas souffert la moitié de ce que j'ai mé-

rité. Terrible dispensateur des vengeance célestes , accumule sur moi les horreurs , je ne me plaindrai point. J'expirerai au milieu des souffrances sans pousser un gémissement.

Mais ces pensées doivent être bannies pour toujours. Malheureuse que je suis ! Il ne m'est pas permis de me consoler par le repentir , & je ne suis pas libre de m'accuser & de me tourmenter moi-même. Non , le pas que j'ai fait est irrévocable. Le Marquis de Pescaire fut mon mari , & quel qu'ait été son vrai caractère , je ne flétrirai ni sa mémoire , ni sa réputation. Je crains d'avoir trop peu respecté mes liens , & d'avoir enfreint mes propres devoirs. Mais ces liens désormais seront sacrés ; ces devoirs seront remplis avec la plus minutieuse exactitude. Hélas ! pauvre orphelin , tu es jetté sur la terre sans un seul ami. Mais jamais tu ne seras

privé des soins d'une mère. Pour toi du moins, tu es innocent & sans crime. Tu seras ma seule compagnie. Veiller sur toi sera le seul amusement que Mathilde se permettra désormais. Tu me rappelleras mes erreurs. Je reconnoîtrai, par degrés en toi, à mesure que tu avanceras en âge, les traits de celui auquel j'ai dû tous les malheurs qui auront obscurcis ma vie, & tu n'en seras pour moi qu'une société plus agréable, qu'un objet plus analogue à la mélancolie de mon ame.



LETTER XVIII.

Le Comte de Saint-Julien à la Marquise de Pescaire.

Cerenze.

Madame,

VOUS aurez probablement, avant que cette lettre vous parvienne, appris un événement qui nous intéresse de bien près l'un & l'autre. Si vous l'ignorez encore, il m'est impossible à présent d'en recueillir toutes les circonstances, & de les arranger en forme de récit. Le dessein de cette lettre est d'un genre bien différent, & puis-je appeler un dessein, ce qui n'est que l'effet d'une impulsion aveugle, qui me fait agir sans le consentement de ma volonté, & sans me laisser le tems ni la faculté de réfléchir.

J'écris cette lettre avec une main souillée du sang de votre mari. Que cette idée ne vous épouante pas. Mathilde est avancée trop loin pour s'effrayer de nouvelles horreurs. Une ame endurcie par l'inconstance & la légéreté, une ame qui a abandonné sans sujet & sans remords le plus constant des amans, & qui n'a compté pour rien les conséquences, une telle ame s'effrayeroit-elle à la vue du sang? Ou pourroit-elle être troublée dans son horrible tranquillité par tous les événemens tragiques que le monde entier peut rassembler?

Mathilde, j'ai tué votre mari, & je me glorifie de cette action. Je l'avouerai à la face de l'univers. J'invite tout homme à s'avancer, & je le défie, lorsqu'il aura vu ce corps sanguin & sans vie, de me dire, avec un ton de conviction & de fer-

meté: « tu as eu tort ».

A present je n'ai plus qu'une a-
faire dans la vie: c'est de me venger
du charmant & perfide auteur de tous
mes malheurs. Ne soyez pas effrayée
de leur liste nombreuse, & ne redou-
tez pas d'entendre les détails de ces
horreurs. L'esprit qui fait commet-
tre une action doit aussi savoir en
entendre répéter l'histoire, & répondre
à toutes ses circonstances.

Mathilde, je vous aimois. Hélas !
c'est peu dire: vous étiez le centre
de toutes mes pensées. J'étois votre
esclave. Avec vous j'aurois pu ren-
contrer mille maux & les prendre
pour des plaisirs. Loin de vous le
monde n'étoit pour moi qu'un cahos
obscur & confus. Un moment de
mécontentement, un instant d'un
silence douteux, remplissoient de
crainte mon imagination. Un sourire,
un mot doux ou flatteur, descen-

doient dans mon ame comme un baume odoriférant, étoient pour elle un son harmonieux qui changeoit en paix tous mes tourmens, & qui délivrant mon ame de sa tempête intérieure, la ramenoit dans ce calme paisible, dont aucun souffle ne trouble la tranquillité.

Et c'est cette passion que vous avez outragée. Vous vous êtes jouée d'un amant qui auroit donné sa vie pour sauver à ce corps délicat & charmant l'impression d'une épine. Et cependant Mathilde, si ce n'eût été qu'une légèreté ordinaire, je l'aurois pardonnée. Si vous aviez donné votre main au premier que le hasard vous eût présenté, j'aurois bu la coupe du malheur, dans la solitude & dans l'obscurité. Aucune plainte de ma part ne fût parvenue jusqu'à votre oreille. Si vous aviez pu trouver le contentement & la tranquillité, je n'au-

rois pas été l'ange vengeur qui de-
voit détruire toutes vos espérances.

Mais, il y a des insultes auxquelles
un cœur humain ne peut résister. Je
n'étois pas sorti des mains de la na-
ture insensible & dur. Je suis le stoï-
que de la philosophie & de la raison.
Perdre à la fois ma maîtresse & mon
ami ? Les perdre ! Ah ! dix mille
morts m'eussent semblé douces au-
près de cette perte. S'ils eussent péri
par la tempête, s'ils n'eussent été ar-
rachés par les tourbillons, j'aurois
vu cette triste scène d'un œil sec &
ferme. Mais trouver tout ce que j'ai-
mois, en qui j'avois placé ma con-
fiance, sur qui je reposois mon cœur
fatigué, vil & faux à la fois, trou-
ver ces ames, dont je m'imaginois
être chéri, dont je croyois être ado-
ré, réunies & combinées dans un
affreux complot, pour me perdre &

m'accabler. — En vérité, Mathilde, c'en étoit beaucoup trop.

Mon ame sois en repos. Je me suis vengé. — Mais la vengeance n'est pas une passion analogue à l'esprit de Saint-Julien. Il étoit jadis doux & tendre comme un enfant. On auroit pu le plier & le mouler à telle forme qu'on eût voulu. Mais je ne sais comment il se fait qu'il est aujourd'hui sans remords & sans pitié. Je me suis plongé dans l'horreur, & je ne suis pas rassasié. Je pourrois entendre raconter l'histoire des malheureux, & rire de leurs misères. Je pourrois considérer de sang froid toutes les horreurs d'une bataille, & me promener tranquillement au milieu des flots de sang. A la bonne heure : je ne croyois pas que j'en eusse été coupable. Mais l'inexplicable & toute-puissante providence endurcit & fortifie le cœur pour les scènes d'abo-

mination auxquelles elle le destine.

Et c'est Renaud que j'ai tué ! Cet ami que j'ai serré mille fois contre mon sein, cet ami sur les intérêts duquel j'ai veillé avec un soin infatigable. J'ai souvent versé les larmes de l'oubli sur les erreurs de sa jeunesse. Je me réjouissois des fruits de mes travaux. Oui, Mathilde, j'ai vu ses joues inondées des pleurs sacrés de la pitié. J'ai vu palpiter son sein pour un ressentiment généreux, ou pour une résolution héroïque. Hélas ! il fut un tems où l'auteur de la nature auroit pu regarder son ouvrage, & dire : « Voilà un homme ». Quel service n'ai-je pas reçu de ce caractère obligeant, & de cette main au loin bienfaisante ?

Et qui m'a fait son juge & son vengeur ? Quel droit avois-je de plonger mon épée dans son cœur ? Il gît à présent sans vie. Je vois sur

son sein la blessure mortelle : le sang sort à grands flots. Ses cheveux en sont souillés. Cette joue n'agueres fraîche & colorée, est pâle & flétrie. Tous ces traits sont déformés. Le feu de ses yeux est éteint pour toujours. Qui a fait tout ceci ? Quelle main sacrilége & barbare a osé défigurer l'ouvrage de Dieu ? Ce ne peut avoir été l'homme qui se plaisoit à le former, sur lequel il avoit accumulé mille bienfaits, ce ne peut avoir été son ami. Ah Renaud ! Renaud, toutes tes erreurs sont ensevelies dans la profondeur & l'obscurité du tombeau : mais ton sang s'élèvera toujours pour m'accuser.



LETTRÉ

LETTRE XIX.

Le Marquis de Saint-Séverin à la Marquise de Pescaire.

Naples.

Madame,

JE viens de recevoir une lettre de vous qui me donne la plus grande peine. Je suis sincèrement affligé du malheureux intérêt que je puis avoir dans les tristes affaires qui vous ont causé tant d'affliction. Je m'attendois à la vérité que la mort soudaine d'un homme aussi illustre & aussi accomplis que votre dernier mari , produiroit , en un cœur aussi susceptible que le vôtre , la plus extrême douleur. Mais je n'imaginois pas que vous dussiez être accablée de cet événement au point d'oublier la décence

Partie II.

F

de votre état , & de déroger à la dignité de votre caractère. Madame , je prends bien part à la violence de votre affliction , & je souhaite sincérement que vous puissiez recouvrer ce pouvoir sur vous-même , qui rendoit votre conduite en toute occasion un modèle de délicatesse , de bienfaisance & d'honneur.

Vous me faites , Madame , dans votre lettre , plusieurs questions fort singulieres : vous aurez la bonté de vous rappeller qu'elles doivent la plupart être présentées dans peu de jours devant une Cour de justice. C'est pourquoi , je vous supplie très-humblement de me dispenser d'y répondre directement. Il seroit peu convenable , à une personne d'un rang aussi illustre , & dont la voix est d'un aussi grand poids dans l'état , de prévenir les Cours inférieures sur ce sujet. Il y a une chose néanmoins

que je puis vous dire , & vous pouvez être assurée , Madame , qu'en tout ce qu'il sera en mon pouvoir , je mettrai mon plus grand bonheur à vous satisfaire. Il y a eu dans le fait quelques fausses informations. Mais actuellement j'ai l'honneur de vous apprendre , d'après une autorité sur laquelle je puis compter , que le Comte de Saint-Julien a toujours été & est encore garçon. Je crois qu'il n'a jamais été question d'aucune négociation de mariage entre lui & la noble maison d'A.

Je suis très-affligé , Madame , que vous entreteniez le plus léger soupçon de quelqu'irrégularité dans ma conduite en cette affaire. Je crois qu'en toutes occasions personne n'en a tenu une plus conforme , que la mienne , aux loix de la décence. Des objets assez importans m'ont souvent été confiés , & je vous prie de croire

F ij

que jamais ma vérité n'a été mise en doute, & que l'intégrité de mon caractère n'a jamais souffert la moindre imputation. La droiture de mes actions est sans tache, & mon honneur a souvent été soutenu par mon épée.

Je vous prie, Madame, d'être persuadée que, quoique vos soupçons me semblent également injustes & cruels, je n'en conserverai jamais le plus petit ressentiment. J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime & la déférence possibles.

Madame,
Votre &c. le Marquis de Saint-Séverin.



LETTRE XX.

*Le Comte de Saint-Julien au Seigneur
Hyppolyte Borelli.*

Leontini.

Mon cher ami ,

Quoique voyageant dans les différens pays de l'Europe , & occupant votre esprit philosophique des grands intérêts du genre humain , vous avez la bonté de prendre la même part qu'autrefois aux affaires de votre jeune ami. Je me bornerai donc , en cette lettre , à vous raconter ces événemens , dont probablement vous n'êtes pas encore informé. Si je voulois vous rendre compte des sentimens de mon cœur , que pourrois-je , hélas ! vous présenter qu'un cercle de répétitions , qui ,

F iii

toutes importantes qu'elles puissent me paroître, ne peuvent être qu'ennuyeuses & fatigantes pour toute personne moins intéressée.

En suivant avec la plus grande exactitude les recherches que j'avois commencées avant que vous eussiez quitté le royaume des deux Siciles, j'ai trouvé de nouvelles preuves qui rendoient à me persuader de l'innocence de Mathilde. O mon ami, quelle lettre je lui écrivis dans l'excès de mon désespoir & de ma phré-nésie. Chaque mot étoit un coup de poignard, & cela dans le moment où l'événement tragique, dont j'étois l'auteur, avoit dû naturellement l'accabler d'étonnement & de douleur. Oui, Hyppolite, cette action doit être une tache éternelle pour mon caractère. Des années de repentir ne pourroient l'expier, & des flots de larmes ne sauroient l'effacer.

Mais, avant que j'eusse satisfait ma curiosité par ces recherches, le tems vint où je devois être jugé publiquement à Naples. Cette scène fut pour moi très-solemnelle. Le sang de mon ami pesoit comme un fardeau sur mon cœur. Aucune insulte à la vérité ne peut avoir été plus compliquée que celle que j'avois reçue. Apprenez de moi, Hyppolite, comme ma détermination la plus mure & la plus sérieuse, qu'une vengeance gothique & barbare est au dessous de la dignité d'un homme. Il ne me convenoit pas à moi, qui avois annoncé des prétentions à une vertu rigide, de paroître en public, pour y défendre une action que mon cœur désavouoit. Me présenter devant les loix de mon pays avec une tache de sang, n'étoit pas un rôle digne d'un homme sensible. Mais la décision de mes juges fut plus indul-

gente que la voix secrète de ma propre conscience.

Une des personnes les plus remarquables en cette occasion étoit le Marquis de Saint - Séverin. Hippolyte, il est vrai , j'ai été entraîné à plusieurs actions qui m'ont causé les regrets les plus amers. Mais je ne voudrois pas pour dix mille mondes avoir sur mon ame le fardeau de crimes , pour lequel cet homme doit un jour avoir à répondre. Et cependant il portoit la tête haute ; il étoit paisible & serein ; il étoit même agréable & gai ; il parloit d'honneur , de vérité , de justice & de vertu , d'un ton aussi assuré , que si sa vie eût été sans tache & son cœur innocent. Cependant les circonstances qui se découvrirent dans l'affaire , devinrent très-désavantageuses pour lui. La haine & l'indignation générale parurent s'augmenter pas degrés con-

tre lui , comme les flots agités de l'océan. On entendit de toutes parts un murmure de désapprobation qui sortoit de chaque bouche. Ce scélérat accompli lui-même à la fin baissa la tête. Lorsque l'assemblée fut séparée , il fut poursuivi par les huées & le mépris du peuple. Il ne fallut rien moins que tous les efforts de la garde du palais pour l'empêcher d'être mis en pieces par la fureur de la populace.

Vous serez surpris d'appercevoir que cette lettre est datée de la résidence de mes peres. Il y a quatorze jours je fus appellé ici par une priere particulière de mon frere , qui avoit été attaqué d'une violente maladie épidémique. Elle fut très-prompte en ses progrès , & quand j'arrivai , il n'étoit plus. Il avoit avoué néanmoins à un des amis de notre maison , avant d'expirer , qu'il avoit forgé le testa-

ment de mon pere , poussé par la surprise & le dépit qu'il avoit ressenti lorsqu'il avoit vu que ce pere , pour s'emparer de l'esprit duquel il avoit employé des moyens si peu délicats , avoit , à l'exception d'une pension modique , laissé tout son bien à son fils ainé. Depuis que je suis ici , j'ai été fort occupé à arranger les affaires de ma famille , que j'ai trouvées fort dérangées par la manière extraordinaire & bizarre dont vivoit mon frere.



LETTRE XXI.

*Le Comte de Saint-Julien à la Marquise
de Pescaire.*

Le continu.

Madame ,

J'AI patiemment attendu qu'une année fût écoulée afin de n'être volontairement coupable d'aucune indérence , & de ne pas troubler une affliction si justement due au destin tragique du Marquis. Mais comment entamerai-je le sujet pour lequel aujourd'hui je m'adresse à vous ? Par où commencerai-je cette lettre ? Par quels moyens pourrai-je appaiser un ressentiment que j'ai si justement irrité , & obtenir un pardon d'où dépend entièrement le bonheur de ma vie future ?

F vij

Parmi toutes les offenses dont je me suis rendu coupable contre l'esprit le plus doux & le plus aimable, qui jamais ait honoré cet univers, il n'y en a point que je me pardonne moins à moi-même que cette lettre injuste & précipitée, que j'eus l'inconséquence de vous adresser, aussitôt après avoir trempé mes mains dans le sang de votre mari. Etoit-ce à moi, qui avois tant de raisons pour être convaincu de l'innocence & du désintéressement de Mathilde, à nourrir des soupçons si noirs, ou plutôt à la charger des accusations les plus odieuses & les plus infames ! Quel crime est plus inexcusable que celui d'attribuer à la vertu tout l'appareil du vice, d'accumuler, contre la justice & la vérité, ces insultes amères & ces opprobes humilians, qui devroient être réservés pour les plus vils criminels. Oui, Mathilde, j'ai manqué à la

fois aux égards dus à votre sexe , à la sainteté de la vertu ; j'ai outragé le caractère le plus bienveillant & le moins dissimulé. Et tout cela fut encore trop peu.

Quel tems ai-je choisi pour une injure aussi atroce ? Une aimable femme venoit d'être privée , par un événement imprévu , de ce mari avec lequel peu de tems auparavant elle avoit contraélé les engagemens les plus sacrés. L'état de veuve est toujours un état d'affliction & d'abandon. Le rang n'adoucit pas les maux ; souvent il les aggrave. Il venoit de se passer une espece de tragédie , qui rendoit le nom de Mathilde le jouet de la renommée & le sujet de tous les entretiens. Com bien , humiliante & pénible , doit avoir été cette situation , pour cette ame inquiète & tremblante , une ame dont la plus haute ambition se bornoit à désirer la tranquillité qui regne

dans l'ombre de la retraite , le silence & l'obscurité que les plus sages philosophes ont regardé comme la plus estimable réputation de son sexe. Telle étoit l'affliction dans laquelle je n'ignorois pas qu'avoit été plongée la maîtresse de mon cœur.

Mais , j'ai depuis appris une circonstance qui , plus que tout le reste , agrave mon inhumanité. L'instant que je choisis pour cette insulte barbare & sans fondement , étoit le moment même où Mathilde venoit de découvrir l'horrible trame d'hypocrisie & de fausseté qui avoit servi à la perdre. Quel coup ce doit avoir été pour son ame douce & sensible , qui ne connut jamais une tentation vicieuse , qui ne se permit jamais la méchanceté la plus légere , de se trouver elle-même enveloppée dans l'accusation d'une intrigue qu'elle avoit ignorée , & que son cœur dé-

savouoit. De tous les objets de compassion que l'univers peut nous présenter, il n'y en a point de plus vraiment touchant qu'un esprit sans artifice & sans soupçon, entraîné dans une faute involontaire. L'étonnement dont il est accablé est sans bornes & sans nom. Les remords dont il est tourmenté sont imprévus, inattendus, & ne se sont point fait sentir par degrés. Il est vrai que le coupable involontaire peut, en quelque manière, être regardé comme tout à fait innocent. L'esprit coupable abonde en excuses, en prétextes ; mais l'ame, non souillée, non endurcie par les sophismes du vice, ne peut s'accommoder de tous ces subterfuges. Si tel est l'état des ames vulgaires placées dans cette malheureuse situation, quel doit avoir été celui d'une ame aussi douce, aussi éloignée du crime.

Oh ! Mathilde , si des larmes pouvoient expier une telle faute , il y a longtems que je serois purifié comme l'enfant innocent. Si des reproches amers & continuels pouvoient faire oublier un crime énorme , il y a long-tems que le mien seroit effacé : mais non : les mots que je vous écrivis étoient des paroles de sang. Chacun d'eux étoit un trait empoisonné , dirigé contre votre cœur. Il n'y avoit ni égard ni ménagement. Et si j'ajoute à tout cela quel étoit l'objet auquel étoient adressées toutes mes injures , où pourroit-on trouver une punition assez sévère ? Le cœur capable de projeter une pareille lettre , doit avoir été plus dur que les rochers , & la main qui l'écrivit doit étre maudite à jamais.

Et cependant , Mathilde , ce n'est pas seulement un pardon que je demande. Ce seroit sans doute un bau-

me pour mon esprit troublé ; il adou-
ciroit un peu ces profondes impres-
sions , qu'a laissées dans mon cœur
un crime que jamais , jamais je ne me
pardonnerai à moi-même. Mais pen-
sez , ô la plus aimable des femmes ,
pensez à la suprême félicité que j'eus
jadis en vue , & excusez ma pré-
somption actuelle. Lorsqu'autrefois
mon ame étoit exempte de crime ,
& ma main non souillée de sang ,
lorsque je n'avois pas encore insulté
la femme , à l'affection de laquelle
j'aspirois , ni éveillé la colere dans
le cœur le plus doux , dans une ame
toute composée de bonté , de ten-
dresse & de sympathie , alors , je
pouvois former des desirs avec un
peu moins de témérité. Ni votre
cœur , Mathilde , ni le mien , ne
furent jamais très-susceptibles des
distinctions capricieuses de la fortune.

Mais , hélas ! combien il est diffi-

cile à un esprit naturellement ambitieux de s'habituer & de se mouler , pour ainsi dire , à un état d'abaissement. Croyez-moi , j'ai fait mille efforts , j'ai taché d'effacer votre image d'une ame où elle regne encore , & regnera toujours sans partage. Non , c'est combattre contre les vents , c'est vouloir calmer les flots courroucés. Le tems qui efface toutes les autres impressions , augmente celle qui est gravée dans mon cœur d'une maniere indélébile. Un homme pâle & défiguré par la maladie , qui chaque jour approche à pas précipités du tombeau , peut oublier sa situation. Il peut rappeller sur ses levres un foible sourire , & son esprit peut s'engourdir dans l'insouciance & la léthargie. Mathilde , voilà la paix qui m'est réservé , si je n'ai plus le pouvoir d'influer sur vos résolutions. Stupidité ! tu seras mon bonheur. Monotone apa-

thie , je te donnerai tous les noms flatteurs , que le commun des hommes donne au ravissement du plaisir.

Et cependant , Mathilde , si j'ai conservé quelque chose de cette vive sensibilité , pour la vertu & la vérité dont je me glorifiois autrefois , il ne peut y avoir de conduite plus digne de l'illustre héritière de la maison de Colonne , que celle que mon cœur lui demande. On vous a égarée du chemin de la vertu. Quoi de plus naturel à un cœur sincère & vrai , que de rejeter le scandale sur les vils & coupables auteurs par lesquels le mal fut commis ? Vous avez fait ce que vous n'eussiez jamais fait , si vous eussiez écouté vos passions en silence , que vous eussiez connu toutes les circonstances que l'on vous a cachées. Mathilde , quelle autre réparation vous doit inspirer un esprit droit & généreux , que de reconnoî-

tre l'erreur sans honte & sans crainte , de vous empresser de revenir sur vos pas , & de suivre la route qu'avec le tems de la réflexion , & une pleine connoissance de cause , vous n'eussiez pas manqué d'embrasser.

N'est-il pas vrai , dites-le-moi , ô vous maîtresse de mon cœur ! que de la résolution que vous prendrez en cette circonstance dépend votre réputation pour toujours. Acceptez la main de celui qui vous adore , & la vérité brillera dans tout son éclat , & les aveugles seuls pourront la méconnoître. Refusez-là , & les ames vulgaires vous confondront toujours avec le malheureux Renaud , & son détestable séducteur. La réputation , ô ma bien aimée ! n'est pas un objet que puissent mépriser les ames vertueuses. Braver les discours & l'opinion du public ne peut convenir à l'esprit doux & timide de l'aimable Mathilde.

Mais, hélas ! je compte peu sur la justesse de ma logique, & sur la force de mes argumens. Je veux tâcher d'éveiller la compassion & l'humanité de votre cœur. Rappellez-vous ces plaisirs, cette ivresse innocente dans laquelle vos heures s'écouloient si rapidement. Il n'y eut jamais sur la terre un bonheur si pur ni si parfait. Il étoit formé par la sympathie la plus tendre & la plus entiere ; il étoit ennobli par toute la dignité de la vertu. Vous, & vous seule, pouvez rappeler ces jours trois fois heureux. Dites un seul mot, & le tems renversera son cours, & je verrai commencer un nouvel ordre de choses. Pensez combien de vertu dépend de votre consentement. Satisfaits de notre bonheur à nous-mêmes, notre cœur sera plein de bienveillance pour l'univers. Nous ne verrons aucun malheureux sans le soulager : nous

nous ferons un devoir cher & sacré de chercher l'homme modeste & l'opprimé , dans leur retraite obscure. Nous donnerons au genre humain un exemple de justice & de bonté. Nous rendrons à l'état du mariage son antique dignité. Il me semble que je pourrois ramener à la vertu , par mes conseils , les coeurs les plus endurcis & les plus engourdis. Je pourrois , je crois , rendre aux morts une nouvelle vie. Oh ! Mathilde , puis-je faire passer cette ambition dans votre ame ! Puis-je apprendre à ce cœur doux & vertueux à palpiter d'un mutuel enthousiasme !

LETTRE XXII.

*Réponse.**Cozence.*

Monsieur,

IL y a trois semaines que j'ai reçu la lettre dans laquelle vous me renouvellez l'offre généreuse de votre main. Croyez-moi, je suis vraiment sensible à cette obligation, & elle vivra toujours dans mon cœur reconnoissant. Je ne suis plus la même Mathilde, à qui vous vous adressâtes dans l'origine. Je me suis conduite avec vous d'une maniere inexcusable. J'ai perdu ce caractere d'innocence que j'avois autrefois. Vous saviez tout cela, & tout cela ne vous a pas effrayé. Je vous remercie, Monsieur, encore une fois, & du fonds

de mon cœur pour ce généreux ou-
bli.

Mais, ce n'est pas seulement à ces égards que la Marquise de Pescaire diffère de la fille du Duc de B. Ce peu de charmes que l'on m'accordoit jadis n'a pas duré long-tems. La main du chagrin est plus prompte & plus destructive que la main glacée du tems. Ses rides sont déjà visibles sur mon front. Les flots de larmes que j'ai versées ont déjà sillonnés mes joues. Mais, hélas ! Monsieur, ce n'est pas le chagrin, ce n'est pas le nom que cela mérite : ce sont les angoisses du remords, ce sont les reproches éternels de ma conscience, dont je suis poursuivie. Pensez combien ils flétrissent le cœur & ternissent l'imagination. Pensez combien ils détruisent toute la délicatesse de l'innocence, & énervent tout le courage de la vertu. Peut-être étois-je

(la

(la flatterie du moins & l'amitié m'avoient appris à le croire) peut-être étois-je un peu au-dessus du niveau commun. Mais, en vérité, Monsieur, je suis à présent une ame grossière & vulgaire. Tous les ressorts délicats sont usés ou brisés. Cette sensibilité si exercée que je possédois jadis est effacée. Mon cœur est dur & desséché. D'autres, au même point où je suis à présent, peuvent avoir autant de confiance en eux-mêmes, autant de persuasion que rien ne leur est supérieur, que les enfans les plus favorisés de la nature. Mais, je suis continuellement humiliée par le sens & le souvenir de ce que j'étois.

Je vous dis ces choses, Monsieur, comme des considérations qui ont à mes yeux beaucoup de poids, & qui doivent absolument vous reconcilier avec ma résolution immuable. Mais, j'avouerai franchement que ce ne

Partie II.

G

sont pas là celles qui me déterminent absolument. Vous devez assez vous souvenir du titre que je porte, & de la situation dans laquelle je suis placée. Les devoirs de la Marquise de Pescaire sont bien différens de ceux que j'avois autrefois à remplir. Convient-il à une femme de rang & de condition d'infliger le déshonneur sur la mémoire de celui auquel elle avoit donné sa main, ou, comme vous vous exprimez vous-même, de rejeter le scandale sur celui qui en fut originairement l'auteur ? Non, Monsieur, je dois me souvenir de la famille dans laquelle je suis entrée, & je ne donnerai jamais lieu, à ceux qui la composent, de maudire le jour où Mathilde Colonne a été comptée parmi eux. Quoi ! une femme, une veuve proclamer son mari de sa propre bouche pour un scélérat ; vous ne pouvez le penser : c'en seroit pres-

qu'assez pour susciter du tombeau ses cendres injuriées.

Il me conviendroit mal, Monsieur, de jeter l'apparence du blâme sur un nom aussi vertueux, aussi respectable que le vôtre. Je ne prétends pas vous prouver l'injustice & la cruauté d'une vengeance gothique. Mais il est nécessaire, sur un sujet aussi important que celui qui m'occupe, d'être honnête & sincère. Ce n'est pas le tems des compliments; ce n'est pas le moment du déguisement & de l'incertitude. Quel que soit le sujet de la contestation, je ne puis oublier que votre main est souillée du sang de mon mari. Vous avez, Monsieur, mes souhaits les plus sincères. Je ne garde contre vous, ni cette mauvaise volonté, ni cette haine secrète qui déshonorent également la raison & le christianisme. Mais, vous avez placé, entre nous, une barrière insur-

montable : vous avez creusé un abîme sans fonds & sans mesure. Nous réunir ne seroit pas moins contraire à la dignité factice du rang , qu'aux sentimens simples & non corrompus de la nature. Le monde , la voix générale éléveroient contre nous un cri de honte & d'infamie. L'ordre , la décence , l'immuable & l'éternelle vérité , tout le défend également.

Mais , de plus , j'ai un fils. Il est tout le soulagement & toute la consolation qui me soient restés. Veiller sur son enfance est mon occupation la plus vertueuse & la plus agréable. Je n'ai rempli les personnages , ni de maîtresse ni de femme , de la manière que je l'aurois désiré. Il me reste une rôle encore , & peut-être le plus respectable de tous , ce nul de mère. Nom précieux & sublime ! Je ne te déshonorerai jamais ; je ne t'oublierai jamais un seul moment ; je ne

manquerai pas en un seul point aux devoirs que tu me prescris.

Monsieur, je vous écris cette lettre dans mon séjour favori, celui où je passe les heures, l'une après l'autre, à jouir du feul plaisir qui me soit resté; près du berceau de mon enfant. Je jette en ce moment les yeux sur lui; il me répond avec le sourire le plus naïf & le plus tranquille. Mon enfant bien aimé, je ne te ferai jamais de tort; je ne ferai jamais l'auteur de tes maux futures. Saint-Julien, il semble me solliciter de l'aimer toujours, & de lui conserver une tendresse éternelle. Oui, mon enfant, je serai toujours ta mère; je ne dérogerai jamais à ce caractère; je ne perdrai jamais ce nom pour un autre, quelque brillant ou quelque flatteur qu'il puisse être. Si je vous écoutois, Monsieur, on l'arracheroit de mes bras, & j'avoue

qu'on auroit raison. Je ne le verrois plus. Mes yeux ne se repaîtroient plus du spectacle de ce visage adoré. Je ne me plairois plus moi-même à faire entendre les accents de ma douleur à son oreille inattentive. Mere endurcie, cruelle & dénaturée, voilà les épithetes par lesquelles je serois connue. Ce seroient les sentimens de tous les cœurs. Ce seroit le cri désintéressé même de ces ames vulgaires, en qui le besoin a retréci les idées, & éteint l'enthousiasme de la vertu. Il est vrai, Monsieur, Mathilde est tombée bien bas. Le doigt du mépris s'est dirigé vers elle, & les murmures d'une curiosité barbare, à son égard, ont passé de bouche en bouche : mais ces murmures auront des bornes. Ma résolution est inaltérable, & je n'en changerai jamais.

Vous me dites, Monsieur, parmi ces argumens que vous savez si bien

faire valoir, que la cause que vous plaidez est celle de la bienfaisance & de l'humanité. Vous dites que la félicité ouvriroit nos cœurs, & leur enseigneroit à s'épancher. Mais, sûrement, ce n'est pas là la marche générale du cœur humain. On m'a appris à croire, & je pense l'avoir trouvé vrai, que le malheur adoucit le caractère, & fait jeter à la compassion des racines plus profondes. Ce sera toujours mon but de tirer cet avantage de tant de malheurs que le ciel a jugé à propos de m'envoyer. Pour vous, je fais assez quelle est votre généreuse & charitable disposition. Je vous avouerai, Monsieur, une circonstance dont je ne fais si je ne dois point rougir. Animée par cet intérêt sympathique, que je prenois jadis innocemment à tout ce qui vous regardoit, j'ai fait les recherches les plus exactes sur votre retraite

à Léontini. Je ne craindrai jamais que l'homme , dont le nom repose , avec les plus doux accents , sur les levres du malheureux , & fait la consolation du pauvre , de l'orphelin & de l'opprimé , puisse devenir insensible. Continuez , Monsieur , vous êtes dans la route de la vertu : vous êtes dans le chemin que le Ciel vous a tracé : vous ferez l'ornement du genre humain & la gloire de votre pays.

Fin de la seconde Partie.

*LIVRES nouveaux qui se trou-
vent à Paris chez MARADAN,
Libraire, rue des Noyers,
N°. 33.*

- V**ie de Frédéric, Baron de Trenck, traduite de l'allemand par M. le Tourneur, 3 vol. in-12. avec figures. 3 l. 4 f.
- Mémoires de François, Baron de Trenck, Commandant des Pandouris, —fin de Frédéric, Baron de Trenck, écrit par en italien, traduits en françois par M. L. C. A. 2 vol. in-12, avec figures. 3 l. 12 f.
- Les Nuits de Paris, ou le Spectateur nocture, 8 part. in-12. . 15 l.
- Les part. 7 & 8 séparément, pour ceux qui ont acquis les 6 premières. 3 l. broché.

Histoire de la Baronne d'Alvigny ; ou
les Dangers de la Passion du Jeu ,

1 vol. in-12. . . . 1 l. 10 f.

Réflexions sur les Immunités Ecclésiastiques , 1 vol. in-8.

Georgina , Histoire véritable par l'Auteur de Cécilia , traduite de l'anglois , 4 part. in-12. . . 4 l. 16 f.

Le Tartare à Paris , ou Entretiens Philosophiques d'un Tartare avec un François , in-8.

La Femme démasquée par elle-même ;
4 vol. in-12.

Vie de feu Messrs Louis-François
Gabriel d'Orléans de la Motte ,
Evêque d'Amiens , par l'Abbé
Proyart , 1 vol. in-12.

L'Amitié trompée , ou Lettres du
Comte de Saint-Julien , traduit de
l'Anglois , 2 vol. in-12. 3 l.

Lolotte & Fanfan , ou les Avantures
singulières de deux Enfants aban-
donnés dans une Isle déserte , rédigées

& publiées par M. D*** D*** M***,
4 part. in-12. avec figures, mêlées
de Romans & de Détails sur les
Negres.

Eloge Philosophique de l'Imperti-
nence, un vol. in-3.

Les Grands Seigneurs & les Riches
Propriétaires éclairés sur leurs pro-
pres intérêts, brochure in-8° 18 f.

Fragmens de Lettres originales de Ma-
dame Charlotte-Elisabeth de Ba-
vière, veuve de MONSIEUR, frère
unique de Louis XIV, écrites à
S. A. S. Monseigneur le Duc An-
toine-Ulric de B*** W***, & à
S. A. R. Madame la Princesse de
Galles, Caroline, née Princesse
d'Anspack, de 1715 à 1720.

L'état libéré, brochure in-12. dans la-
quelle on donne des moyens sûrs
pour liquider l'Etat. . . 1 l. 10 f.



5930-KZ

księgozbiór
marcina zamoyskiego



5960 - KZ

Liberté, la paix & elle tient de ses pères! C'est
le dernier vœu par lequel je finis mes écrits,
c'est celui par lequel finira ma vie.

nous. Nous avons tous les ans
prix publics, des rois de l'ar-
mion, de la navigation. On ne
épiller des établissements si utiles
ables; on ne peut trop avoir de

n'offrit pas quelle peuple ait du pain &
d'autre chose. Il faut qu'il y vive agréable-
ment, qu'il remplisse mieux les devoirs, qu'il
soins pour en sortir, & que l'ordre
ex établi. Les bonnes mœurs tiennent
ense à ce que chacun se plaît dans
l'anége & l'esprit d'intrigue viennent
de mécontentement: tout va mal
se à l'emploi d'un autre. Il faut
se pour le bien faire. L'affaïette

des
arti-
fi j
l'ét-
effe
rai

de fer
x, co
c
ons
i
Q
ent
& l
l'ho
eclai
z un
claire
11x